

# REVUE RÉTROSPECTIVE

Directeur: Paul Cottin.

---

# REVUE RÉTROSPECTIVE

RECUEIL DE PIÈCES INTÉRESSANTES  
ET DE CITATIONS CURIEUSES

---

Troisième semestre (juillet-décembre 1885)

---

PARIS

LIBRAIRIE LEPIN, 12, GALERIE D'ORLÉANS

---

1886

Un protégé de Bachaumont.

---

*Correspondance inédite du marquis d'Eguilles.*

---

(D'après les originaux autographes conservés aux archives des Affaires Étrangères et à la bibliothèque de l'Arsenal).

Tout ce qui concerne Bachaumont, l'auteur des *Mémoires secrets* et M<sup>me</sup> Doublet de Persan, sa fidèle amie, avec laquelle il présida, de 1730 à 1771, un des salons célèbres du XVIII<sup>e</sup> siècle, a le don d'éveiller la curiosité.

Elle était bien curieuse, en effet, cette société de M<sup>me</sup> Doublet, société dite de la *Paroisse*, dont les membres venaient, tous les jours, aux mêmes heures, s'asseoir dans les mêmes fauteuils, au-dessous de leurs portraits. Sur une table du salon, deux registres étaient ouverts, l'un destiné à l'inscription des nouvelles *douteuses* apportées par les *Paroissiens*, l'autre à celle des faits reconnus véridiques: après chaque récit, l'assemblée délibérait et décidait de l'inscription sur l'un ou l'autre registre. A la fin de la semaine, on faisait des extraits de ce journal, et on les répandait dans le public. Telle fut l'origine des *Nouvelles à la main* dont la vogue devait, en 1762, inspirer à Bachaumont l'idée de ses fameux *Mémoires secrets*.

Parmi les familiers du salon de la rue des Filles-Saint-Thomas, nous citerons l'abbé Legendre, frère de M<sup>me</sup> Doublet; les deux frères Lacurne de Sainte Palaye, dont l'un, Jean-Baptiste, fut un éminent philologue; M. de Mairan, philosophe et physicien; le médecin Camille Falconet; les abbés de Voisenon, Chauvelin, Xaupi, Prévost d'Exiles, auteur de *Manon Lescaut*; les frères d'Argental, le président Durey de Meinières, etc. Le plus jeune était le marquis d'Eguilles, ce protégé de Bachaumont dont nous voulons parler.

Jean-Baptiste de Boyer, marquis d'Eguilles, était fils du procureur général de la Cour d'Aix et le frère du marquis d'Argens, chambellan du roi de Prusse. Intelligent, instruit, et

surtout amoureux d'aventures, il avait accepté, au mois de septembre 1745, une mission auprès du prince Charles Édouard Stuart, fils de Jacques III, prétendant au trône d'Angleterre. Le Prince venait de débarquer en Écosse où il était parvenu rapidement à réunir un assez grand nombre de partisans.

La France était alors en guerre avec l'Angleterre, sur le continent; les ministres de Louis XV se trouvaient partagés entre le désir d'opérer une diversion au cœur de la Grande-Bretagne, en faisant quelque chose pour le prétendant, et la crainte de compromettre le nom de la France dans une entreprise hasardeuse. Afin de sortir d'embarras, ils imaginèrent d'envoyer secrètement au prince Edouard un agent diplomatique, sans commission ni titre officiels, qui, sous couleur de s'attacher spontanément à la fortune du jeune héros, lui porterait des secours insignifiants et de vagues promesses; se ménagerait un accès quotidien auprès de la personne du prince, gagnerait sa confiance, et correspondrait avec le gouvernement français auquel il rendrait un compte fidèle et exact des événements. C'est dans ces conditions que le marquis d'Eguilles partit rejoindre le fils du prétendant et le suivit dans sa marche triomphale sur Londres, puis dans sa retraite en Ecosse. Il fut fait prisonnier par les Anglais après la bataille de Culloden qui ruina les espérances des Jacobites.

Mais la Cour de France, bien loin de le réclamer ou de lui faire parvenir des subsides, s'empessa de le désavouer, et, peut-être serait-il mort dans un dénûment complet, si Bachaumont ne l'eût soutenu de ses deniers personnels. Revenu à Paris l'année suivante, le marquis eut une peine infinie, non-seulement à obtenir une pension promise et bien méritée, mais encore à rentrer dans ses déboursés. Les talents réels dont il avait fait preuve, pendant l'expédition d'Ecosse, le rendaient digne d'un poste de confiance: il dut se contenter d'une simple charge de président à mortier que son père, en son absence, lui avait achetée à la Cour d'Aix. Mais s'il ne fut pas mieux récompensé, ce ne fut pas la faute de son ami Bachaumont qui n'épargna ni les démarches, ni son crédit

auprès des ministres, et montra un dévouement rare.

Nous avons jugé intéressant de publier les lettres du marquis d'Éguilles. Elles permettront de le suivre pas à pas dans ses deux années d'existence aventureuse, et présenteront Bachaumont sous un jour nouveau qui ne dépare point le nouvelliste.

---

MÉMOIRE.<sup>1</sup>

Le marquis d'Aiguilles est fils de M. Boyer d'Aiguilles<sup>2</sup>, procureur général au parlement de Provence. Le marquis d'Aiguilles a eu une excellente éducation, et, depuis ce tems, il a toujours cultivé les lettres avec beaucoup de goust et de constance. Il est de l'Académie des Belles-lettres de Marseille et si est distingué par plusieurs dissertations qui ont eu beaucoup de succez à Marseille, et à Paris, à l'Académie françoise en correspondance avec l'autre. Il estoit chevalier de Malthe et officier sur les galères de France. Il a beaucoup voyagé, en Italie, à Malthe, en Allemagne et ailleurs. Son père a voulu luy faire avoir la survivance de sa charge de Procureur général: en conséquence, il a étudié en droit et est reçu avocat. En attendant cette charge, il est oysif et veut occuper son loisir à voyager et à s'instruire de plus en plus: il est fort instruit du droit public, des loix, du commerce, des intérêts des Princes, de la politique, de l'histoire ancienne et moderne, de la géographie, etc. Il a été en Prusse pour traiter de ses affaires particulières avec un de ses frères qui est actuellement, à Berlin, chambelan du roi de Prusse.

On répond de sa probité, de sa discrétion, de ses lumières, etc.

---

<sup>1</sup> Bachaumont a écrit au bas de la page: « Ce *Mémoire* a esté donné anciennement à M. Amelot, ensuite au marquis d'Argenson et au marquis de Puisieux. » Il l'avait, évidemment, présenté à l'appui d'une demande d'emploi faite au ministère, en faveur de son ami le marquis d'Eguilles.

<sup>2</sup> L'orthographe véritable est *d'Eguilles*.

Le marquis d'Aiguilles a, actuellement, deux frères chevaliers de Malthe, et au service de France dans les troupes du Roi.

---

*Au Ministre des Affaires étrangères*<sup>3</sup>

MONSEIGNEUR,

Nous serions parti aujourd'huy, si le vent l'avoit permis: il souffle au *nord-est*, très-froid, et on dit qu'il est à craindre qu'il ne change pas si tost.

On a embarqué sur l'*Espérance*, où je dois passer, presque toute la poudre, et 1,100 fusils, avec égal nombre de sabres, fourniments, bayonnetes, etc. Le *Harang couronné*, qui partira cinq jours après, et qui est déjà tout prêt, porte 1,300 fusils et des autres munitions à proportion. Quoique ces deux bâtimens ne portent que la moitié de ce qu'on croyoit pouvoir y embarquer, ils sont cependant beaucoup plus gros que ceux que l'on a voit ordonné d'armer; ceux-cy sont de 100 et de 110 tonneaux. Les autres ne devoient être que de 40. Il en auroit fallu huit pour porter ce qu'on vouloit faire porter à trois.

Les sieurs Bron<sup>4</sup> et Sheridan<sup>5</sup> qu'on embarque sur l'*Espérance* sont les seuls Irlandois que le sieur Rutlige ait adressé icy à son associé. Il a donc fallu ne pas hésiter à les accepter, puisque, sans cela, nous n'aurions eu ni guide, ny interprète à la côte d'Ecosse.

Il semble, cependant, par la lettre écrite par M. le comte de Maurepas à M. Bart, qu'il auroit fallu réserver lesdits sieurs

---

<sup>3</sup> En réponse à la demande de Bachaumont, le marquis d'Eguilles fut invité à prendre sans délai, à Dunkerque (d'où il écrit cette lettre), le commandement d'un navire destiné à porter des secours au prince Charles-Edouard.

<sup>4</sup> Le marquis d'Eguilles estropie fréquemment les noms anglais: il s'agit ici du sieur Brown, capitaine au régiment de Lally, dont il écrit, généralement, le nom: Bron ou Braun.

<sup>5</sup> M. Sheridan était le neveu du gouverneur du Prince.

Bron et Sheridan pour un second embarquement; mais, n'étant pas prévenu, M. Bart n'a pu faire autrement qu'il a fait.

Il paroît, tous les jours, des petits bâtimens, et même des batteaux que les Anglais envoient jusqu'à la portée du canon de nos batteries pour espionner ce qui se fait dans la rade. M. le comte de Launay a fait arrêter les lettres pour la Hollande, et on a cherché chicane à quelques vaisseaux hollandois que l'on retient dans le port, sous le prétexte qu'il faut les jager pour voir s'ils ont payé exactement à l'amirauté les droits qui luy sont dus. Mais toutes ces précautions n'empêcheront pas que les Anglois n'apprennent incessamment qu'il y a icy deux vaisseaux chargés d'armes et prêts à faire voile, et qu'ils ne mettent, à notre traversée, tous les obstacles possibles, si un bon vent ne nous met pas à même de les prévenir par un prompt départ.

M. Dromont, qui s'embarque aussi sur l'*Espérance*, y a été mis d'autorité par M. d'Aunay, en conséquence des ordres de M. le comte d'Argenson.

J'ay été obligé de me laisser voir, chés M. Charron<sup>6</sup>, à ces trois Irlandois; ils n'en bougent, et je n'aurois pu, sans inconvénient, les y éviter avec affectation. M. Charron m'a donné à eux comme un françois recommandé qu'un fanatisme singulier avoit déterminé à aller servir leur prince et leur héros. Ils trouvent cette résolution admirable, et aucun d'eux ne me soupçonne chargé de la moindre commission. Quand j'ay à les sonder sur quelque chose, M. Charron me sert de moyen et d'instrument.

Par les lettres écrites icy de Hollande, il paroît presque certain que le prince est bien prêt d'Edimbourg, s'il n'y est pas déjà entré: ce seroit là un grand événement.

Je suis, avec un profond respect, Monseigneur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

---

<sup>6</sup> M. Charron étoit commissaire-ordonnateur de la marine à Dunkerque.

D'EGUILLES.

A Dunkerque, ce 1<sup>er</sup> octobre 1745.

---

*Au même.*

MONSEIGNEUR,

Les vents ont été, jusqu'à ce matin, au nord-est forcé; ils se tournent au sud; nous allons nous embarquer dans l'instant, et, selon les apparences, nous mettrons à la voile cette nuit.

M. le contrôleur général n'a point envoyé d'ordre pour embarquer de l'argent sur les trois bâtimens qui doivent suivre le mien, et dont le premier partira dans quatre à cinq jours, si le temps le permet. Les 96,000l. que je porte seroient un bien modique secours s'ils n'étoient pas suivis de quelques autres envois.

M. Braun, capitaine au régiment de Lali, a montré à M. Charron une lettre de son colonel, dans laquelle il est dit que ledit régiment de Lali et plusieurs autres vont incessamment être embarqués et que M. le comte d'Argenson a envoyé des ordres en conséquence à luy, Lali, qui écrit. J'aurois bien voulu sçavoir, avant mon départ, ce qui en est.

Si vous jugés à propos de m'envoyer quelques nouveaux ordres par le vaisseau qui partira immédiatement après le mien, je vous supplie, Monseigneur, de vouloir bien y joindre un état des secours donnés ou qu'on est actuellement résolu de donner, à tout hasard. Je pense que cette connoissance m'est absolument nécessaire pour proposer de delà tels ou tels partis et pour pouvoir vous envoyer icy un plan d'opérations raisonnées.

M. le comte d'Argenson ordonne à M. de Launay de donner six canons à la suédoise, mais comme les deux premiers vaisseaux sont chargés et en rade, on ne pourra les embarquer que dans le troisième, qui partira, au plutôt, dans une quinzaine de jours. Pour suppléer aux inconvénients de ce retardement, je débarqueray en Ecosse ceux de mon bâtiment, si je juge qu'ils y soyent nécessaires et qu'il soit possible de leur faire faire,



dans le païs, des affuts avec lesquels ils puissent traverser les montagnes.

Je suis, avec un profond respect, etc.

A Dunkerque ce 6 octobre 1745.

*P.S.* — Le vent devint contraire, hier au soir, mais il se retourne au sud et nous fesos voile, dans ce même moment, à dix heures du matin, ce jeudi 7.

---

*Au même.*

MONSEIGNEUR,

Arrivé, par le plus grand des hasards, à la rade de Monros<sup>7</sup> à 5 heures du soir, je me suis emparé de la ville avec trente hommes de l'équipage qui ont été joints, sur le chant, par la moitié du peuple. Nous nous sommes saisis de tous les chevaux et chariots et nous y avons chargé tous nos effets qui partent actuellement et qui vont à un fort éloigné du port de près d'une lieue, précaution d'autant plus nécessaire que quatre vaisseaux de guerre et un brûlot sont après nous et arriveront icy dans cinq à six heures. Ils n'oseront jamais envoyer à une lieue un détachement assés considérable pour attaquer un poste où le prince a deux cents hommes.

---

<sup>7</sup> Le marquis d'Eguilles a relaté les différentes péripéties de son voyage dans un mémoire adressé au roi Louis XV et qui a été publié, en 1804, dans les *Archives littéraires de l'Europe*, tome 1<sup>er</sup>, page 80. Il raconte qu'après une bonace de plusieurs jours, son navire fut assailli par une première tempête sur la côte de Hollande; qu'à la hauteur de l'Ecosse, un second orage encore plus violent l'affala sous la terre au milieu de la nuit: l'équipage se croyait perdu, quand, par bonheur, le navire entra dans une anse qui le sauva. Le lendemain, au moment de mettre à la voile, une escadre anglaise passe au large. Le marquis d'Eguilles fait attaquer l'un des vaisseaux, le prend et y trouve un pilote qui conduit l'*Espérance* dans la rade de Montrose.

M. Braun, et les trente hommes de l'équipage que nous avons débarqués, escortent les chariots que le prince enverra chercher après-demain. Les sieurs Drumund, Sheridan et moy, nous allons le joindre cette nuit à Edimburg, avec deux guides et deux domestiques affidés. J'envoie le vaisseau à une petite rade qui est à huit lieues au nord de Montros, et j'espère que, malgré le peu d'équipage qui luy reste, il se tirera d'affaire, à la faveur de la nuit, et pourra recevoir à la mer les lettres que j'auray l'honneur de vous écrire, arrivé au camp. J'ay pris, pour cela, toutes les mesures que j'ay cru possibles. Il est certain que Coppe<sup>8</sup> a été entièrement défait; que l'armée du prince, qu'on dit icy de 22,000 hommes, s'augmente tous les jours, et qu'à l'exception du château d'Edimbourg et de Sterling, toute l'Ecosse luy est soumise<sup>9</sup>.

---

<sup>8</sup> Le général anglais John Cope venait d'être complètement battu par Charles-Edouard à la Bataille de Preston-Pans qui livrait à ce dernier l'Ecosse presque tout entière.

<sup>9</sup> Arrivé au camp du Prince, le marquis d'Eguilles écrivit au ministre une lettre qui a été publiée par M. Amédée Pichot dans son *Histoire de Charles-Edouard* En voici quelques passages: «J'allai d'abord chez le sieur Sheridan, gouverneur du Prince à qui je dis que j'avais des dépêches pour son Altesse royale, que j'étais chargé de lui rendre en secret. Il alla lui parler et revint de suite m'introduire. Je ne saurais bien exprimer la joie du prince en lisant la lettre du Roi et en écoutant ce que je lui disais de sa part. Il me répondit en substance qu'il était réservé à Louis XV de faire remonter sa maison sur le trône où toute la puissance de Louis-le-Grand n'avait pu le maintenir...: «C'est dans cette confiance, ajouta-t-il, que j'ai exposé les vies et les fortunes de tout ce qui me restait d'amis en Ecosse. Je vais joindre ceux que j'ai en Angleterre. Je pars dans huit jours; je marche droit à Londres; si vos troupes descendent et obligent nos ennemis à une diversion, l'Angleterre est à nous dans deux mois, mais si, par malheur, le débarquement si souhaité et si nécessaire n'avait pas lieu ou se faisait trop tard .., je serais perdu sans

Monseigneur, je n'ay qu'une minute pour vous écrire; vous excuserés la forme de ma lettre, par l'impuissance où je suis d'avoir le temps de mieux faire.

Je suis, avec un très-profond respect, etc.

A Montros, en Ecosse, ce 17 octobre 1745.

---

*Au même.*

MONSEIGNEUR,

Le prince prend, dans le moment, la résolution d'envoyer en France M. le chevalier Stuard, sur un vaisseau qu'on apprend devoir partir à tout moment. Je n'ay pas le temps de vous faire une dépêche détaillée et chiffrée; d'ailleurs les choses sont, quant à l'essentiel, au même état où elles étoient ces jours passés. J'ay eu l'honneur de vous écrire déjà cinq fois dans huit jours et j'ay lieu d'espérer que vous aurés reçu au moins une de mes trois premières lettres qui ne sont que des duplicata envoyés, par diverses voyes, à M. l'abbé de la Ville, et qui contiennent les principaux détails.

Je me borneray, icy, à vous assurer de nouveau que l'armée est prête d'entrer en Angleterre au nombre de 10,000 hommes,

---

ressource... Mais, monsieur le marquis, ne puis-je pas compter sur un débarquement prochain? Parlez-moi sincèrement.— Monseigneur, lui répondis-je, quand je partis de France, on n'avait pas une connaissance assez exacte de l'état des affaires pour pouvoir prendre un parti décidé; on aurait craint d'agir à contre-temps; mais je crois pouvoir espérer, vu l'état où sont les choses, que l'on concourra aux vues de V. A. R. Peut être serait-il à propos d'attendre des réponses avant qu'elle se mit en marche, afin d'agir à coup sûr et de ne point s'engager. — Monseigneur, me répondit-il, mes ennemis se fortifient de jour en jour et mes amis peuvent, à chaque moment, être découverts, perdus et hors d'état de me servir. D'ailleurs, je crois devoir profiter de l'ardeur de mes troupes et du découragement de celles de l'Electeur.... »

au moins, avec treize canons et des munitions. Mais, malgré cela, monseigneur, ils sont perdus, même en gagnant des batailles, si les François ne débarquent point, car les troupes de ce païs-cy, accoutumées à se débander, après une victoire<sup>10</sup>, tout comme après une défaite, affoiblies, d'ailleurs, par les morts et les malades, ne pouvant pas être recrutées et mêlées d'Anglois, se trouveroient bientôt réduites à si peu de chose, que les seules troupes des trois places d'Angleterre et des quatre châteaux d'Écosse réunies suffiroient peut-être pour les détruire, n'en restât-il point d'autres à la Cour de Londres, ce qui n'est pas vraisemblable, vu le nombre qu'elle en a et la facilité d'en faire encore venir par mer.

S'il avoit été question d'envoyer des François en Ecosse, il faudroit, s'il en étoit tems, changer le lieu de débarquement et le faire au midy d'Angleterre, pour nous y attendre, ou au nord, pour nous y joindre.

Le prince Édouard croit, avec assés de fondement, que, si le Roy l'avouoit publiquement pour son allié, les Hollandois qui sont icy n'oseroient jamais combattre. Il semble que cette démarche de votre part seroit aujourd'huy plus utile qu'hasardeuse, vu l'état de force où est le prince Édouard, la diminution que six mille hommes de moins apporteroient à celle de l'Électeur d'Hannover<sup>11</sup>.

Le second et le troisième vaisseaux qui devoient suivre le mien sont arrivés, et la difficulté d'en transporter icy les munitions retardera notre départ de quatre à cinq jours, en

---

<sup>10</sup> On verra plus loin que le marquis d'Eguilles, voyait juste, et que les troupes du prince Edouard se débandèrent, en effet après la victoire de Falkirk.

<sup>11</sup> C'est le nom que l'armée du prince Edouard donnait au roi d'Angleterre.

sorte, monseigneur, que nous ne nous mettrons point en marche avant le sept.

Je suis, avec un très-profond respect, etc.

A Edimbourg, ce 3 novembre 1745.

Quoy que le troisième vaisseau soit arrivé, les dépêches dont il peut être chargé ne me sont point encor parvenues; s'il y en a, je ne les recevray que dans deux jours.

---

*Au même.*

MONSEIGNEUR,

Le duc de Cumberland, en fuyant devant nous, cassoit les ponts et les chemins, et, par là, rendoit notre marche assés lente pour donner le temps à l'armée de Vouede<sup>12</sup> et à toutes les autres troupes d'Angleterre de se joindre à luy aux portes de Londres. Nous en étions à trente lieues, quand nous eûmes des nouvelles certaines de ce projet qui n'étoit pas celui auquel nous nous étions attendus, car nous ne doutions pas que le duc de Cumberland ne nous attaquât. Nous fûmes donc obligés de prendre le parti de retourner en Ecosse<sup>13</sup>, ne croyant pas qu'il

---

<sup>12</sup> Le général anglais Wade.

<sup>13</sup> Partie d'Edimbourg, l'armée jacobite avait pris le chemin de Carlisle dont elle s'était emparée, puis s'était avancée, par Manchester, jusqu'à Derby, tandis que les Anglais, commandés par le général Wade et le duc de Cumberland, fils du roi Georges II, fuyaient vers le sud. Les avant-postes de Charles-Edouard ne se trouvaient plus qu'à quarante lieues de Londres: le prince rassembla son conseil et déclara son intention d'entrer dans la capitale. Mais lord Murray, son plus habile général, et tous les chefs, furent d'un avis contraire ils alléguèrent la supériorité numérique des ennemis et l'impuissance d'une poignée de highlanders, si l'on entrait

fût raisonnable de tenter un combat si inégal, dans un temps où nous étions, moins que jamais, dans le cas d'agir en désespérés, ayant appris les secours qui nous étoient arrivés à Montros<sup>14</sup> et ceux que nous pouvions attendre ailleurs. Nous rebroussâmes donc chemin de Derbi, qui est à près de cent lieues d'icy. Nous n'avons pas perdu, par l'ennemi, un seul chariot, ny un seul cheval, quoy que nous eussions à marcher, presque toujours, à travers des hayes que défendoient vingt mille hommes de milice qui, à la vérité, ne nous attendoient jamais. Il nous a fallu traverser dix rivières ou torrens qu'aucune autre armée n'auroit osé passer à gué.

Nous étions suivis de toute la cavalerie des deux armées de Vouede et de Cumberland qu'on avoit réuni, et de deux mille fantassins qu'on avoit monté sur des chevaux de païsans. Nous voyions l'ennemi chaque jour, mais jamais d'assés près pour combattre.

Enfin, il y a cinq jours que notre arrière-garde, de 7 à 800 hommes au plus, fut attaquée par toute la cavalerie susdite dont les dragons et les fantassins étoient postés derrière des hayes et des murailles<sup>15</sup>. Nous leur tuâmes plus de cent hommes qu'ils laissèrent sur le champ de bataille. La fuite, qui fut très prompte, et la nuit, qui étoit close, sauvèrent tout le reste. Nous ne sçavons pas le nombre de leurs blessés. Nous eûmes huit hommes tués (parmi ces huit hommes, il y avoit un capitaine),

---

dans Londres. Le Prince céda, et l'on reprit chemin de l'Ecosse.

<sup>14</sup> Lord John Drummond venait d'arriver de France à Montrose avec son régiment de fantassins du Royal-Ecossais, deux escadrons du régiment de Fitz-James, et les piquets de la brigade irlandaise au service de France. Lally, le commandant de cette brigade, s'était joint à lord Drummond, qui amenait ainsi un renfort de 3,000 hommes.

<sup>15</sup> C'est le combat de Clifton-Enclosures. Lord Georges Murray avait eu affaire, dans cet engagement, à 5000 hommes, dont 4000 à cheval.

et sept blessés.

Ce petit combat fait plus d'honneur à ces gens-cy qu'une bataille: ce sont des véritables démons, et les ennemis en ont une peur inexprimable. On a remarqué que la plus part des dragons tués n'avoient qu'une botte; apparemment qu'ils commençoient à se déchausser pour fuir. On ne leur en donna pas le temps. Le premier coup de fusil tiré, le montagnard se jette à terre et court, le sabre à la main, sur l'ennemi, façon terrible d'attaquer des gens déjà intimidés.

Enfin, depuis lors, nous n'avons plus rencontré d'obstacle ny vu un seul cavalier sur nos derrières. Nous avons augmenté, en passant, la garnison de Carlile<sup>16</sup>, où nous avons laissé nos malades qui sont en très-petit nombre. Nous partons demain pour Glasco, d'où nous marcherons à Sterling pour en faire le siège. De là, nous irons attaquer le château d'Edimbourg: ces deux conquêtes nous assureroient la tranquille possession de l'Écosse.

Voilà, monseigneur, le détail exact de notre marche de retraite, un peu différent de celui que nous lisons icy dans les gassettes angloises, où l'on nous dit entièrement détruits. Le roy peut compter que notre armée, dans l'aller et le retour, n'a pas perdu, par mort ou désertion, 150 hommes, à compter depuis la prise de Carlile. La conquête de cette place, l'audace qu'ont montré nos soldats, l'inhabileté et la terreur que nous ont laissé voir les ennemis, doivent nous dédomager des obstacles que nous avons trouvé à remplir la vue principale qui étoit la prise de Londres.

Il faut, aussi, mettre en ligne de compte d'avoir reçu près de deux mois de l'argent et des denrées de l'Angleterre et d'avoir accoutumé les montagnards à s'éloigner de leur país, chose qu'on regardoit comme très-difficile.

---

<sup>16</sup> Le prince y laissa 300 hommes, tous Anglais ou Irlandais au service de France, dans l'espoir qu'après une capitulation presque inévitable, ils seraient traités, non comme rebelles, mais comme prisonniers de guerre.

Je n'ay point reçu les dépêches confiées à M. le comte de Drummond; il me mande seulement qu'il n'a pas osé les risquer entre les mains d'un courrier ordinaire, par qui il nous a envoyé, en gros, des nouvelles qui ont fait icy bien du plaisir.

Comme cette lettre ne va pas à la mer à travers des mains bien sûres, et qu'on ne peut me donner le temps de la chiffrer, je ne puis vous y rendre un compte détaillé de bien des choses, mais j'ay cru qu'il importoit de profiter de toutes les occasions de vous apprendre notre heureux retour à travers les dangers qui me paroissoient presque insurmontables.

Je croyois que le danger de combattre les trois armées réunies n'étoit pas si grand; le prince n'en trouvoit d'aucun côté. Il n' imagine pas que rien puisse être au-dessus de son courage et de sa fortune.

Je suis, avec un très-profond respect, etc.

En Ecosse, à Donfritz<sup>17</sup>, ce 2 janvier 1746.

---

<sup>17</sup> Dumfries, chef-lieu du comté de ce nom.



## RELATION DE LA BATAILLE DE FALKIRK.<sup>18</sup>

Nous venons de remporter une victoire complète. Son Altesse Royale, ayant pris la ville de Sterling le 20 janvier, et fait tout de suite l'investissement du château, les ennemis tentèrent tous les moyens imaginables pour empêcher le passage de notre canon qui étoit de l'autre côté de la rivière du Forth: ils envoyèrent douze vaisseaux, firent des descentes et attaquèrent nos bateaux avec leurs chaloupes: le duc de Perth et son frère milord Jean, chargés de leur résister, firent de si bonne besogne, que rien ne leur réussit. Alors ils virent bien qu'ils n'avoient d'autre moyen de nous faire lever le siège que de gagner une bataille: en conséquence, ils se firent joindre à la hâte par les montagnards du païs d'Argile et par toutes les milices des païs bas. Ils firent avancer toutes les troupes qui étoient au nord de l'Angleterre, même les garnisons; jusque là qu'ils ont ramené à Edimbourg nos trois piquets prisonniers, n'ayant pas laissé à Bervic de quoy les garder.

Le 25, ils s'avancèrent jusqu'à Fakirc, petite ville à 18 milles d'Edimbourg et à 6 milles de Sterling.

Le prince qui, le même jour, avoit fait ouvrir la tranchée devant le château, choisit un champ de bataille qui couvrit le siège: nous y attendîmes les ennemis, deux jours: enfin, le

---

<sup>18</sup> Cette relation n'est pas datée, mais elle doit être du 2 Février.

Tandis que le prince Charles remontait dans le nord, Carlisle, assiégé par l'armée du duc de Cumberland, fut contraint de capituler le 30 Décembre. Le duc n'alla pas plus loin; il retourna en Angleterre, laissant le commandement aux généraux Wade et Hawley.

Quant au prince Charles-Édouard, il continua sa retraite, séjourna huit jours à Glasgow et se dirigea sur Stirling dont il entreprit le siège. A la nouvelle de l'investissement de Stirling, Hawley quitta Edimbourg où ses troupes étoient cantonnées. Le prince s'avança à sa rencontre jusque dans les plaines de Falkirk.

troisième, fatigués de ne les voir pas arriver, n'ayant ny tentes ny vivres, séparés en différents quartiers et trop exposés à être surpris la nuit, nous résolûmes, sur-le-champ, d'aller les chercher.

C'étoit le 28, à midi. Nous marchâmes à eux sur deux colonnes, formées par les deux lignes dans le même ordre où elles devoient combattre: de sorte qu'en arrivant vis à vis d'eux, nous nous trouvâmes en bataille et n'ayant plus qu'à charger.

Ils avoient été avertis: nous les rencontrâmes venant à nous, un mille au-devant de leur camp, et tâchant de gagner les hauteurs, qu'ils gagnèrent effectivement.

Leur armée étoit composée de deux régimens de cavalerie arrivés d'Angleterre le même jour de l'action, de deux régimens de dragons qui s'étoient trouvés à l'affaire de Glasmur; de quatorze régimens d'infanterie, tous revenus de Flandre; de 800 montagnards d'Argile, et de 150 à 160 miliciens. De leur aveu, ils avoient un peu plus de 12,000 hommes, dont 3,500 étoient arrivés d'Angleterre dans les trois jours précédents, et sur lesquels nous ne contions pas.

Ils sçavoient que notre nombre ne passoit pas 8,000, et ils calculèrent qu'ils pouvoient faire trois lignes, ou corps d'attaque, sans s'exposer à être débordés. Ils en conçurent de grandes espérances, persuadés que, si nous étions assés heureux ou assés braves pour rompre deux fois ce qui se trouveroit devant nous, nous nous trouverions si rompus nous-mêmes, en arrivant vis à vis le troisième corps qui auroit tout son feu, tandis que nous aurions perdu le nôtre, qu'il seroit impossible que nous n'y fussions totalement défaits. C'est dans cette idée qu'ils le composèrent de leur meilleure infanterie, formée en deux colonnes, une à la droite et l'autre à la gauche. Ils firent une seconde ligne de tous leurs montagnards et de leur milice, soutenus de deux ou trois régimens. Quant à leur première ligne, elle étoit presque toute de cavalerie, avec quelque peu d'infanterie, sur six de hauteur, dans l'intervalle des escadrons.

Notre ordre de bataille étoit bien différent. Toute notre première ligne étoit d'infanterie, formée par 4,000 vrais montagnards. Nous avons mis, à la seconde, nos demi-montagnards et nos gens du plat païs, au nombre d'un peu plus de trois mille. Les trois piquets irlandois et trois piquets du régiment de milord Jean Drumond formoient un corps de réserve placé au centre, derrière la seconde ligne. Notre cavalerie formoit deux autres petits corps de réserve de 220 hommes chacun, placés sur les ailes, entre les deux lignes, pour empêcher qu'on ne les flanquât.

La cavalerie ennemie venoit sur nous au grand trot, tandis que nous marchions vers elle à grand pas: on ne tira point, de part ny d'autre, qu'on ne fût à demi-portée de pistolet. Notre feu ébranla l'ennemi sans le rompre, mais les montagnards, ayant jeté leurs fusils et couru au milieu des rangs, le sabre à la main, la résistance ne fut pas longue. A la gauche, les chevaux qui fuyoient ne pouvant pas descendre directement la coline qui étoit trop escarpée, furent obligés de filer à droit le long de la ligne, où ils essuyèrent une si rude charge, que la moitié resta sur le champ de bataille. Les miliciens, les montagnards d'Argile et le peu d'infanterie qui formoient la seconde ligne furent culbutés dans un moment, à la droite et à la gauche.

Mais, quand il fut question d'attaquer le gros de l'infanterie qui, ou faute de temps pour se déplier, ou dans l'idée de mieux résister, au lieu de se présenter en ligne, offroit deux grandes colonnes, l'une à la droite et l'autre à la gauche, les montagnards, ainsi que l'avoit prévu l'ennemi, se trouvant la plupart sans fusil, et absolument rompus par l'impétuosité de la première attaque, ne sachant plus où étoient leurs officiers ny leurs drapeaux, et ne connoissant point d'autre façon d'attaquer que ligne contre ligne, parurent surpris, hésitèrent et même reculèrent en quelques endroits. Milord Georges Murray, qui commandoit à la droite, eut assés d'activité, d'autorité et de bonneur pour la rallier, et il la ramena à l'ennemi avec tant de vigueur, que, dans trois minutes, ce gros corps fut rompu et mis en fuite.

La fortune ne nous étoit pas si favorable à gauche: nous y

étions si dispersés qu'il ne paroissoit pas possible humainement de nous y rallier à temps. Cela étoit d'autant plus fâcheux que le prince, qui y étoit accouru avec son corps de réserve, se trouva dans le plus grand péril d'y être enlevé ou de s'y faire tuer. Déjà la cavalerie, qui s'étoit ralliée, nous flanquoit à demi-portée de fusil, tandis que l'infanterie s'avançoit en front. Heureusement les six piquets, qui arrivoient, firent face à la cavalerie par un quart de conversion qui, en les mettant en potence, sur notre flanc, le couvroit. Cette manœuvre arrêta la cavalerie, rendit le courage à nos gens, et leur donna le temps de se mettre en état de recevoir l'infanterie qui commençoit à se mouvoir. La cavalerie, voyant l'ordre rétabli, au lieu d'attaquer, prit l'épouvante et s'en alla. Dès qu'elle eut parti, l'infanterie, qui voyoit sa droite en déroute, s'épouvanta aussi, s'arrêta et prit enfin la fuite, dès que nous fûmes à portée de charger.

Nous restâmes donc maîtres de tout le champ de bataille; mais, pour que cette victoire nous servît à quelque chose, il falloit en gagner, le même soir, une seconde, que nous gagnâmes plus aisément que nous n'aurions cru.

Le combat avoit comencé à trois heures un quart. Il en étoit alors quatre et demie. La nuit arrivoit. Il fallut du temps pour que les montagnards retrouvassent leurs fusils, pour qu'ils rejoignissent chacun leurs drapeaux et pour qu'on reformât toute l'armée, de sorte que la nuit fut entièrement close avant que nous pussions marcher d'un côté ou d'autre. Nous ne sçavions que devenir. Nous n'avions ny pain, ny tente. Il fesoit une pluye, un vent et un froid à faire périr l'armée, si nous avions passé là la nuit. Retourner à nos quartiers, c'étoit abandonner le champ de bataille et renoncer à tous les avantages de notre victoire. Nous résolûmes donc, malgré le danger de l'entreprise, d'aller sans canons, sans guides, et dans l'obscurité la plus grande, les attaquer dans leur camp que nous sçavions être retranché par la nature du lieu et par toutes les ressources de l'art.

Ils se doutèrent que nous prendrions ce parti. Leurs soldats, épouvantés, ne voulurent jamais nous y attendre; ils

présentoient leurs bayonetes aux officiers qui, l'épée à la main, vouloient les arrêter. Il fallut céder à la terreur. Ils mirent le feu à leur camp, et marchèrent à toutes jambes vers Edimbourg.

Ils avoient eu une bonne heure et demie sur nous: l'arrière-garde, qu'ils avoient laissé à Fakirc et qui nous en disputa l'entrée, leur donna encore une heure: d'ailleurs, notre très-mauvaise cavalerie, qui nous avoit été très-inutile pendant l'action, ne voulut, ne sçut ou n'osa les suivre tout de suite, de sorte que, dans une déroute où nous aurions dû faire cinq à six mille prisonniers, à peine en avons nous fait six cents, parmi lesquels il n'y a guères plus de 230 soldats de troupe régulière. Nous avons tué plus de 600 hommes, les deux tiers cavaliers ou dragons: nous ne sçavons rien du nombre des blessés ennemis. Les nôtres ne vont pas à 120. Nous avons eu 32 tués.

Nous avons pris un canon de 8, un de 6, trois de 4, un de 3 et un de 1; trois mortiers, une paire de timbale, deux drapeaux, trois étendarts, cinq à six cents fusils, une forge, des grenades en quantité, quatre milliers de poudre, vingt-huit chariots chargés de toutes sortes de munitions de guerre, des tentes pour 5,000 hommes, et tout le bagage que le feu a épargné. Nous apprenons qu'ils ont perdu cinq colonels, deux lieutenants-colonels, et presque tous les chefs des corps. Le général Haley, qui les comandoit, a disparu: on ne sçait s'il est mort dans le combat ou s'il s'est tué luy-même<sup>19</sup>.

En arrivant à Edimbourg, ils ont mis au conseil de guerre plusieurs officiers considérables et, entr'autres, le comandant de leur artillerie qui a prévenu toute punition en se coupant l'artère du bras. La terreur et le désespoir ont saisi ces gens-là. Cependant ils ont eu l'effronterie de faire mettre, dans la gasette d'Edimbourg, qu'ils nous avoient battu et qu'ils ne s'étoient retirés que faute de munitions. Notés que nous leur en avons pris pour six mois.

Nous apprenons aussi que, comme nous nous en étions bien

---

<sup>19</sup> En marge: «Il a reparu, il s'étoit caché, on l'a cru mort pendant trois jours. »

doutés, tous les montagnards d'Argile et les miliciens du païs se sont totalement dispersés, et qu'il n'y a pas, actuellement, à Edimbourg, de quoy en faire deux compagnies.

Pendant la bataille, le Prince étoit au centre, avec les piquets, au commencement de l'action. On avoit exigé de luy qu'il ne s'exposeroit pas, par amour pour son armée qui, malgré la victoire, auroit été perdue en le perdant. Cependant, dès que la gauche fut ébranlée, il s'y porta avec un courage et une impatience où il y avoit peut-être plus de valeur que de prudence.

Milord Georges Murray, qui comandoit la droite, et dont le prince a principalement suivi les avis dans la disposition de son armée, s'est battu à pied comme un lion, à la tête des montagnards, et, après le prince, il est celui qui mérite le plus d'être loué.

Milord Jean Drummond comandoit à la gauche, où il fit de son mieux. A l'attaque de Fakirc, il fit, de sa main, quelques prisonniers, eut son cheval tué, et reçut un coup de fusil, au bras droit, qui n'est pas dangereux.

M. Stipleton, brigadier des armées du roy, et comandant de nos piquets irlandois, a été très-consulté et très-utile, avant et pendant l'action; de même que M. Sullivan, maréchal-des-logis de l'armée, qui, sous milord Jean et dans les endroits de la gauche où l'autre n'étoit pas, a fait, seul, les fonctions d'officier général et a principalement contribué à rallier du monde à côté des piquets, lorsque le prince s'est trouvé si exposé.

La même louange est due à M. Braun, jadis capitaine au régiment de Lali, colonel dans l'armée du Prince et son aide de camp. Il a été chargé de la direction de l'artillerie dans le cours de notre voyage en Angleterre, et il l'a sauvée dix fois des ennemis par son activité et son adresse. C'est pour le récompenser de son sèle et de ses talens que le prince l'a choisi pour porter ses dépêches, m'a prié de luy donner les miennes, et m'a chargé de le recomander de sa part à M. le comte d'Argenson.

Notre armée est d'environ 10,000 hommes. Il y en avoit 8,000 à la bataille. Le reste continuoit le siège de Sterling que comande le duc de Perth. Le château pris, nous marchons à Edimbourg. Il y a apparence qu'il se donnera, sous les murs de cette ville, une seconde bataille qui décidera du sort de l'Ecosse.

C'est au Roy à décider de celuy de toute la Grande Bretagne et, par elle, de celuy de toute l'Europe. J'ajouteray qu'il sembloit réservé à un si grand Roy de faire monter au thrône un si grand Prince, reconnoissant autant que le Roy est généreux, mais, monseigneur, il est absolument nécessaire de se dépêcher et d'agir avec vigueur, sans quoy l'affaire la plus utile et la plus glorieuse à l'Etat est absolument sans ressource, malgré nos succès miraculeux, et la certitude de la révolution, si on arrive à temps....<sup>20</sup>

---

<sup>20</sup> La fin de la lettre manque.

*Au ministre des Affaires étrangères.*

MONSEIGNEUR,

J'espère que vous aurez reçu, par M. Braun, mes dépêches sur la victoire que nous avons remportée à Fakirk, le 20 du mois de janvier. Il y a apparence que vous aurez reçu aussi ma lettre du 10 février. Vous y aurez vu que les suites de nos succès ont été de véritables revers; que nos montagnards, ayant commencé à déserteur par douxaine, le lendemain de la bataille, pour porter chez eux le butin qu'ils avoient fait, ont déserté par milliers, dès que la mauvaise conduite ou l'inhabileté de notre ingénieur nous a eu mis dans la nécessité de lever le siège de Sterling.

Ils n'avoient aucun lieu sûr où ils pussent laisser leurs effets. Ils voyoient bien que nous allions marcher et qu'ils ne pouvoient pas les porter sans beaucoup de peine et de risque; ils sont retournés chez eux en si grande quantité et en si peu de jours, que nous nous sommes trouvés, tout-à-coup, hors d'état d'attendre l'ennemi qui, d'abord, devoit reprendre la route d'Angleterre, mais qui, instruit de ce qui se passoit dans nos quartiers, et accru de tout ce qu'il y avoit de garnison et de milices, au midi de l'Ecosse et au Nord de l'Angleterre, s'étoit déjà mis en marche vers nous, quand nous songions à décamper. Nous avons donc été obligés, pour l'éviter, d'enclouer et d'abandonner deux canons de 8, qu'il étoit impossible d'amener assés vite; les autres quatre, de 12 et de 16 livres de bale, avoient été mis hors d'état de servir par la batterie ennemie qui détruisit la nôtre à Sterling.

Nous avons donc, pour toute artillerie, les sept canons pris à Fakirk et trois pièces suédoises qui restent, de six envoyées de France. C'est plus qu'il ne nous en faut, jusqu'à notre sortie des montagnes au milieu desquelles nous sommes maintenant, et où nous avons été assez heureux d'arriver avec toutes nos munitions et tout notre monde et sans que l'ennemi ait osé ou sçu nous poursuivre jusqu'à présent...

Notre petite armée a marché en deux corps: l'un a passé le long de la côte de l'est pour y ramasser tout l'argent public et



se faire joindre d'autant de gens qu'on pourra; c'est milord Georges Murray qui le commande. Il a, avec lui, les régimens des Pays-Bas, celui de milord Jean<sup>21</sup>, les piquets Irlandois, 400 montagnards de milord Cromarti, et notre foible cavalerie.

L'autre corps, commandé par le Prince, avec qui j'ai l'honneur d'être, est tout composé de montagnards, et s'avance à travers les deux tiers des montagnes d'Ecosse. Comme cette dernière route est de moitié plus courte que l'autre, pour arriver à Inverness, qui est le rendez-vous général, le Prince s'est arrêté au château de Blair, dans les terres du duc d'Athol. Pendant qu'il travaille à y ramasser tout ce qu'il y a d'hommes, il a permis à tous ceux qui ont voulu aller chez eux, d'y aller vite quitter leurs paquets, compter leurs vaches, et faire des histoires à leurs femmes; mais il a envoyé, avec eux, ou leurs propres chefs ou un de leurs plus proches qui, non seulement les feront revenir tout de suite, mais les feront joindre par beaucoup d'autres qui n'ont point encore paru. Les plus éloignez, à l'exception de ceux des îles, ne sont pas à dix lieues d'Inverness ou des endroits que nous traverserons en y allant, et l'on a pris toutes les mesures possibles pour que tout le monde se trouve ramassé le long de la route, à mesure que nous passerons.

Le Prince, qui passa le Forth il ya huit jours, ne partira de Blair que dans quatre, et arrivera à Inverness dans neuf. Milord George a ordre de faire de son mieux pour y arriver le même jour: le but que l'on a, en cela, est de mettre entre deux feux milord Loudon et le président Forbes qui ont ramassé autour de cette place tous les montagnards qu'ils ont pu, de gré ou de force, armer en faveur de la maison d'Hannovre. Les uns en font monter le nombre à 1,200; d'autres le portent jusqu'à 1,800, sans compter la garnison du château, composée de quelques compagnies de troupes réglées et d'invalides.

J'ay mandé, dans ma précédente dépêche, l'arrivée d'un vaisseau espagnol à Peterhead; on nous écrit qu'il y a 2,500 armes, des munitions, *etc.*; nous espérons que cet *etc.* sera de

---

<sup>21</sup> Milord John Drummond.

l'argent. Milord George, qui passe a Peterhead, prendra le tout en passant. Voilà nos projets . . . . .

J'avoue, toutefois, que j'ay deux craintes: l'une est que les ennemis ne hâtent trop leur marche... L'autre crainte est un peu plus difficile à guérir: je crains que le lord Georges Murray ne nous vende. Je ne puis vous en détailler icy les raisons, n'ayant point le temps de les chiffrer et ne voulant point les exposer à l'interception, mais je veilleray et le feray veiller. Le prince partage toutes mes craintes sur cet article, et il prendra ses précautions<sup>22</sup>. Cependant, loin que cecy apporte aucune différence à l'arrangement proposé sur les deux régimens, il faut au contraire se hâter, car, jusqu'à ce qu'on soit en situation de traiter cet homme comme il y a aparence qu'il mérite de l'estre, il faut paroître vouloir l'accabler de biens et d'honneurs. . . . .

J'oublois de vous rendre compte qu'on est résolu de démolir tout ce qu'on prendra, soit pour éviter l'embarras de le garder, soit pour détruire une bonne fois tout ce qui peut, dans les montagnes, empêcher nos amis de nous joindre en tout temps et fournir au peu d'ennemis que nous y avons les moyens de s'attrouper sans être aussitost écrasés.

Monseigneur, Inverness est au 58° degré de latitude, et je suis né au 42°. On m'a volé deux fois mon équipage et jusqu'au cheval que je montois. La plus part de vos messieurs ont déjà éprouvé le même sort, mais n'importe, malgré ma foible santé j'iray à pied, s'il le faut, et je poursuivray ma carrière, au risque de mourir de froid et peut-être de faim, trop heureux si je pouvois servir utilement mon maître et justifier la protection dont vous m'avés honoré. Cependant, Monseigneur, je n'ay point d'argent; je vous supplie de me permettre de prendre, sur celui que le roy enverra, la somme que vous jugerés à propos.

Je suis, avec un profond respect, etc.

---

<sup>22</sup> Ces soupçons ne se justifièrent pas; toutefois ils ne se dissipèrent que beaucoup plus tard, dans l'esprit du Prince.

*P.Sc.*— M. Townly<sup>23</sup>, qui aura l'honneur de vous remettre mes dépêches, est l'homme, de ceux qui sont icy auprès du Prince, qui a le plus d'intelligence et de prudence: vous pouvez luy faire des questions sur tous sujets. Comme on l'envoie précipitamment et que j'étois fort malade ce matin, j'avois commencé à dicter à un homme de confiance que j'ay avec moy, n'étant pas en état d'écrire moy-même. C'est ce qui fait que cette dépêche est écrite de deux mains.

---

*A M. de Bachaumont.*

Cecy ne va pas bien, mon cher papa<sup>24</sup>. L'envie de porter chez eux le butin fait en Angleterre et à la bataille de Fakirk; le désir de revoir leur famille; la malheureuse légèreté de leur caractère, l'ennuy de ne voir arriver aucun secours en Angleterre, et enfin la levée du siège de Sterling où l'ingénieur qu'on nous avoit envoyé a fait écraser notre monde et nos canons, tout cela a causé une si prodigieuse diversion et si subite, parmi nos montagnards, que nous nous sommes trouvés, tout-à-coup, hors d'état d'attendre l'ennemi que nous venions de vaincre, et qu'il nous a fallu gagner précipitamment les montagnes d'Ecosse, d'où je vous écris. Quel séjour, bon Dieu! Entre le 57<sup>e</sup> et le 58<sup>e</sup> degré, sans autre couvert qu'un peu de chaulme, sans autre nourriture que du lait et de la farine d'avoine et quelque peu de mouton, six pieds de neige partout et la société de gens que j'entends peu et que je n'aime pas beaucoup.

Nous marchons pourtant tous les jours; nous ramassons notre monde, qui revient plus vite qu'il ne s'en est allé. Nous allons tâcher d'employer le reste de l'hyver à prendre les trois châteaux des montagnes, qui sont: Inverness, Fort-Guillaume et Fort-Auguste. Alors nous serons les maîtres absolus de toutes les issues des montagnes et de toutes les montagnes, par

---

<sup>23</sup> M. Townley, colonel du régiment de Manchester.

<sup>24</sup> On verra que le marquis d'Eguilles considérait Bachaumont et M<sup>me</sup> Doublet comme ses véritables pere et mère.

conséquent, de sorte que rien n'empêchera que tous nos amis ne puissent venir nous joindre et que nos ennemis, qui sont, de ces côtés-cy, en très-petit nombre, n'y auront plus aucun appuy.

On compte que ces deux avantages nous procureront une armée le double en nombre de celle que nous avons; j'espère qu'on ne sera point déçu de cette espérance, et, en ce cas, nous n'aurons reculé que pour mieux sauter, pourvu qu'incessamment le débarquement des François ait lieu en Angleterre et que, par là, la Cour de Londres ne puisse pas envoyer contre nous les trois quarts de ses forces.

Nous avons été assez heureux pour amener icy dix pièces de canon, toute notre munition et tout le monde qui ne nous avoit pas quitté; si l'ennemi avoit sçu nous suivre, cela n'auroit pas été ainsi. Nous n'avons pas de nouvelles certaines qu'il avance. S'il nous joignoit avant huit jours, nous serions encore en quelque danger, mais, s'il nous laisse assés de temps pour ramasser autant de monde que nous en avons, il ne se sauvera pas un Anglois de ceux qui auront passé les défilés du pays d'Athol, au milieu desquels nous sommes ce soir. Nous comptons d'arriver devant Inverness le dernier du courant, et d'y être joints le même jour par notre deuxième colonne, qui a pris une autre route pour ramasser plus facilement nos gens, qui habitent, la plus part, le long des vallées par où passeront nos deux corps.

Cette lettre est commune entre mon papa et ma chère maman que j'embrasse bien tendrement. Je les prie de n'en faire part à personne.

Mon papa doit avoir reçu les 1,600l. que M. Charron avoit à moy. Je le prie de payer la lettre de change que luy présentera l'homme a qui il fera remettre la lettre cy-jointe; le sieur Rameau, valet de chambre du Prince, m'en a payé icy la valeur.

Je me porte assés bien.

Mille choses bien tendres au cher Président<sup>25</sup>, à Madame Duret<sup>26</sup>, à MM. de Mairan, Falconet, etc.

Des complimens particuliers aux trois d'Argentaux<sup>27</sup> à qui vous pouvés montrer ma lettre.

Vous pouvés parler de notre situation à M Braun. Je l'embrasse bien tendrement.

Au château de Blair of Athol, ce 20 Fév. (nouveau stile), 1746.

---

*Au Ministre des Affaires étrangères.*

MONSEIGNEUR,

La ville et le château d'Inverness sont a nous; dix-huit cents montagnards, comandés par milord Loudon, ont abandonné la ville, à notre approche, et deux cent quatre-vingt sept hommes de la garnison du château ont été faits prisonniers de guerre. Je proposay de revenir tout de suite sur la côte du nordè, dans l'idée que le temps où nous devons recevoir du secours étoit arrivé.

Je fis plus. J'en parlay au prince Edouard, avec tout le respect possible, mais avec toute la vivacité qu'exigeoit l'importance de la chose. M. Murray, son ministre, étoit fortement de mon avis, et le prince luy-même s'y rendoit, mais les chefs des montagnards demandèrent si fortement qu'on poursuivît milord Loudon avec une partie de l'armée, et qu'en même temps on allât assiéger les deux forts Guillaume et Auguste, que le prince se rangea de cet avis.

Milord Georges poursuit donc milord Loudon avec 3,000

---

<sup>25</sup> M. Durey de Viencourt, président honoraire au grand conseil.

<sup>26</sup> M<sup>me</sup> Durey de Meunières, femme du président de la deuxième chambre des enquêtes, au Parlement de Paris. Celui-ci était fils de M. Durey de Viencourt et collabora aux *Mémoires secrets*.

<sup>27</sup> Les d'Argental.

hommes. M. Stapleton<sup>28</sup> assiège le fort Auguste avec 2,000. Il nous reste encor au moins 4,000 hommes que l'on fait marcher à toutes jambes pour défendre au duc de Cumberland le passage de la Speae<sup>29</sup>. Cela nous sera d'autant plus aisé que nous nous sommes déjà saisis des bateaux et de tous les bois qui pourroient servir à faire des radeaux, et que cette rivière n'est presque jamais guéable, dans cette saison-cy. Quelques troupes que nous avons à Aberdeen et à Peterheade l'ont repassée aujourd'huy, se trouvant trop foible pour attendre la première colonne ennemie qui prit possession d'Aberdeen mardi 7 du courant.

Le vaisseau la *Charité* y avoit débarqué, deux jours auparavant, un escadron de Fitjames et les selles du régiment. Tout a été sauvé et a joint le reste de l'armée. Le vaisseau le *Comte de Maurepas*, comandé par Bachelier, a remis, à Peterheade, 2,000 guinées que m'envoyoit M. d'Aunay<sup>30</sup>, et quime sont parvenues. Mais il n'a point voulu débarquer 52 hommes qu'il a, de Roth et de Bervick, sans un ordre exprès du Prince qui ne sçait où le luy envoyer, car cet insensé a repris la mer.

Nous n'avons aucune nouvelle des autres vaisseaux qu'on nous a annoncé. Nous avons envoyé des ordres à nos amis, sur toute la côte, de faire de leur mieux pour leur donner avis d'aborder au nord de la rivière de Speae, depuis son embouchure jusqu'à Inverness. Il n'y aura rien à craindre du côté de la terre, parce que nous défendrons cette rivière coûte que coûte.

Quant au côté de la mer, il n'y auroit rien à craindre pour nos convois, avec un seul vaisseau de guerre qui les escortât,

---

<sup>28</sup> Walter Stapleton, lieutenant-colonel au régiment de Berwick.

<sup>29</sup> La Spey, qui prend sa source dans le comté d'Inverness et se jette dans le golfe de Murray à 15 kil. d'Elgin.

<sup>30</sup> Le comte d'Aunay, commandant à Dunkerque.

attendu que, des six vaisseaux qu'ils ont sur toute cette coste<sup>31</sup>, le plus gros est de vingt canons.

Au reste, Monseigneur, par des lettres du duc de Cumberland que nous avons interceptées, nous voyons qu'il savoit dans le plus grand détail, il y a quinze jours, ce que nous apprenons aujourd'huy icy, du débarquement en Écosse. Ils ont certainement, à Dunkerque, à Ostende et à Calais, des espions parmi les gens employez, ou ces gens sont bien peu secrets.

Nous avons, aujourd'huy, 9,000 hommes, au moins. Nous en aurons, à ce qu'on assure, de treize a quatorze, dans quinze à vint jours.

J'ay l'honneur de vous écrire, Monseigneur, de la côte que je parcours depuis trois jours, et je me sers du peu de papier que j'y trouve.

Je suis, avec un profond respect, etc.

A l'embouchure de la Speae, ce 10 mars 1746.

---

*A Madame Doublet.*

Nous avons pris à discrétion la ville et le château d'Inverness et le château Auguste, 27 canons, 2,000 fusils, toutes sortes de munitions de bouche et de guerre et 532 prisonniers. Après une désertion épouvantable, qui nous obligea de céder à l'ennemi 50 lieues de país à la suite d'une victoire, je ne croyois pas qu'au bout de trois semaines nous trouverions les maîtres du nord avec une armée plus nombreuse qu'elle ne l'a jamais été.

Dans cinq à six jours, nous marcherons au duc de Cumberland, avec plus de dix mille montagnards et, s'il plaît à Dieu, malgré ses 4,800 hommes, ses 14 bataillons anglais, ses 1,800 chevaux et ses 600 montagnards d'Argile, nous le chasserons de la côte de l'est et nous reprendrons nos ports de

---

<sup>31</sup> C'était la flotte de l'amiral Byng.

communication. Tous nos gens en sont persuadés, et leur confiance me le fait espérer.

Bonjour, mon cher papa; bonjour, ma chère maman; souvenés-vous toujours un peu de votre fils qui mène une vie de forcené et qui soupire bien après les soirées de la *Paroisse*.

Il y a quatre mois que je n'ay pas passé trois jours dans le même lieu, et un seul jour sans être au moins cinq heures à cheval; avec tout cela, je ne me suis jamais si bien porté.

Bonjour encor, mon papa et ma maman; mille choses à tout le monde, le *cul de sac*<sup>32</sup> et les trois d'Argentaux à la tête de tous.

A Inverness, au 58° degré de latitude, ce 14 mars 1746.

De tout ce qu'on nous avoit envoyé, nous n'avons reçu qu'un escadron de Fitz-James.

---

*Au Ministre des Affaires étrangères.*

MONSEIGNEUR,

Les vaisseaux qui devoient porter mes deux lettres cy-jointes, du 10 et du 14 courant, n'ont pas pu partir encor. Je les joins à celles-cy, ne pouvant transcrire le contenu des trois dans une seule, par l'état de douleur où m'a réduit un rhumatisme terrible que j'ay attrapé en voyageant la nuit sur les côtes. Il y a sept jours que je suis au lit, et ce n'est que d'aujourd'huy qu'il m'est possible de m'asseoir et d'écrire.

Le vaisseau l'*Aventurier* a échoué près de Peterheade, pour éviter les corsaires anglois. Les 42 hommes de Berwic, qui y étoient embarqués, se sont sauvés, de même que les 180 hommes de l'équipage. Ils sont arrivés à l'armée sans armes et sans munitions. Quatre à cinq cents fusils qu'ils nous apportoient ont été ramassés par des amis qui allèrent la nuit

---

<sup>32</sup> C'est-à-dire les habitants du *cul de sac* de Ménars, (près la rue de Richelieu), où demeuraient les présidents Durey de Viencourt et de Meinières.



sur la côte, et nous espérons de les avoir bientôt. Le duc de Cumberland nous en a enlevé 1,000 que milord Georges Murray avoit laissé derrière luy, des 2,500 qui nous vinrent, il y a six semaines, sur un vaisseau espagnol.

L'escadron de Fitjames sera monté incessamment. Les trois piquets arrivés avec milord Jean, qui se trouvoient diminués de moitié, font aujourd'huy 260 hommes, par 148 prisonniers ou déserteurs que je leur ay recruté. Le régiment Royal-Écossois est d'environ 350 hommes. Le détachement de Berwic est de 42. Les cavaliers de Fitjames, avec quelques recrues qu'ils ont déjà, fait 131, de sorte que le corps françois qui est icy est d'environ 780 hommes.

Les montagnards ont absolument voulu qu'on fît encor le siège du fort Guillaume, avant de ramener toute l'armée au sud, contre les ennemis; on a dû y ouvrir la tranchée, hier mardi 22.

On a eu nouvelle que milord Lowdown<sup>33</sup>, forcé par la faim, cesse de fuir, et l'on compte qu'il y aura, demain, un combat entre luy et nos gens. C'est milord Cromarti qui les comandera.

Milord Georges Murray, avec deux pièces de canon et un millier d'hommes, est parti ce matin pour aller dans le país des Grants, à 25 milles d'icy, châtier leur chef qui, non content de les empêcher de venir nous joindre, selon leur volonté, tâche de les forcer à s'armer contre nous. Le duc de Cumberland luy a envoyé 2,000 fusils dont nous aurons, dans trois à quatre jours, la plus grande partie.

Le Prince, qui a été fort enrumé et qui se porte bien maintenant, est à Elgin avec un très-petit corps. A six milles de luy est la rivière de Speae où nous avons les bateaux et les passages gardés par très-peu de monde. Le gros de l'armée s'est avancé à Strabaugen et aux environs, à mesure que le duc de Cumberland en a retiré les détachemens qu'il y avoit envoyé et qu'il n'y a pas cru en sûreté.

---

<sup>33</sup> Lord Loudon.

Toute son armée est maintenant à Aberdeen et dans les villages voisins. On assure que les Hessois ont déclaré qu'ils ne le joindroient point qu'il n'y eût un cartel d'échange entre eux et nous, ne voulant point s'exposer à être massacrés ou à demeurer prisonniers éternellement. Quoy qu'il en soit, ils sont à cent milles de l'armée angloise, dont bien nous prend.

Je m'en rapporte aux lettres portées par M. Townly pour tout ce qui regarde les secours que l'on demande icy, et surtout pour les lieux où l'on doit aborder et les signaux à faire, en observant qu'il n'y aura rien à craindre par terre en débarquant aux endroits indiqués dans mes lettres cy-jointes du 10 et du 14.

Notre armée approche plus de dix mille hommes que de neuf, cela est certain, et le roy peut compter que jamais les affaires n'ont été icy en meilleur train, malgré le malheur de Sterling. La prise de tous les châteaux du nord relève le courage de nos gens et leur donne des facilités de s'armer et de quitter leur païs, qu'ils n'avoient pas auparavant.

La seule chose qui nous manque, c'est l'argent, et, si dans quinze jours, au plus tard, il ne nous en arrive pas, je ne sçais ce que nous deviendrons, et c'est là, maintenant, le plus grand de nos dangers, ou tout au moins le plus pressant.

Je me recommande à la protection et aux bontés de M. le marquis d'Argenson, et je tâche de les mériter en servant icy mon maître de toutes mes forces.

Une bouteille de vin coûte, maintenant, une demie guinée; chaque cheval revient, par jour, à 2 schelins ou 46 sols de France, et on les vole, quelques soins qu'on prenne. Il en faut, cependant, vu le métier que nous fessons depuis six mois Il faut aussi partager un mauvais dîner avec de pauvres officiers irlandais qui ne trouveroient, souvent, ailleurs, que du bœuf salé et du pain d'avoine, et ce mauvais dîner coûte infiniment plus que ne coûteroit un très-bon, partout ailleurs.

A Inverness. ce 23 mars 1746.

---

*Au même.*

MONSEIGNEUR,

Les trois lettres antérieures a celle-cy ne vous sont envoyées que comme un journal de ce qui s'est passé, et vous allez voir, Monseigneur, qu'il n'y a plus rien à exécuter de tout ce qui y étoit projeté.

Le prince Charles-Édouard n'a pas de l'argent pour quinze jours. Il y en a peu à lever dans le pays dont il dispose actuellement; il ne peut pas compter ni mesme espérer d'en recevoir à tems de France, veu le danger où sont exposés nos vaisseaux, à la mer et dans la pluspart des ports. Il faut donc, coûte que coûte, aller dans des contrées où nous puissions lever des contributions.

Le jeu seroit de marcher droit à l'ennemy, de le battre et de commencer par recouvrer la coste de l'est. Aussy estoit-ce là ceque nous avons déjà résolu et ce que nous tenterons; mais, par les manœuvres actuels du duc de Cumberland, nous sommes presque sûrs que, connoissant nostre situation, c'est-à-dire que nous avons beaucoup de soldats et peu d'argent, il est dans l'intention d'éviter toutes sortes de combats; qu'il cassera les ponts, rompra les chemins et se bornera à nous retenir dans les montagnes le plus qu'il pourra, dans l'idée de nous y faire périr par la disette de toutes choses. S'il prend bien ses mesures, il ne nous sera pas aisé d'en sortir, du costé qu'il garde, tant que durera la fonte des neiges.

Il y a donc apparence que nous prendrons la route du sud par un autre costé: nous marcherons en deux corps, l'un à travers les mesmes montagnes que nous avons passé en venant, l'autre par le costé de l'ouest et le pays du duc d'Argile, que nous châtierons en passant. Nous tâcherons de dérober à l'ennemy quelques marches pour arriver avant luy à Edimbourg où nous ferons nostre séjour. S'il se hâte, s'il nous y joint, tant mieux: nous le battons. S'il tarde, s'il nous évite, comme, sans grosse artillerie, nous ne pourrions pas entreprendre le siège des châteaux d'Edimbourg et de Sterlin, pour ne pas rester les bras croisés et ne nous pas exposer à estre minés une seconde fois

par la désertion, nous marcherons droit en Angleterre. . . . .

Le siège du fort Guillaume est commencé. Milord Loudon, qui s'avançoit, fuit de nouveau. On le poursuit. Le duc de Cumberland est toujours à peu près dans la même position.

A Inverness, ce 31 mars nouveau stile.

J'ay reçu, Monseigneur, votre lettre du 22 décembre, venue par la voye d'Hollande. C'est la première et la seule que j'aye reçu depuis votre réponse à mes lettres écrites de Dunkerque. Vous voyés par là, Monseigneur, que ce n'est pas ma faute si je n'ay pas, selon vos ordres, entretenu correspondance avec M. le duc de Richelieu. Vous voyés aussi que je n'ay encore reçu aucune réponse aux dix-sept lettres que j'ay eu l'honneur de vous écrire depuis le 7 novembre, de sorte que, ne pouvant jamais compter d'avoir à tems les ordres demandés, je croy que vous ne me blâmez pas d'avoir pris sur moy des choses que j'ay cru absolument nécessaires, comme, par exemple, d'avoir promis aux principaux chefs, de la part du Roy, toute sorte de secours, de protections et d'azile, en cas de malheureuse réussite, sans pourtant estre entré dans aucun détail ni stipulation expressément circonstanciée, malgré tous les secours que le Roy de France destinoit.

Comme ils n'estoient pas arrivés et que le prince Charles-Edouard ni moy nous n'en n'avions reçu, jusqu'à hier, aucune assurance positive, il a bien fallu, surtout après la désertion de Falkirk, nous supposer plus instruits que nous ne l'étions Il a fallu absolument, pour rétablir la confiance du parti, oser paroistre le ministre du Roy, le faire parler avec assurance qu'il alloit agir, et affecter d'autant de réserves que le moindre soupçon d'abandon de la part de la France empêchoit à jamais le retour des déserteurs et la réunion des nouveaux corps.

Enfin, nous sommes, par la dernière revue, dix mille cinquante-deux hommes, sans compter les officiers. Le prince Édouard croit en devoir une partie à mes courses dans les différens cantons de ce pays-cy, et avec les divers chefs. J'ay cru que le Roy et vous, Monseigneur, loin de désapprouver des

démarches utiles et nécessaires, vous n'auriés désapprouvé qu'une imbécile timidité qui, en laissant ruiner les affaires du prince Édouard, auroit nuy à celles du Roy. En conséquence, j'ay plus songé à remplir l'objet de ma mission. J'ay cessé de garder un incognito qui n'en estoit plus un et qui auroit fortifié une défiance trop dangereuse.

Le prince Édouard a pleuré en lisant quatre lignes que son frère luy écrit sur un morceau de papier d'un pouce de large, mais qui contient l'assurance la plus positive de toute l'amitié du Roy et de tous les secours de la France:

«C'est mon père, m'a-t-il dit; au moins le regarderay-je toujours comme tel, et, si je luy doy le trône de mes pères, n'a-t-il pas autant fait pour moy qu'eux tous? D'ailleurs, on m'a assuré qu'il m'aimoit personnellement: qu'en avez-vous ouï dire?»

Alors, je luy ay lu mot à mot vostre lettre que je venois de déchiffrer: «Vous me faites trop de plaisir, m'a-t-il dit en me serrant la main, et M. d'Argenson me loue trop. Dites luy, s'il vous plaist, combien je le remercie de ses soins, et que je luy en demande la continuation. Enfin, si tous les François m'aiment, comptés que j'adore les François et les Françaises.» Alors, il a soury et rougy. et la conversation a finy tout court.

Je suis, etc.

A Inverness, ce 5 avril n. stile 1746.

---

*Au même.*

A Findorn, le 6 Avril nouveau stile 1740.

Milord Georges Muray partit d'Inverness le 23 du mois de mars nouveau stile, avec les deux bataillons d'Athol, d'environ 550 hommes. Il prit avec luy deux canons et marcha vers les Grants que leur chef vouloit armer contre nous. A son approche, ledit chef quitta son château et fut joindre le duc de Cumberland avec 110 hommes, au lieu de 1,500 qu'il luy avoit promis. Le même jour, les sous-chefs signèrent une promesse de neutralité pour tout le temps de la guerre, et les six

principaux s'obligèrent à suivre notre armée, en qualité de cautions.

Milord Georges fit, le lendemain, une marche de plus de quinze lieues de France, et alla coucher à Ruthwen et à Badenac. Il y fut joint par 600 Macfersons ou Menzies. Le lendemain, ils partirent tous ensemble au nombre d'environ 1,100. Ils firent encor douze lieues, et surprirent un poste de 185 hommes qu'ils enlevèrent, sans qu'un seul pût aller avertir la garnison du château de Blair, qui est à cinq milles au midi. Ils envoyèrent tout de suite, par des chemins détournés, 140 hommes s'emparer du fameux passage de Kilikrankie, entre Blair et Dunkel<sup>34</sup>, où ils enlevèrent encor 90 hommes qui le gardoient.

Pendant ce temps, le gros corps investissoit le château de Blair, où étoit le régiment des fusiliers écossais, d'environ 400 hommes. Le château, qui appartient au duc d'Athol, a des murailles fort épaisses; nos deux canons n'y peuvent rien faire. Il est pourvu de vivres, il a un bon puis, de sorte qu'à moins de le miner, milord Georges, vraisemblablement, ne pourra pas l'emporter. Toujours aura-t-il la gloire d'avoir fait 270 prisonniers, à quarante lieues de l'armée, et d'avoir arrêté, au pas de Kilikrankie, 2,000 hessois qui venoient secourir Blair et qu'il a obligé de se retirer. Il n'a pas encore renoncé au château, qu'il tient encor bloqué; je ne sçais ce qui en arrivera.

Cent soixante fantassins et quarante cavaliers, envoyés par milord Jean Drummond et comandés par MM. Geogegon et Glascau, de la brigade irlandaise, enlevèrent, il y a quatre jours, à Keith, au midi de la Speae, un parti ennemi. Ils ramenèrent au camp 87 prisonniers et 32 chevaux.

Milord Loudon et le président Forbes avoient emmené d'Inverness 14 a 1,500 hommes qui s'étoient accrus dans les païs des Ros et des Sutherland, dont les chefs sont nos ennemis. Cette petite armée étoit assés peu à craindre par sa valeur intrinsèque, la moitié de ceux qui la composent étant nos amis dans le cœur, et l'autre moitié consistant en gens

---

<sup>34</sup> Dunkeld, Perth.

ramassés par force, et peu guerriers. Mais, malgré tout cela, il étoit bien dangereux qu'en la laissant derrière nous, elle n'allarmât beaucoup de nos montagnards sur le sort de leurs familles et n'en déterminât une partie à ne pas nous suivre quand nous marcherions au midi. Il falloit donc tout tenter pour la détruire avant notre départ.

Ce qui nous empêchoit de nous réunir, c'étoit la précaution qu'avoient eu Forbes et Loudown de s'emparer de tous les batteaux des environs. Il faut sçavoir que le païs qui est au nord d'Inverness, et où ils s'étoient retirés, est coupé par deux firths ou bras de mer, dits de Cromarti et de Dornoch, de sorte que, quand ils vouloient venir à nous, ils n'avoient qu'à les traverser dans leurs bateaux, et, quand nous voulions les poursuivre, il nous falloit faire des détours immenses qui nous fesoient toujours manquer notre coup.

On ne sçavoit guères quel parti prendre, quand un nommé capitaine Gourdon proposa de ramasser les bateaux qui seroient sur la côte, depuis Nairn jusqu'à Cologne (?) et de tenter d'abord de les faire passer au païs de Ross Shir qui est entre les deux firths. Cela n'étoit pas aisé, attendu qu'il y avoit deux petits vaisseaux de guerre sur ces parages. Il falloit ensuite embarquer nos troupes sur ces batteaux et les passer du païs de Ross Shir au nord du firth de Darnoch où étoient les ennemis; il falloit, enfin, arriver *par hasard* dans un endroit où il n'y eût personne à portée d'empêcher le débarquement qui ne pouvoit se faire qu'en plusieurs voyages. Il falloit, outre cela, des temps faits exprès et surtout un secret inviolable, c'est-à-dire que le projet ne pouvoit réussir que par plusieurs miracles.

On voulut cependant tenter. Le sieur Warren, porteur de ces dépêches, fut chargé de trouver les batteaux, de les rassembler à Findorn et de les faire passer en Ross Shir. Il travailla avec tant d'adresse, d'activité et de secret, que, dans 48 heures, ils furent trouvés, armés et arrivés à leur destination, sans que les ennemis en eussent le moindre vent. M. Sullivan fut chargé de l'expédition militaire, sous le comandement honoraire de milord Cromarti. Le duc de Perth voulut y aller comme

volontaire.

On embarqua la nuit, mais les bateaux s'étant trouvés engravés, il fallut trop de temps pour les mettre à flot, et l'on n'arriva au nord du firth qu'au grand jour, à la vue de l'ennemi. Un brouillard épais à ne pas se voir du bout du bateau arriva au moment qu'on alloit débarquer et cacha le premier débarquement qui ne fut que de 400 hommes. Cela sauva tout. Nos gens ne marchèrent que quand ils furent en force; la surprise et la terreur furent si grande qu'on ne leur résista nulle part. Mais le même brouillard qui leur avoit servit, servit aussi les autres pour se cacher: milord Sunderland s'embarqua dans le canau d'un vaisseau de guerre, et emporta l'argent. Le Président, milord Loudown, milord Seaforth et Macleau<sup>35</sup> gagnèrent les montagnes avec 200 hommes qui se trouvèrent ramassés auprès d'eux. Nous prîmes le chef des Mackintosh et le major Mekinsie<sup>36</sup>, aide de camp de Loudon et l'âme de son armée; 12 officiers ordinaires, parmi lesquels il y a trois fils de milord, et 265 soldats, dont la plupart ont déjà pris parti avec nous. Tout le reste est entièrement dispersé, et, selon toute apparence, ne sera jamais plus rassemblé.

Il y avoit, dans le firths de Dornoch, quatre gros vaisseaux de transport, chargés de toutes sortes de bien, vaisselle d'argent, bijoux, meubles et linges de tous nos ennemis du nord qui les avoient mis là en dépôt, habits de soldats pour le régiment de Loudown, tentes, munitions de guerre et de bouche, enfin 1,200 fusils et 450 sabres. Eh bien, Monseigneur, ces quatre vaisseaux ont été pris par nos bateaux et sont à nous, dont bien nous prend.

Il y a deux jours que je n'ay point de nouvelles du siège du fort Guillaume; dès qu'il sera pris, nous partons du nord.

Il n'est pas hors de propos de vous donner une idée des personages cy-dessus nommés: Forbes de Colloden, président de la cession, c'est-à-dire du souverain tribunal de l'Écosse, est

---

<sup>35</sup> 1 Macleod.

<sup>36</sup> 2 Mackenzie.



l'homme le plus considérable et le plus considéré du païs, par son crédit à la cour, par sa place et par son mérite. Ses ennemis mêmes le donnent pour un homme doux et modéré, plein d'esprit, de savoir et de probité. Mais, devant sa fortune à la maison d'Hanovre, il s'est cru obligé de la bien servir. Il n'y a que trop réussi. C'est luy qui, par son éloquence, son activité et ses intrigues, a retenu un tiers de nos amis, a fait agir bien des indifférens et a rassemblé tous nos ennemis. D'ailleurs, il n'a jamais parlé du Prince qu'avec respect et estime.

Milord Seaforth est un malheureux déshonoré en tout sens. Il avoit été élevé dans la religion catolique et avoit voulu se faire jésuite. Quelques années après, il se fit protestant. Il brisa en public un calice, une croix, des ornemens d'église et tout ce qu'il trouva de semblable dans sa maison. Il croyoit que ce sèle lui revaudroit la pairie qu'avoit perdu son père, mais il s'est trompé: il a perdu l'estime du public et l'amitié des Mekinsies, dont il est le chef, par ses lâchetés, ses mensonges et ses bassesses. Il n'est pas singulier qu'il n'ait pas été suivi: sa femme, fille de milord Galloway, a levé, malgré luy, plus de 400 hommes qu'elle a envoyé au Prince, sous les ordres des sieurs Barestel et Aplecros, Milord Seaforth, fils d'un marquis pair et se portant pour marquis par luy-même, s'est fait députer à la Chambre basse sous le nom de Canat Mekinsie.

Milord Lowdon, comte et pair, en son nom Campbel, de la maison des ducs d'Argile, colonel d'un régiment de montagnards au service du Roy-électeur, passe pour un homme d'honneur, doux, plein d'esprit et d'une singulière activité. C'est l'intime ami du Président, qui lui avoit fait donner le comandement d'Inverness et de l'armée qui s'y forma. Il y avoit son régiment qui n'a jamais pu être de 150 hommes, depuis l'arrivée du Prince.

Milord Sutherland, en son ancien nom Gordon. Il est comte et pair, chef du clan de son nom et le plus riche particulier du nord d'Inverness, après milord Cromarti. C'est une homme médiocre en tous sens. Son clan est fort nombreux, mais peu brave et peu estimé. Il avoit fourni contre nous deux ou trois cents hommes.

Macleod, chef du clan de ce nom. Homme sans probité et sans talens. Il étoit engagé avec le Prince, avant qu'il partît de Rome. Il l'abandonna quand il le vit en Écosse et il tenta de l'enlever dans sa retraite de Sterling. La plus grande partie de son clan l'a abandonné et a joint le Prince, sous la conduite de Macleod Rasa, un de ses principaux vassaux. Il avoit, à l'armée ennemie, 150 hommes.

Alexandre Magdonel<sup>37</sup>, chevalier, baronet, chef du plus considérable des clans de ce nom, est le seul d'eux qui n'ait pas joint le Prince. Il hésita longtemps: Macleod et le Président le déterminèrent, enfin, en faveur de leur parti. On dit qu'il s'en repent. Il a fourni peu de monde, et ses vassaux les plus considérables luy ont déclaré qu'il ne le suivroient que quand il seroit pour la maison de Stuart. Beaucoup de ses gens ont joint icy les Macdonels de Clanrenald, de Kepock, et de Glengary. Il n'étoit pas en personne à l'armée de Loudon, mais il y avoit 200 hommes dont 100 avoient déserté avant l'attaque.

Après avoir parlé des hommes nos ennemis, il faut parler de *leurs femmes nos amies*.

La plus belle et la plus singulière est Anne Fackirson, fille du chef de ce nom et femme du chef des Mackintosh, dont on a parlé cy-dessus et qui vient d'être fait prisonnier. Elle aimoit éperdûment son mari qu'elle espéra longtems de gagner au Prince; mais, ayant appris qu'il s'étoit enfin engagé, avec le Président, à servir la maison d'Hanovre, elle ne voulut plus le voir.

Elle ne s'en tint pas là: elle souleva une partie de ses vassaux, à la teste desquels elle mit un très beau cousin qui, jusques-là, l'avoit aimée inutilement. Mackintosh fut obligé de quitter son lit, sa maison et ses terres. L'intrépide ladi, un pistolet d'une main et de l'argent de l'autre, parcourt le païs, menace, donne, promet, et, en moins de quinze jours, ramasse 600 hommes. Elle en avoit envoyé la moitié à Fakirt<sup>38</sup>, qui y

---

<sup>37</sup> Alexandre Macdonald.

<sup>38</sup> Falkirk.

arriva la veille de la bataille. Elle avoit retenu l'autre moitié *pour se garder de son mari* et de Loudoun qui, à Inverness, n'étoient qu'à trois lieues de son château. Le prince logea chez elle, à son passage. Elle s'offrit à luy avec la grâce et la noblesse d'une divinité, car rien n'est si beau que cette femme. Elle luy présenta toute sa petite armée qu'elle avoit rassemblé, et, après avoir parlé aux soldats de ce qu'ils devoient à la situation, aux droits et aux vertus de leur Prince, elle jura très-catégoriquement de casser la tête au premier qui s'en tourneroit, après avoir, à ses yeux, brûlé sa maison et chassé sa famille.

Au reste, elle a toujours passé, jusques icy, pour être très-moderée, très-sensée. C'est, icy, l'effet de la première éducation. Son père, pris à la bataille de Preston, en 1715, avoit resté longtems prisonnier, et couru risque de la vie. Elle n'a pas vingt-deux ans. C'est elle qui découvrit le projet qu'avoit fait Macleod d'enlever le Prince, et, en vérité, c'est elle seule qui l'a fait échouer.

Elle a bien été imitée par une autre fort jolie personne de son âge, nommée Barbe Gourdon, femme de Mekinsie de Ferbarn, le plus considérable des vassaux et des parens de milord Seaforth. Celle-cy n'a pas banni son mari; mais, malgré luy, elle a vendu ses diamants et sa vaisselle pour lever des hommes. Elle en a ramassé cent cinquante des plus braves du país, qu'elle a joint à ceux de miladi Seaforth, sous la conduite de son beau-frère.

Miladi Seaforth, dont nous avons parlé cy-dessus, a déjà donné quatre cents hommes, y compris les cent cinquante de madame Mekinsie. Elle en promet encore deux cents. On assure que son zèle égale celui des deux autres, quoy qu'elle paroisse moins vive et moins courageuse.

En général, toutes les femmes jeunes et jolies sont jacobites, et ne le sont, la plupart, que depuis l'arrivée du jeune Prince. Ce n'est pas qu'il soit coquet ou galant, c'est peut-être, au contraire, parce qu'il ne l'est pas, et que les Écossoises, naturellement sérieuses et passionnées, en concluent qu'il est

véritablement tendre et qu'il seroit constant. C'est une femme qui m'a donné cette explication. Quoiqu'il en soit, il est certain que l'amitié des femmes ne fait pas la plus petite force de son parti.

L'armée du duc de Cumberland a reçu quelques renforts par mer. Elle est d'environ 900 hommes de cavalerie et de 14 bataillons faisant au plus 5,500 hommes; en tout, infanterie et cavalerie, 6,400. Les Hessois ne sont pas 3,600. Nous voilà donc plus forts qu'ils ne le sont réunis. Vous vous souviendrés, Monseigneur, que je vous l'avois annoncé dans le temps même de la retraite de Sterling, en supposant qu'ils nous donnassent seulement quinze jours de relâche.

Nous avons maintenant plus de 1,500 prisonniers. Nous en aurons 2,200, si nous prenons le fort Guillaume. Mais, comme nous détruirons tous les châteaux, que nous n'aurons ny prisons, ny villes à les renfermer, qu'il faudroit employer la moitié de l'armée à les garder dans les chemins, pendant nos longues marches, et que, cependant, il ne seroit pas raisonnable d'en faire présent à l'ennemi, le prince a pris le parti de les envoyer en France. Il me l'a proposé. Je l'ay trouvé d'autant plus sensé, qu'il est, ce me semble, absolument nécessaire.

En conséquence, on embarque, avec ces dépêches, tous ceux qu'on a pris à Keith et qui n'ont pas voulu s'engager. Le vaisseau en auroit porté quatre fois autant, mais ils n'étoient pas à portée, et on n'a pas jugé à propos de perdre du temps à les attendre. Si nous trouvons des matelots, nous comptons de vous en envoyer incessamment 800, sur les quatre vaisseaux pris au firths de Dornoch, et, dorénavant nous ne négligerons aucun moyen, aucune occasion d'en envoyer autant que nous en aurons. Cela assurera l'avantage de les avoir pris, qui deviendroit illusoire s'ils se salvoient ou qu'on les renvoyât, et, en cas de malheur, ce seroit un moyen certain de sauver la vie et les biens de nos amis prisonniers. Le Prince consentiroit de tout cœur qu'on les échangeât contre les soldats et matelots françois ou irlandois pris dans la Grande-Bretagne ou sur le chemin.

Je renvoye en France, par cette occasion, l'équipage du vaisseau l'*Avanturier*, échoué sur les côtes avec une compagnie de Berwic. Sans quoy, faute de matelots, nous n'aurions pu envoyer si tost ny dépêches, ny prisonniers.

Sur ce que m'avoit écrit M. le comte d'Aunay qu'il pourroit nous faire tenir de l'argent par lettre de change, j'ay cru qu'il étoit plus court et plus aisé d'envoyer l'argent qu'il peut avoir en main sur le même vaisseau qui porte nos présentes dépêches. Afin qu'il n'y eût pas du tems perdu, j'ay ordonné au capitaine, en arrivant à Dunkerque, de ne pas entrer dans le port, de rester en rade, et d'y attendre, avec tout son monde, les ordres de M. le comte d'Aunay, qu'il enverra chercher par son capitaine en second. Avec un temps un peu favorable, il pourroit être de retour dans huit jours. Nous avons convenu ensemble des différens signaux, pour qu'il puisse reconnoître où nous serons et où il devra aborder. Quand même il nous trouveroit partis, nous aurions laissé quelqu'un pour le reconnoître, l'aider, prendre l'argent et nous le faire tenir. D'ailleurs, il y a toute apparence que tous les ports redeviendront libres jusqu'à Montros, dès que nous marcherons au sud où les ennemis nous suivront vraisemblablement.

Vous sçavez, Monseigneur, nos besoins. Le siège du fort Guillaume nous retient plus que je n'aurois cru, et, incessamment, nous n'avons plus le sou. Que serions-nous devenus sans les quatre vaisseaux pris? Mais il n'y a point d'argent comptant, et il faut du temps pour en faire avec des effets, et notre armée n'aime pas à donner du temps.

Le frère de M<sup>me</sup> Mekinsie, dont il a été parlé cy-dessus, a été pris par un vaisseau françois depuis près de deux ans, sans qu'on en ait eu aucune nouvelle depuis; son Altesse Royale, à la prière de sa belle et sélée sujette, vous prie, Monseigneur, de vous donner quelques soins pour faire découvrir ce qu'il est devenu. Je joins icy la copie d'une lettre qui servira de note pour y travailler.

Tous les vaisseaux qui étoient sur ces parages ont gagné le

midi. Le bruit court que l'armée du duc de Cumberland va s'embarquer à Aberdeen pour l'Angleterre. Vous sentés bien quelle heureuse conséquence nous en tirerions. On parle aussi d'une flotte de trente-six vaisseaux de guerre et de vingt-huit corsaires françois et espagnols qui a paru, dit-on, à l'ouest de l'Angleterre. Les ennemis prennent si bien leurs mesures que nous avons peu de nouvelles, mais le temps nous instruira de tout malgré eux, et, d'ailleurs, nous regagnerons bientôt un païs plus accessible et où les chemins sont plus difficiles à garder.

---

*A M. de Bachaumont.*

Je n'ay reçu, mon cher papa, d'autre lettre de vous, depuis mon départ de Dunkerque, qu'un petit mot, où vous me disiés que vous veniés de m'écrire une très-longue lettre par M. le chevalier Stuard; je n'en ay pas ouï parler.

Nous avons battu une petite armée qui s'étoit formée contre nous, dans le païs de Sutherlard, commandée par milord Loudoun, de deux a trois mille hommes qu'il avoit. Il ne luy en reste que deux cents avec lesquels il s'est sauvé dans les montagnes. Nous luy avons fait deux cents soixante-cinq prisonniers; le reste s'est dispersé sans nous attendre, et voilà une armée détruite sans tirer un coup de fusil.

Jamais de bonheur semblable à ceux que le Prince a eus depuis un mois: les forts d'Inverness et Auguste rendus a discrétion avec cinq cents soixante-dix-sept prisonniers; ceux de Blair et Guillaume aux abois avec quatre cents hommes dans l'un et six cents dans l'autre; deux cent soixante hommes enlevés dans le païs d'Athol par milord Georges; quatre-vingt-sept enlevés à Keith par un de nos partis; milord Loudun détruit; enfin quatre vaisseaux chargés d'armes, de munitions, de vaisselle, de meubles, et valant plus de 30,000 livres sterling, surpris la nuit et enlevés par de pauvres petits batteaux. Ajoutés à cela une armée plus forte que celle des Anglois et des Hessois réunis, et encor la terreur que ces succès donnent aux ennemis, et le courage de nos gens, et les secours

qu'on a tout lieu d'attendre de la France, et vous verrés, mon cher papa, que la campagne que nous allons commencer peut avancer considérablement les affaires de la maison de Stuart.

Cette lettre est autant pour maman que pour vous. Ma chère maman, je me porte bien; je fatigue beaucoup, mais je comence à être bien content: les choses vont devenir, icy, vives et décisives. Il ne nous manque qu'un peu plus d'argent comptant.

Je me recommande au souvenir de ma protectrice, de ma mère et de mon incomparable amie. Bonjour, mon papa, aimés bien votre fils. Il vous envoie, à l'adresse de M. le comte d'Aunay, à Dunkerque, et à la vôtre, à Paris, un grand coffre de livres achetés en Angleterre, que vous aurés la bonté de luy garder.

Mille tendres complimens au cher Président, a M<sup>me</sup> Duret, à son mari; à l'abbé, à MM. de Mairan, Falconet, Matha, etc.; et puis un article particulier pour les trois braves d'Argentaux.

A Findorn, ce 6 avril 1746.

Je vous envoie du papier que je vous prie de renvoyer à l'abbé<sup>39</sup>, mon frère.

---

*Au Ministre des Affaires étrangères.*

MONSEIGNEUR,

Le siège de Fort Guillaume est levé. Il y a quatre jours que les ennemis firent une sortie de 200 hommes sur une batterie que 400 montagnards étoient censés garder, mais comme, par leur négligence ordinaire, il n'y en étoit pas demeuré 40, la batterie fut emportée, un canon encloué, trois pièces à la suédoise enlevées, trois canoniers pris, trois montagnards tués et un blessé.

Heureusement il n'y avoit pas eu un seul homme de tué

---

<sup>39</sup> Paul de Boyer, chanoine de l'église d'Aix, abbé de Cruas, docteur de Sorbonne et prieur de Lepau.

jusqu'à ce jour-là, de sorte que, malgré sa malheureuse issue, ce siège ne nous coûte que sept hommes, entre les tués, les prisonniers et les blessés. Je regrette moins les canons que le tems perdu. Vous voyés, Monseigneur, dans mes précédentes lettres, que je n'avois point approuvé trop cette entreprise.

Celle du château de Blair s'est bornée à la prise des 260 prisonniers, dont j'ay parlé cy-dessus, et à celle de quelques autres. Après avoir tenté en vain de l'affamer par un blocus de 17 jours, milord Georges Murray est arrivé aujourd'huy au quartier du Prince.

Nous eûmes, hier, avis qu'un vaisseau françois, après s'être battu contre un anglois, et avoir échoué près de Tung<sup>40</sup>, au nord de l'Écosse, débarqua les hommes, les armes et l'argent qu'il portoit. L'anglois débarqua aussi quelques troupes qui furent jointes par 2 à 300 hommes du país. Ils attendirent nos gens à divers passages. Ils en furent repoussés à deux endroits. Mais, les ayant attaqués une troisième fois, en nombre plus considérable, ils les contraignirent de rendre leurs armes qu'ils se partagèrent, de même que l'argent, après quoy ils les laissèrent entre les mains des troupes de marine qui les menèrent prisonniers sur leurs vaisseaux.

Le Prince a été d'autant plus sensible à ce malheur qu'il attendoit des nouvelles et de l'argent avec une impatience proportionnée à sa situation.

D'ailleurs, il a dû se sçavoir un peu de mauvais gré de n'avoir pas, ainsi qu'il me l'avoit promis, fait poursuivre jusqu'au bout les derniers restes de l'armée de milord Loudown. Ceux-ci, appelés les Mackai<sup>41</sup>, en faisoient partie. Ils s'étoient retirés chés eux par bandes. En arrivant, ils voyent ce vaisseau sur leurs côtes; l'appas du butin, les secours des troupes de marine et la certitude morale de réussir les eurent bientôt réunis. M. Sullivan peut un peu se reprocher d'avoir trop dédaigné et trop fait dédaigner ces restes de l'armée qu'il

---

<sup>40</sup> Tongue (Sutherland).

<sup>41</sup> Le clan Mackay.



avoit dispersée; aujourd’huy, ou pour les punir, ou pour les mettre dans l’impuissance de nous nuire encor, il luy faut retourner de nouveau de ces côtés-là. Il y marche avec milord Cromarti et plus de 2,000 hommes. Il y sera encor joint par 6 à 700 hommes qui nous viennent de Ketnis.

Nous n’attendrons pas le retour de cette armée pour marcher au duc de Cumberland. Dès que les troupes qui étoient au fort Guillaume nous ont joint, nous voilà en mouvement pour recouvrer, à quelque prix que ce soit, nos ports de communication avec la France, ou pour gagner la route dont j’ay parlé dans mes précédentes, suivant les manœuvres de l’ennemi.

Pour avoir des secours et surtout de l’argent, nos soldats, depuis quinze jours n’ayant pas touché un sol, et ne vivant que d’un peu de farine, il y a beaucoup de murmures, quelques désunions, grand nombre de recrues et une persuasion générale de vaincre<sup>42</sup>.

Je suis avec un profond respect, etc.

Inverness, ce 15 avril 1746.

---

<sup>42</sup> Persuasion vaine. Le duc de Cumberland s’étant avancé jusque dans les plaines de Culloden, entre Nairn et Inverness, Charles-Edouard, malgré les conseils de son entourage, malgré les supplications du marquis d’Eguilles qui lui représentait l’état de détresse de son armée épuisée par la fatitigue, la faim et la désertion, résolut de livrer bataille. La déroute des Ecossais fut complète.

Le marquis d’Eguilles essaya de retenir les fuyards qui traversaient Inverness. Il ne put réunir que 9 officiers et 27 soldats. Recourant alors à une ruse, il offrit au général commandant l’avant-garde anglaise de capituler. Une des clauses de la capitulation étoit de recevoir prisonniers de guerre les soldats actuellement à Inverness et tous les Français qui seraient pris en Ecosse les armes à la main. Ces conditions furent acceptées par l’ennemi dont la surprise fut grande, en entrant dans la ville, d’y trouver une garnison de 36 hommes.

---

*A M. de Bachaumont.*

Vous aurés été en peine de moy, mon cher papa. Je me porte bien. Nous sommes prisonniers de guerre, mais traités à l'angloise, c'est-à-dire très bien. La ville d'Inverness est notre prison. Je ne puis rien vous dire encore sur les lieux ny les temps, quant à notre départ; j'ay pourtant quelque espérance de vous revoir avant les vacances. Si, cependant, le sort en décidoit autrement, il faudroit continuer à éloigner le jugement de mon procès avec M. Rousseau<sup>43</sup>, à moins que le cher Président ne regardât mon absence comme absolument indifférente à la décision.

Je n'ay reçu qu'une seule des lettres que vous m'avés écrit depuis le départ de milord Jean. Je ne puis donc sçavoir si vous avés sçu le nom de la personne à qui il falloit demander des lettres d'Etat, en cas de besoin, et à laquelle M. le marquis d'Argenson avoit ordonné d'en demander à M. le Chancelier. C'est quelqu'un de la maison dudit marquis. Au cas que j'eusse oublié de vous le nommer en note, et que les lettres d'Etat fussent encore nécessaires, et non expédiées, adressés-vous, de ma part, en droiture à M. le marquis d'Argenson, ou priés M. d'Argental d'en dire un mot à M. le Cardinal; car, enfin, je serois bien fâché que, quelque beau matin, mon procès se trouva, comme on dit, jugé sous la cheminée.

Le duc de Cumberland, qui par parentèse, me paroît fort aimé dans son armée, a pour secrétaire M. Falkner, que vous savés être un homme de mérite et ami de Voltaire<sup>44</sup>. Je ne sçais

---

<sup>43</sup> La sœur de M. Rousseau, payeur des rentes à Paris, mariée en 1740 au marquis d'Éguilles, alors enseigne des galères du Roi, mourut l'année suivante, instituant son mari légataire universel. M. Rousseau intenta à son beau-frère un procès en nullité de testament qu'il perdit. Il l'attaqua de nouveau, en 1745, à propos d'une clause de son contrat de mariage.

<sup>44</sup> Le chevalier Everard Falkener, ci-devant ambassadeur à

si l'ami de l'ami pourra trouver accès auprès de luy. J'y ferai de mon mieux, car j'ay grand envie de le conoître.

Milord Albermarle, lieutenant général chargé des prisonniers, a tout l'extérieure d'un françois et me paroît avoir tout l'intérieur d'un anglois; c'est celuy avec qui nous avons eu principalement affaire et de qui nous ne pouvons trop nous louer.

Milord Kathcart, aide-de-camp du duc, et M. Blande, si connu par son livre sur la pratique de l'art militaire, nous ont fait aussi bien des politesses.

J'ay trouvé aussi de très-bonnes façons dans quelques officiers particuliers et notamment dans M. Crawfort, major de brigade, frère du ministre qui étoit à la Cour de France au commencement du ministère du Cardinal.

Mais, mon cher papa, je n'en souhaite pas moins de vous revoir, et ma chère maman, et toute la *Paroisse*: à la tête, les maison Duret et d'Argental.

Bonjour mon cher papa.

D'ÉGUILLES.

A Inverness, ce 30 avril 1746.

Je tireray des lettres de change sur vous, quand il en sera temps, et je vous manderay où vous devrés prendre de l'argent.

---

Constantinople, étoit le secrétaire du duc de Cumberland et l'ami de Voltaire, qui lui recommanda le marquis d'Égailles dans une lettre en date du 13 juin 1746: «... Vous avez l'avantage d'avoir, parmi vos prisonniers de guerre, un gentilhomme français, le marquis d'Égailles, frère du généreux et spirituel fou qui a écrit les *Lettres juives*. Le marquis est plein d'esprit, comme son frère, mais il est un peu plus sage. Je crois que personne ne mérite davantage votre obligeant intérêt, j'ose même dire votre amitié. Je vous le recommande de tout mon cœur.» (Correspondance de Voltaire. Ed. Garnier, 1880. Tome 36, page 454. Traduction de l'anglais.)

---

*Au Ministre des Affaires étrangères.*

MONSEIGNEUR,

J'ay l'honneur de vous envoyer, cy-joint, l'état des officiers et soldats françois actuellement prisonniers de guerre en Ecosse. Nous n'avons aucune nouvelle positive de ceux dont les noms ne sont point contenus dans la liste suivante.

Nous ne sçavons la mort certaine que du sieur Macnumara, capitaine au régiment de Lally. Les sieurs Saint-Clair, capitaine réformé à la suite de Rothe<sup>45</sup> et Jean Bagot, aide-major dans Fitjames, sont blessés assés considérablement, mais sans danger de la vie.

Milord Louis Drummond<sup>46</sup> a reçu un coup de fusil à la jambe, qui a endommagé l'os. Cependant, le chirurgien françois qui la panse espère de la luy conserver, mais il sera longtemps à se remettre.

Le plus malade de tous est M. Stapleton. Il a eu l'omoplate percée d'une baie qui s'est logée au-dessous du cou<sup>47</sup>. Son courage et son bon tempérament le soutiennent pourtant encor, malgré la foiblesse de son âge. Comme il étoit hors d'état d'agir, j'ay fait, sous son nom, tout ce qui a été nécessaire.

M. le duc de Cumberland nous a fait avancer mille guinées pour la subsistance et entretien des officiers et soldats qui, depuis longtems, manquoient d'argent. M. Stapleton en a donné son billet; je luy ay donné le mien, j'ay pris la somme, j'ay délivré aux officiers, qui se sont embarqués avec les diverses troupes, de quoy payer chacun la sienne pendant un

---

<sup>45</sup> Le régiment de Roth (ou Rooth) formait, avec ceux de Bulkeley, Clare, Dillon, Berwick et Lally, la brigade irlandaise au service de la France.

<sup>46</sup> Milord Louis Drummond, lieutenant-colonel du Royal-Écossais.

<sup>47</sup> Il mourut de sa blessure.

mois. J'ay avancé de même à chaque officier un mois de ses appointemens. J'ay payé les uns et les autres sur le pied anglois, étant impossible qu'ils pussent vivre autrement, quoyqu'on leur fournisse du pain.

Au reste, nous avons été traités avec la politesse et la générosité usitées entre les François et les Anglois. M. le duc de Cumberland l'avoit ainsi ordonné, et il a été exactement obéi.

Je suis, avec respect, etc.

Inverness, ce 4 mai N. S. 1746.

*P.S.* — J'oublois de vous marquer, Monseigneur, que la plupart de nous sont prisonniers sur leur parole et ont la ville d'Inverness pour prison.

*Liste des officiers et soldats françois prisonniers le 5 may  
1746.*

MM. *Stapleton*, brigadier lieutenant-colonel de Barwic. Le marquis à *Eguilles*, capitaine de marine. Le chevalier *Jean Macdonell*, mestre-de-camp de cavalerie à la suite de Fitjames. *François Nugent*, capitaine réformé au même régiment, ayant fait les fonctions de maréchal-des-logis des troupes françoises. *Patrice Nugent*, capitaine en pied au même régiment. *Thomas Bagot*, capitaine en pied au même régiment. *Marc Bagot*, aide-major au même régiment. *Jean Barneval*, lieutenant au même régiment. *Cooke*, cornette au même régiment. *Nugent*, lieutenant au même régiment (parti avec les cavaliers). Milord *Louis Drummond*, colonel d'infanterie, lieutenant-colonel de Royal-Écossois. *Odonon de Clinchant*, capitaine en pied au même régiment (parti avec les soldats). *Charles Duglas* capitaine réformé au même régiment (parti avec les soldats). *D'Hostowe*, capitaine réformé au même régiment. *Booth*, lieutenant en pied au même régiment. *Jacques Nairn*, lieutenant en pied au même régiment. *D'Iccoson*, lieutenant en pied au même régiment. *Perkeins*, lieutenant réformé au même régiment. *Saint-Léger*, lieutenant réformé au même régiment. *Kenedi*, lieutenant réformé au même régiment. *Moore*, lieutenant réformé au même régiment. *D'Amarie*, lieutenant réformé au même régiment. *Cusac*, capitaine en pied dans Dillon (parti avec les soldats). *Richard Bourg*, capitaine réformé au même régiment. *Edouard Nugent*, capitaine réformé au même régiment. *Jean Dillon*, capitaine réformé au même régiment. *Jean Macdonough*, lieutenant en pied au même régiment. *Michel Burke*, lieutenant en pied au même régiment. *Nicolas Glascau*, lieutenant en pied au même régiment. *Fox*, lieutenant réformé au même régiment. *Nicolas de Lahoide*, capitaine en pied au régiment de Barwic. *Patrice Clarck*, capitaine réformé au même régiment. *Thomas Goold*, lieutenant en pied au même régiment. *Pierre Oreyly*, lieutenant réformé au même régiment. *Eugène Okeeffe*, lieutenant réformé au même régiment. *Thomas Macdermot*, capitaine en pied au régiment de Rothe. *Jacques Saint-Clair*, capitaine réformé au même régiment. *Dudly Macdermot*, lieutenant en

pied au même régiment. *Pierre Taff*, lieutenant réformé au même régiment. *Alexandre Commerford*, capitaine en pied au régiment de Bulkeley. *Jean Odonell*, lieutenant réformé au même régiment. *Robert Stack*, capitaine en pied au régiment de Lally. *Guoguegan*, capitaine réformé au même régiment. *Richard Murphy*, capitaine réformé au même régiment. *Milet Suiny*, lieutenant en pied au même régiment. *Jacques Grant*, lieutenant en pied au même régiment. *Patrice Sarsfield*, lieutenant réformé au même régiment. *Jean Bourg*, capitaine réformé au régiment de Clare. *Jean Goold*, lieutenant en pied au même régiment. *Guillaume Douglas*, capitaine au régiment du Languedoc. *Jean Obryan*, capitaine dans l'Isle-de-France (milice). *Garvey*, capitaine dans le 2<sup>e</sup> bataillon de Paris (milice). *Dehau*, lieutenant dans Lœvendal. Le chevalier *du Pereiret*, lieutenant au régiment de Carcassone (milice). *Du Saussay*, ingénieur, employé à Dunkerque. *D'Andrion*, officier d'artillerie. *Beaudin*, commandant les bombardiers. *Gourdon*, aumônier. *Barret*, chirurgien. *Ultan Kindelan*, lieutenant-colonel au régiment espagnol de Ulloncè. *Chreagh*, lieutenant du régiment espagnol de Uttonia. *Pierre Colens*, capitaine en second du brigantin espagnol le *Saint Louis*.

On a embarqué, ce matin, aux environs de 250 soldats, cavaliers ou canoniers qu'on transporte à Neucaste. Il reste encor icy 33 hommes malades ou arrivés trop tard. J'ay ouï dire que quelques-uns de nos gens, écartés dans les montagnes du côté du midi, se sont rendus ou se rendront aux Hessois qui sont de ces côtés-là.

---

*A M. de Bachaumont.*

Vous aurés reçu ma dernière lettre, mon cher papa, où je vous apprenois notre dernière destinée dans ce pays-cy. Nous y sommes toujours traités avec les mêmes égards et la même politesse. J'ai vu deux ou trois fois M. Fackner. Il est très-simple, très-ouvert, rempli de connoissances, d'esprit, et d'une conversation plus enjouée et plus soutenue que n'est communément celle des Anglois: c'est un homme excellent à

voir, mais comme il est icy chargé de la principale besogne auprès du Duc, il n'a pas beaucoup de temps à perdre, et il ne peut guères être visité.

Milord Albermarle, dont je crois vous avoir déjà parlé, est tel que l'on peut souhaiter que soit un homme de qui on a faire.

Je pense qu'il joint à toutes ses bonnes qualités le goût de la bonne chère. Je ne sçais à propos de quoy nous avons parlé d'huile d'Aix. Je serois bien aise de pouvoir lui en procurer de la meilleure, mais comme, dans les chaleurs, il seroit dangereux d'en faire venir de Provence par terre, je vous prie de m'en faire chercher à Paris environ 150 livres que l'on mettra dans deux barils et que vous aurés la bonté d'envoyer à l'Isle, à M. le prévost de Valori, avec un mot d'avis. Ensuite, je prendray des mesures pour les faire passer de là en Hollande ou ailleurs, suivant les lieux où sera milord Albermale. Mais je vous prie de ne point aller chez les épiciers. Ils vous tromperoient certainement, même les Provençaux. Il faut absolument se servir ou de Truphème, ou d'un nommé Vial qui fait, comme luy, les voyages de Provence, ou bien de quelqu'un qui en ait acheté d'eux et qui veuille se défaire, même à plus haut prix qu'il n'aura acheté.

Je vous prie aussi, mon cher papa, de vouloir bien m'écrire, de nos amis et de mes petites affaires, tout ce qui pourra être écrit discrètement et dans une lettre décachetée. Vous la mettrés sous la double enveloppe de milord d'Albermarle, lieutenant général des armées de sa Majesté britannique, chevalier de ses ordres, *en Angleterre*, sous l'enveloppe encore du ministre de la Grande-Bretagne, à la Haye. Vous aurés, par là, trois adresses à mettre, mais votre lettre me parviendra plus vite et plus sûrement que par toute autre voye.

Je voudrois bien sçavoir si mes porcelaines de Saxe sont enfin arrivées et si les estampes vont un peu. A propos, mille amitiés à notre cher ami Mariette<sup>48</sup>. Demandés-luy le nom du

---

<sup>48</sup> Pierre-Jean Mariette, imprimeur et libraire à Paris, célèbre amateur d'œuvres d'art. Il a écrit l'éloge du grandpère de notre



libraire de Londres à qui il avoit envoyé les six exemplaires. Je trouverai facilement le moyen de sçavoir s'il les a vendus, et je verray un peu s'il y auroit moyen d'en faire venir en Angleterre une certaine quantité. J'en parleray ou en écriray a M. Falckner, avant mon retour en France, si je reçois auparavant votre réponse.

Milord Albermarle m'a assuré que son Alt. Roy. M. le duc de Cumberland avoit demandé au Roy son père un passeport pour moy et trois de nos messieurs qui sont colonels, afin que nous pussions nous en retourner, même avant l'échange. J'espère avec fondement qu'il ne sera pas refusé. Au reste, rien n'est plus généreux et plus digne d'estime et d'admiration en tous sens que la façon dont ce prince s'est conduit depuis sa victoire. Je vous assure qu'elle luy fait plus d'honneur dans mon esprit que notre défaite, quelque complete qu'elle ait été.

Adieu, mon cher papa. Vous embrasserez bientôt votre fils. Adieu, ma chère maman; toutes mes lettres à mon papa luy sont communes avec vous, car je vous aime et vous dois aimer autant l'un que l'autre, et plus que le reste du genre humain ensemble: ainsi fais-je.

Madame Duret, le cher Président, M. Duret, l'abbé, le mauvais mari, la *jolie tête de ministre*, le frère du faux-bourg Saint-Honoré que j'aime tant et que tout le monde estime tant, MM. de Mairan, Falconnet, Baïle, Matha, Mirabeau, Prevost, tous les Voisenons, les Montesquiou, les Thiers, monseigneur le chivalier, enfin toute la famille, messieurs et dames, on vous recommande le pauvre provençal qui vous aime tous, qui a grande envie de vous revoir et qui, en vérité, s'est bien ennuyé et ne s'ennuye pas mal encore.

A Inverness, ce 15 mai, nouveau stile, 1746.

---

héros, du marquis Jean-Baptiste de Boyer d'Eguilles, conseiller au Parlement d'Aix, mort en 1709, et la description du recueil d'estampes gravées d'après des tableaux de la collection que le marquis avait réunie dans son hôtel d'Aix. Ce recueil a été public en 2 vol. in-f<sup>o</sup>, en 1745.

Ne m'envoyés point les lettres que vous pourriés avoir à moy de ma famille ou d'ailleurs. J'aime mieux les voir plus tard et ne pas risquer qu'elles me trouvassent parti, en arrivant icy.

---

*A M. de Bachaumont.*

8 juin 1746.

Nous sommes en route pour Carlile, par Aberdeen, Montros, Edimbourg, Berwic, etc. C'est le chemin de l'école, qui est de plus de 150 lieues et que nous n'aurons pas fait d'icy en trois semaines, quoyque nous marchions depuis huit jours et que nous soyions tous à cheval et sans bagages. Je ne sais si nous resterons longtems à Carlile, mais, de là à Douvres, il y a encor plus de 130 lieues, en passant par Londres.

Voilà bien du chemin, bien de l'ennuy et bien du tems perdu pour votre fils. Il a fait de son mieux, il se porte bien, il compte toujours sur son papa et sur sa maman, et il se console, en vérité, de tout le reste.

J'ay écrit à mes amis de vous adresser leurs lettres. Si vous apprenés, en France, que nous devions revenir bientost, gardés-les toutes, jusqu'à mon retour. S'il n'y a rien de certain sur cela, gardés toujours celles qui pourroient m'avoir été écrites dans un temps où elles auroient pu me parvenir directement, et être écrites sans contrainte, et ne m'envoyés que celles qu'on m'aura écrit depuis qu'on peut me sçavoir prisonier.

Mandés-moy le nom du libraire à qui M. Mariette a envoyé les six exemplaires de mes estampes à Londres, et faites-luy bien des amitiés.

Bon jour, mon cher papa, bon jour, ma chère maman; je vais apprendre l'anglois foncièrement et y employer la journée entière. Je n'ay rien autre à faire, et ce sera toujours autant de gagné sur l'ennuy et sur le temps perdu.

Mille choses à Mad. Duret, à M. Duret, au cher Menières,

aux trois d'Argentaux, aux Voisenons, à l'abbé, à MM. de Mairan, Falconet, Baile, Petrocini, Matha, Mirabeau, Prevost, etc., etc., etc.

A Aberdeen, ce 8 juin 1746.

Adressés-moy mes paquets, et sous l'enveloppe de milord Albermarlc, lieutenant général à l'armée du duc de Cumberland, ou sous celle de monsieur le gouverneur de Carlile, à Carlile, dans le Norrumberland. Vous sçaurés, à Paris, comment il faut les faire passer par la Hollande.

Ne pourrois-je pas sçavoir si l'oncle de la rue St-Honoré est content de moy? Il y a près de six mois que je n'ay point reçu de ses nouvelles.

Je reçois, dans le moment, votre lettre venue par la voye de M. Charron. Ecrivez-moi toujours par luy.

Enfin, mon cher papa, vous vous portés bien, et ma chère maman aussi. Voilà de quoy me consoler de ma prison qui est aussi agréable que peut l'être une petite ville où l'on ne conoît personne, dont on n'entend pas la langue et où l'on est haï, c'est à-dire un très-ennuyeux séjour. Je me tire d'affaire en lisant, en musiquant et en étudiant l'anglois comme un perdu; je n'ay rien autre à faire. Je vis d'épargne et je n'auray pas besoin d'autre argent que celui qui m'est dû de mes apointemens, etc.

Si vous en trouvés l'occasion, mon cher papa, aites parler à M. Ledran, pour qu'il ait la bonté de m'expédier un peu vite sur l'article de l'argent que je demande à M. d'Argenson par la lettre que je luy écris aujourd'huy. Je voudrois bien aussi que vous passiés, avec vos amis, voir s'il y auroit moyen de me faire échanger ou rançonner plutost que les autres officiers, etc., si cela se peut. Patience.

J'ay loué une petite maison où il y a un assés joli jardin où je me promène seul, le plus que je puis. C'est là surtout, mon cher papa, que je me livre au triste, mais vray plaisir de regretter mes amis et ma patrie. Je sens que la tristesse et l'infortune raccomodent le cœur et le ramènent à l'humanité.

Réellement, il me semble que je vaux mieux, affligé et désœuvré, que je ne valois trop occupé et enivré d'espérance. Si j'étois bien vertueux, je trouverois, dans cette expérience, un puissant motif de consolation. Quoy qu'il en soit, pourtant, j'auray patience, trois mois, six mois, un an. Il faudra, pourtant, qu'on nous renvoye, et alors, mon cher papa, quel plaisir de vous embrasser! Quel plaisir d'embrasser ma chère maman avec qui cette lettre vous sera commune! Que de choses j'auray à vous dire! Et que je seray *bien content!*

Adieu, mon cher papa; adieu, ma chère maman. Votre fils vous embrasse et toute la *Paroisse*, notamment les trois d'Argentaux.

A Carlile, ce 7 juillet, nouveau stile, 1746.

M. Braun m'a dit que vous m'aviés envoyé une lettre de change du reste de l'argent que vous aviés remis à M. le chevalier Stuard et qu'il ne m'avoit pas pu faire tenir, mais je n'ay reçu ny argent, ni lettres de change, parce que tous les papiers furent brûlés avant la prise du vaisseau.

*(A Suivre)*

---

CORRESPONDANCE DU MARQUIS D'ÉGUILLES (*suite*).

---

*A M. de Bachaumont.*

Je compte que vous aurés reçu exactement ma lettre du comencement de ce mois, MM. les commissaires de l'échange m'ayant écrit qu'ils l'ont faite passer à M. Charron.

Eh bien! mon cher papa, on s'accoutume à tout, même à l'ennuy: toujours mon petit jardin, mon anglois et le souvenir de mes amis. Voilà tous mes plaisirs et toute mon occupation. Au reste, je me porte assés bien. J'ay à vous demander:

1° Si vous vous êtes fait rendre l'argent de la lettre de change que m'apportoit M. Braun et qui a été perdue ou brûlée.

2° Qui est-ce qui a l'habit que vous m'envoyiés par M. Braun et qu'il laissa très-prudemment à Dunquerque, à la charge de M. le comte d'Aunay ou de M. Charron? Quand vous sçaurés une fois où il sera, j'aime mieux qu'il reste à Dunquerque, afin qu'en arrivant, quand Dieu voudra, je puisse trouver un habit portable, au cas que la Cour ou l'armée soient encore en Flandre, alors.

3° Je voudrois sçavoir si vous avés reçu une caisse immense de livres que j'avois envoyé de Findorn sur le vaisseau qui passa en France le sieur Warren; elle étoit adressée ou à M. le comte d'Aunay ou à M. Charron, pour vous la faire passer.

4° Je voudrois conoître par son nom et demeure le libraire de Londres à qui M. Mariette avoit envoyé les six exemplaires d'estampes, afin de pouvoir faire demander ce qu'ils sont devenus, et, s'il les avoit vendus; je prendrais des livres en échange, pour le prix.

5° J'ay une grande impatience de sçavoir si les porcelaines de Saxe tant promises et tant attendues sont enfin arrivées; quelle est leur beauté, quantité et prix.

6° Ce qu'est devenue M<sup>me</sup> de la Tour?

7° Si M. Rousseau a poursuivi son procès, et en quel état est cette affaire. Mon père l'auroit-il accommodée? Il me mande

qu'il a fini avec M. de Bandol<sup>49</sup>: cela signifïeroit-il qu'il auroit acheté pour moy sa charge de Président à mortier? J'en ay peur, et je ne sçais encor si cela peut me convenir. Il auroit fallu, ce semble, attendre mon retour pour sçavoir mieux ce qui pourroit me convenir, selon les situations. Je crains bien qu'on ne se soit trop pressé.

Je ne crois pas d'avoir besoin si tost d'argent, attendu que j'ay écrit pour qu'on m'envoyât, par M. Carpentier, chargé des affaires du roy de Naples, une partie de celuy qui m'est dû.

Je vous avois prié, mon cher papa, dans mes premières lettres, écrites d'Inverness, de me faire sçavoir si l'oncle de la *jolie tête* étoit content de votre pupille<sup>50</sup>. Vous sçavez combien je m'intéresse à ce qui le regarde, ainsi n'oubliez pas de m'en faire part.

Mille respectueux compliments à madame Duret, Voisenon<sup>51</sup>, Montesquiou<sup>52</sup>, etc., sans oublier madame de Lormes ny madame de Saint-Brisson<sup>53</sup>, si elles sont à Paris. Quand à madame d'Argental, je me garderay bien de la mettre...<sup>54</sup>

---

<sup>49</sup> François de Boyer, seigneur de Bandol, de la famille des Boyer d'Eguilles.

<sup>50</sup> Le pupille de Bachaumont étoit François-Louis; comte de Billy, neveu du duc de Clermont.

<sup>51</sup> Louis Victor de Fusée, comte de Voisenon, avait épousé Marguerite-Pauline Bombard de Beaulieu, petite-fille de M<sup>me</sup> Doublet.

<sup>52</sup> Pierre de Montesquiou avait épousé Gertrude-Marie-Louise Bombard de Beaulieu, petite-fille de M<sup>me</sup> Doublet.

<sup>53</sup> Les marquis de Saint-Brisson étoient de la famille des Séguier.

<sup>54</sup> La fin de la lettre manque.

*Au même.*

Je reçois en même tems, mon cher papa, vos deux lettres du 12 et du 24 de juillet, venues, la première, par milord Albermarle, la seconde, par MM. les Commissaires des échanges qui ont la bonté de s'employer pour nous en toute occasion et, notamment, pour me faire tenir icy l'argent dont nous avons besoin et que leur remet M. Carpentier. C'est par la même voye que j'ay reçu la valeur des 1,800 livres que M. Van Houé<sup>55</sup> a envoyé ordre de me faire compter. Ce sont, sans doute, les mêmes 1,800 livres qui m'étoient redues par celui à qui M. Charron avoit jadis donné mille écus, et dont M. Braun m'apportoit, il y a cinq mois, une lettre de change qui fut brûlée avec le reste de ses papiers.

Auriés-vous cru que ces porcelaines tant promises ne fussent pas d'une plus grande valeur?

J'écris, aujourd'hui, pour faire parler au sieur Vaillant, au sujet des estampes.

Je vous ay répondu au sujet des lettres de recommandation écrites par MM. Van Houé et Voltaire. Ce dernier doit avoir reçu une lettre que je luy ai écrit, il y a une douzaine de jours, par la voye de l'ambassadeur d'Hollande.

J'écris, par cet ordinaire, au duc de Duras<sup>56</sup>; je luy aurois sçu plus de gré de deux mots écrits à son ami et serviteur que de quatre pages écrites à un autre en ma faveur. Cependant, c'est toujours donner des marques de son souvenir, qui m'est bien précieux. Mandés-moy s'il passe pour être toujours aussi constant en amour qu'en amitié; je le souhaite de grand cœur, en vérité, car l'ennuy et le chagrin ne m'ont pas encore rendu encor tout-à-fait méchant.

Ma santé s'altère un peu plus que mon caractère: je maigris à

---

<sup>55</sup> M. Vanhoey, ambassadeur des États-Généraux des Provinces-Unies.

<sup>56</sup> Jean-Baptiste de Durfort, duc de Duras, maréchal de France depuis 1741.

vue d'œil, j'ay mes accès de fièvre, de temps en temps, et, si je rapporte mon corps en France, vous ne l'y verrés pas plus gras que quand j'en partis. Je me trouve assés tranquille, depuis deux jours, mais j'en avois passé sept sans dormir une heure.

On commence à parler, icy, de paix; je la souhaite, comme de voir mon papa, ma maman et ma petite; ce bonheur amèneroit les autres.

Braun est en prison, à Berwic, avec douze à quinze autres officiers françois ou espagnols.

Vous aurés appris, par les nouvelles publiques, le sort de M. T... Il n'y a plus rien à vous en apprendre. Point de nouvelle de M. Seigneur dont vous me parlés dans toutes vos lettres.

J'attends, avec la plus grande impatience, votre réponse au sujet des 29,000 livres dont je vous ay prié de me procurer le paiement prompt, par la voye de M. Ledran<sup>57</sup> ou autres. Il suffiroit qu'on écrivît à M. Carpentier, ou à quelque banquier, d'acquitter ladite somme, à mon ordre. Vous sentés combien il peut m'être important d'avoir bientôt réponse, par le besoin que peuvent avoir de leur argent ceux des officiers ou autres dont j'ay emprunté pour faire face, dans un temps où nous n'avions nulle communication avec la France. Je ne veux pas écrire à M. d'Argenson pour si peu de chose, surtout vu les tours et les détours que feroient mes lettres; il suffit que, par le moyen de M. Ledran, vous puissiés leur faire rappeler ce que je leur ay mandé dans ma lettre écrite de Carlile et envoyée à M. Carpentier.

Point de nouvelles directes de ma famille, ny de la Batie, ny de la petite.

Bonjour, ma chère maman; quand vous diray-je tant et tant de choses? Quand pourray-je vous embrasser, vous remercier, vous voir, vous parler et vous entendre tout mon saoul? Bonjour, chère maman. Bonjour, mon papa. Mille et mille

---

<sup>57</sup> Nicolas-Lonis le Dran, premier commis du département politique des Affaires étrangères.



choses à tous les parroisiens, les deux frères et M. d'Argental à la tête, avec M<sup>me</sup> Duret et le cher Président. Bon jour, divin Président.

A Carlile, 24/13 Aoust 1746

---

*Au même*

Carlile, ce 31/2o août 1746.

Je reçois, dans le moment, votre lettre du 15. J'ay répondu déjà à toutes celles que j'avois reçu précédemment.

Je vous diray, d'abord, mon cher papa, que j'ay la fièvre régulièrement tous les deux jours; que, quoiqu'on m'assure que j'en seray quitte avec encor quelques accès, je suis fort inquiet de mon état, non que je craigne pour la vie, mais c'est que je ne puis presque plus ni lire, ny étudier l'anglois sans m'incommoder considérablement, et que l'ennuy redouble de jour à autre. Je prends sur moy de sortir, le jour d'intervalle.

Heureusement, il est arrivé icy un régiment dont le colonel, nommé Howard, fils du lieutenant-général de ce nom, de la maison et proche parent du duc de Norford, est l'homme du monde le plus poli, le plus gay et le plus sociable. Je l'ay connu à Inverness où j'ay mangé plusieurs fois avec luy. Il parle fort bien françois. Je le vois journellement; sa société est, pour moy, une véritable ressource. Nous avons quelque espérance qu'il commandera icy incessamment; ce seroit le seul moyen de me rendre la santé, par la permission qu'il m'accorderoit certainement de monter à cheval et de faire un peu d'exercice dont j'ay un absolu besoin, vu que mes fièvres ne viennent que d'obstruction.

Il faut laisser, chez M. Charron, mes livres et mon habit.

Vous trouvèrés, cy-joint, un billet pour que M. Wouater vous rende les 1,800l. Je croyois qu'une pareille somme, que m'a fait compter M. l'ambassadeur Van Houé, étoit le paiement desdits 1,800l. Je suis surpris que vous me disiez, cependant, que vous avés encore cette somme, et je ne sçais d'où me vient celle que j'ai reçue.

J'écris, par ce même courrier, à mon père et à mon frère au sujet de M<sup>me</sup> de la Tour. Je suis enragé de leur conduite à son égard, et je n'ay pas de terme pour remercier ma véritable et incomparable maman à qui toutes mes lettres sont écrites, tout comme à vous, mon cher papa, car, comme votre amitié pour moy est égale, ma reconnaissance l'est aussi; Dieu sçait si j'aime quelqu'un autre sur la terre autant que vous deux.

Je remercie tous mes amis, que vous m'avez fait et donné, des soins qu'ils prennent; j'en ay besoin et je ne les refuse pas, bien au contraire. Je les en remercieray de bon cœur, quand j'auray le plaisir de les embrasser: mais quand l'auray-je?

Les nouvelles d'Italie m'affligent bien.

Dites à M. de Sainte-Palaye qu'il se paye par ses mains des peines qu'il prend et que, comme jamais il n'a pu obliger personne qui eût autant besoin de luy, jamais il n'a dû ressentir autant le plaisir d'obliger. D'ailleurs, vous partagés ma reconnoissance, vous et ma maman. En vérité, voilà bien de la monnoye pour quelqu'un comme luy; j'ay écrit, avant-hier, pour le livre qu'il demande.

Bonjour, mon cher Président; je vous adore. Aimés-moy toujours un peu et dites à madame votre mère que, quoyque je la craigne toujours un peu, je disputerois à tous vos amis de luy être plus attaché que moy; et mille respects à M. le président Duret.

La *jolie tête* est aussi la bonne tête. Elle ne m'aura pas oublié, elle m'aura servi, avec sa prudence ordinaire, quand l'occasion s'en sera présentée. Vous sçavez bien qu'on ne la croiroit pas femme possible, sans la trop jolie tête.

Le frère du bout de la rue, sur qui j'ay tant compté, et avec tant d'orgueil, me conserve-t-il toujours tous les sentimens de bonté et, j'ose dire, d'estime, qu'il m'avoit témoigné? Les malheureux deviennent plus sensibles à mesure qu'ils ont plus besoin de la sensibilité des autres.

L'autre frère, si sensible qu'avec de l'esprit et de l'expérience il n'a jamais cessé d'être le meilleur homme de

l'Europe, n'aura pas oublié l'ami des deux tiers de ses amis, qui sera toujours le sien.

Mille remerciements à M. et M<sup>me</sup> d'Héricourt<sup>58</sup> de leur souvenir; je voudrais bien pouvoir leur faire ma cour à l'Intendance, à la fin de cette année, mais les beaux jours et les beaux climats ne sont pas destinés, je pense, pour l'an 1746.

Je suis dans une peine mortelle de la santé du duc de Duras; je l'aime peut-être trop pour un grand seigneur, mais je le regretterois comme le plus cher de mes frères; je sçais qu'il est malade. Donnés-m'en des nouvelles détaillées et de M<sup>me</sup> de Saint-C...

Je suis bien aise de garder mes porcelaines, dès qu'elles sont d'un si médiocre prix. Je prie M. Leleu de vous les remettre, par un billet cy-joint.

J'écris à MM. d'... au sujet de l'argent dont j'ay plus que besoin, tant pour mon usage que pour payer ce que je dois pour l'usage des autres. M. Charron me mande qu'il me feroit tenir tout l'argent qu'on m'enverroit; il m'en coûteroit moins de change, etc Tâchés qu'il en soit chargé. MM. les commissaires ont toujours la bonté de me faire parvenir exactement ses paquets.

Me voilà donc Président à mortier! C'est un furieux changement d'état. Passer de la conduite d'un bâtiment à la présidence d'un parlement! Je conviens que, quand même je ne voudrois pas l'exercer, ce me seroit toujours un moyen d'être employé honorablement à autre chose.

Enfin, ce qui est fait est fait, et, puisqu'on l'a voulu, je le veux bien.

J'écriray, par le premier courrier, à l'oncle de la *jolie tête*.

Le pauvre Braun est toujours renfermé; je luy écris quelquefois, et je le plains. Je ne puis rien de plus. J'ay reçu, ce matin, une de ses lettres du 26. Nous parlâmes bien de mon papa et de ma maman, à notre entrevue à Bervic.

---

<sup>58</sup> M. d'Héricourt, intendant des galères.

Mille et mille compliments aux cinq abbés: Legendre<sup>59</sup>, Voisenon, Petrochini, Monlor et Prévost; à MM. de Mairan, Falconet<sup>60</sup>, Mirabeau<sup>61</sup>, Matha, Baile<sup>62</sup>, Foncemagne, etc., aux messieurs et aux dames de Montesquiou, Voisenon, le Coudray, etc., etc. Bien des respects à M. le comte de Saint-Pierre, s'il vous plaist.

Bonjour, ma chère maman; l'ennuy me tue. Jugés de l'envie que j'ay de vous embrasser, de vous remercier, et de vous dire cent mille choses; bonjour à mon divin papa.

---

<sup>59</sup> L'abbé Legendre, prieur de Saint-Ouen, frère de M<sup>me</sup> Doublet.

<sup>60</sup> Camille Falconet, médecin et littérateur, membre de l'Académie des Inscriptions.

<sup>61</sup> Il s'agit sans doute de Jean-Baptiste de Mirabaud (et non Mirabeau), membre de l'Académie française, auteur d'une traduction de la *Jérusalem délivrée*, etc.

<sup>62</sup> Nicolas Baille, conseiller honoraire du Roi en son Grand Conseil.

*Au même*

A Penrith, ce 1<sup>er</sup> octobre nou. st. 1746.

Je ne pourrois, mon cher papa, vous exprimer mes craintes et mon impatience à votre sujet: voilà deux fois que je reçois des lettres par la voye de M. Charron et de messieurs les commissaires des échanges, sans qu'il y en ait des vôtres.

J'ay reçu, par le moyen des lettres de change que m'a fait passer M. Charron, les sommes qui luy ont été remises pour moy; nouvelles inquiétudes de ne point recevoir de vos nouvelles, à cette occasion. Je crains pour votre santé, pour votre vie, ou pour ma chère maman, car, qu'est-ce qui peut m'empêcher de recevoir de vos nouvelles depuis le 15 aoust, date de votre dernière lettre. Tirés-moy d'inquiétude et écrivés-moy par toute voye, par M. Charron, par M. l'ambassadeur d'Hollande, etc.

Ma santé ne se rétablit point et je ne vois rien de nouveau sur notre sort. Qu'y faire?

Bon jour mille fois, mon cher papa et ma chère maman; de vos nouvelles, vite, et mes complimens à toute la divine *Paroisse*.

---

*Au même*

A Carlile, ce 12 octobre 1746.

Il y a deux jours que j'ai reçu votre lettre du 17 septembre, mon cher papa, et il y a deux jours que je pleure cette pauvre madame de St-C... Elle m'avoit témoigné une amitié sincère, elle étoit jolie, jeune, douce; elle avoit enfin gagné mon cœur. Sans amour, je l'aimois peut-être autant que son... Je ne sçais s'il a été aussi touché que moy. La pauvre malheureuse, elle étoit si jeune, si bien portante, si en vie, il y a un an! Aurois-je cru de ne la plus revoir?

La tristesse de mon exil augmente peut-être ma sensibilité, mais, enfin, jamais je n'ay si bien connu combien mes amis m'étoient chers: jugés de mon inquiétude d'avoir reçu deux

fois des lettres de France, sans y trouver des vôtres. Me voilà rassuré sur cet article, grâce à Dieu. Ma chère maman se porte-t-elle aussi bien que vous? Vous ne m'en dites rien. Je n'ay reçu aucune de ses lettres, et je vous ay accusé la réception de toutes celles que j'ay reçu de vous.

Après mon papa et ma maman, viennent d'abord les trop bonnes gens du *cul-de-sac* et de la rue St-Honoré. Je ne vous écris jamais que je ne suppose leur écrire. Ils m'ont aimé et aidé par vous et pour l'amour de vous, mon papa et ma maman, et c'est par vous que je les assure qu'après vous je n'aime personne autant qu'eux. Dites la même-chose à ce M. de Mairan qui n'a jamais tort et à qui, cependant, tout le monde pardonne sa raison. Et puis MM. de Ste-Palaye, Falconet, l'abbé, le vieux ami, le petit abbé, etc., etc., toute la *Paroisse*.

Le livre de M. de Ste-Palaye ne sera pas oublié. Je l'attends de jour en jour.

Vous trouverés, ci-joint, la lettre de change endossée à votre ordre.

J'ay reçu les 27,000l. envoyés par M. Charron, et on a payé les 6,000 florins. Je n'auray pas, si tôt, besoin d'argent.

J'écriray à Braun ce que vous me marqués au sujet de sa prétendue réclamation par la cour de Dresde, et je vous feray part de sa réponse. Je l'ayme de tout mon cœur et je crois qu'il m'aime un peu.

J'écris, par ce courrier, au duc de Duras, mais je ne luy parle, avec raison, que de la perte qu'il a faite.

J'ai écrit, il y a quinze jours, aux deux frères, à Versailles, et à l'oncle de la rue Saint-Honoré, des lettres de politesse et de respect.

La fièvre tient toujours, quoy qu'avec quelques intervalles, quelquefois de quatre et cinq jours. La mélancolie est plus tenace encor et plus redoutable.

M. Howard, et tous les officiers qui sont icy, redoublent leurs politesses de jour en jour. Nous ne pouvons trop nous

louer du militaire de ce païs-ci, et moy en mon particulier. C'est mieux que bien.

L'anglois n'avance pas. Je n'étudie plus du tout. Ma tête n'en est pas capable. Mes grandes jambes ne peuvent plus se remuer, non que l'on ne me permît d'aller me promener, on m'a même prévenu à ce sujet; mais, mon cher papa, nous ne sommes point, icy, en Provence. Il y a un grand mois qu'il y gèle les matins, et les chemins sont aussi sales et aussi impraticables qu'au mois de Février. Je ne sors de la maison, en plein midi, qu'enveloppé dans une large redingote, et fourré de deux à trois camisoles sous de gros habits d'hyver; encore, je n'ose prendre cette liberté que très-rarement, et une fois tous les cinq à six jours.

Adieu, mon cher papa. Adieu, ma chère maman Votre fils compte toujours sur votre amitié, comme sur toute la félicité de sa vie.

J'ay reçu plusieurs lettres de mon fidelle La Bâtie<sup>63</sup>.

Adieu, mon papa; bonjour, mon adorable maman; conservés-vous. Quand est-ce que votre enfant pourra vous voir, vous embrasser et vous dire combien il a désiré cet heureux jour?

*Post-scriptum:* M. le chevalier Falckner et l'ambassadeur d'Hollande m'ont fait, l'un et l'autre, l'honneur de m'écrire icy et de m'offrir très-poliment leurs services; je les en ay remercié, sans avoir eu l'occasion de les employer. Quant à milord Chesterfield, il n'a pas donné signe de vie.

Je reçois, dans le moment, une lettre de l'aîné des frères de Versailles<sup>64</sup>, à l'occasion des 27,000l. qu'il m'a envoyé. Je luy mande aujourd'hui le foible état de ma santé, de même qu'à l'oncle des deux frères. Travaillés, avec eux, à mon retour, mon cher papa. Faites agir le petit duc, la petite *jolie tête*, les

---

<sup>63</sup> Le chevalier de la Bastie, lieutenant de la compagnie des Gardes de l'étendard, à Marseille.

<sup>64</sup> Les frères d'Argenson,

deux frères de St-Honoré, Ste-Palaye, Bachelier, Voltaire, etc,

Le chevalier d'Argens est donc aussi prisonnier?

Ayant capitulé comme capitaine de marine, ne pourrais-je pas être échangé plutôt parla marine? Faites en parler à MM. de Maurepas, d'Argenson, etc., et écrire icy à M. le chevalier Falckner par M. de Voltaire. Ne pourroit-on pas en faire dire un mot, par M. de Puisieux<sup>65</sup>, à milord Sandwish, à Breda? Vu l'état de ma santé, il y auroit bien de la dureté à me tenir icy.

---

*Au même.*

A Carlile, ce 19 octobre n. s. 1746.

Je reçois dans le moment, mon cher papa, votre lettre commencée le 20 septembre et finie le premier de ce mois. Je vais vous y répondre par articles.

Vous devés avoir reçu la lettre de change que vous me demandiés au sujet des 1,800 livres. Je l'ay incluse dans une de mes précédentes, envoyées a M. Charron par la voye de MM. les commissaires des échanges; je ne doute pas que vous ne l'ayiés reçue présentement.

Je vous ay mandé aussi avoir reçu l'argent qu'a eu la bonté de me faire envoyer M. le marquis d'Argenson, et dont j'avois le plus grand besoin.

Je vous ay répondu, aussi, plusieurs fois au sujet des lettres écrites en ma faveur. Celles à l'ambassadeur d'Hollande par M. Vanhoe, et à M. Fackner par M. de Voltaire, m'ont valu deux complimens. Quant à milord Chesterfield, il n'a point donné signe de vie.

Je n'attends pas grand'chose, pour quelques mois, du voyage de M. Seigneur.

Je suis au désespoir de la mort du pauvre Parquet. Il m'avoit

---

<sup>65</sup> Louis-Philoxène Brulart, marquis de Puisieux (variously spelled Puyzieulx, Puysiuex, Puisieulx, Puissieux), ministre des Affaires étrangères de 1747 à 1751.



rendu service volontiers. C'étoit, au fond, un très-bon enfant; il paroissoit jouir d'une assés bonne santé. Dequoy et comment est-il mort?

J'écris, par ce courrier, à mon père et au chevalier de la Bâtie au sujet de Gérard et de M<sup>me</sup> de la Tour.

Je suis très-aise que l'aîné des deux frères paroisse bien disposé en ma faveur. Il m'a écrit dernièrement, et je sçais un gré infini à mes amis qui veulent bien luy parler de moy de tems en tems, mais je suis bien étonné qu'il n'ait reçu qu'une de mes lettres, luy en ayant écrit cinq par les mêmes voyes que j'ay écrit à tous ceux qui ont reçu celles qui leur étoient adressées: cependant, elles ne contenoient rien qui ait pu les faire supprimer.

A l'égard du cadet, sa froideur me déplaît et m'étonne encor plus: car j'ay fait ce que j'ay pu pour mériter sa bienveillance en me chargeant, icy, au défaut d'autre, de l'état des paiements, listes et autres détails qui ne me regardoient pas et qui, peut-être même, ne me séyoient pas. Mais j'ay crû qu'il falloit être utile en tout sens, autant qu'on le pouvoit sans manquer de prudence et de probité.

J'envois, par ce courrier, un état entier de ce qui a été reçu et payé pendant six mois, c'est-à-dire depuis la bataille de Culloden jusqu'à ce jour. Ma foible santé me détermine à me décharger, pour l'avenir, de cette besogne, à moins que je ne sçache expressément que l'homme en question est bien aise que je continue. Je vous prie de lui faire dire, ou par le duc de Duras, ou par M<sup>me</sup> de Séchelles, que je souhaite de sçavoir s'il est content de ce que je fais icy, vu que, n'ayant appris ny directement, ny indirectement, s'il approuvoit ou désapprouvoit la forme dans laquelle j'ay pris sur moy de payer les officiers et soldats depuis la bataille de Culloden, je ne sçais ce que je dois faire pour l'avenir.

Je pense que, si le marquis d'Hérouville<sup>66</sup> se trouve à Paris

---

<sup>66</sup> Jacques-Antoine Ricouard, marquis d'Hérouville, lieutenant général.

ou en est à portée, lorsque vous recevrez cette lettre, il voudra bien parler luy-même: il le pourrait faire avec plus de succès qu'un autre, ayant du crédit, encore plus de mérite, et quelque amitié pour moy. Les d'Argentaux pourroient l'en prier. *Attention et réponse* sur cet article qui m'intéresse infiniment.

J'écris encor, par ce courrier, au cher Président et à M. de Voltaire. Quand à la *jolie tête* et aux deux frères de la rue Saint-Honoré, vous sçavés bien qu'après mon papa, ma maman et le cher Président, je les aime et les dois aimer, plus que tous autres, avec toute la vivacité d'un provençal reconnoissant et qui a des yeux! Dites-le leur tous les jours, mon cher papa, et mille choses à M<sup>me</sup> la Présidente dont le souvenir m'honore trop. Comment se porte-elle? Si la raison et la douceur donnoient de la santé, elle seroit la femme de Paris la mieux portante.

Je feray remettre le louis au sieur Charles Obrian dont vous me parlés: il est icy.

Ma santé est toujours bien foible. Cependant, depuis six jours que je prends d'une opiate fort renommée en Provence et que j'ay fait composer, icy, sur une recette que m'a envoyée mon père, je n'ay eu qu'un seul accès, hier soir, encore fut-il très-petit. Il me semble, même, que je suis moins foible, moins triste, et que je trouve un peu moins mauvais ce que je mange.

M. Howard ne nous comande point, mais il est toujours icy. Nous ne pouvons trop nous louer de ses politesses, de même que de celles du brigadier Flemming, gouverneur de la place, qui, surtout depuis l'arrivée de M. Howard, a, pour nous tous, et pour moy en particulier, mille bontés.

J'écriray incessamment à M. de Séchelles<sup>67</sup>. Je joins icy une lettre de change qui sera payée à vue. Quand vous en aurés reçu l'argent, vous aurés la bonté de le faire remettre à M<sup>lle</sup> Catherine Stapleton, nièce germaine du brigadier de ce nom qui comandoit icy les Irlandois et qui a été tué à Culloden. Il luy faut seulement quarante-deux louis; vous garderés les huit

---

<sup>67</sup> M. de Seychelles, intendant des armées de France.

autres. Elle est dans je ne sçais quel couvent, mais vous le sçaurés aisément par quelque Irlandois ou Anglois. Vous aurés aussi la bonté de luy faire faire un reçu dans la forme mise au bas de la lettre cy-jointe

Adieu, mon cher papa; bonjour, ma chère maman. Conservés-vous et souvenés-vous un peu de l'enfant des Filles-Saint-Thomas<sup>68</sup> dont vous êtes la véritable mère, qui vous aime et vous aimera comme telle tant qu'il vivra, à Paris, à Carlile, et au bout du monde. Bonjour, mon papa. Bonjour, MM. de Mairan, Falconer, l'abbé, les deux Présidens, les deux frères, la *jolie tête* les petites filles et les petits fils, tous les abbés, tous les amis, toute la *Paroisse*. Quant est-ce que ce pauvre d'Eguilles vous verra tous, vous embrassera, vous remercîra de votre souvenir et de vos bontés? Bonjour, M. de Sainte-Palaye.

Vous aurés la bonté de faire tenir à l'abbé les huit louis restans des cinquante. Je luy écris de me les employer en huile, etc. Il est, je crois, à Aix.

---

*Au même.*

Carlile, ce 22/11 novembre 1746.

Jamais quinze jours ne se sont passés sans que je vous aye écrit, mon cher papa, et voilà trois fois que je reçois des nouvelles de notre cher Charron, sans recevoir des vôtres. Il me marque, cependant, que vous vous plaignés de ma paresse. En vérité, mon cher papa, je vous ay écrit au moins une fois plus de lettres que je n'en ay reçu de vous. Je suis en peine de la santé de ma chère maman, de la vôtre, de celle de M<sup>me</sup> Duret, et je vous assure que personne ne vous a jamais aimé tous comme je vous aime.

J'ay appris, par mon père et par M. Charron, que le premier a

---

<sup>68</sup> M<sup>me</sup> Doublet et Bachaumont habitaient un hôtel dépendant du monastère des religieuses de Saint-Thomas d'Aquin, situé rue Neuve-Saint-Augustin, près la place actuelle de la Bourse.

été dangereusement malade: cette nouvelle m'a sensiblement affligé, car, quoy qu'absent depuis assés longtems de Provence, et n'ayant pas à m'extasier des façons de mes parens, je les aime toujours en Provençal, c'est à-dire excessivement, et surtout mon père que j'ay toujours aimé par son fond de bonté, qui est mon père, et que l'éloignement et la mélancolie me rendent encor plus cher, dans ce moment.

Notre ami Charron me mande qn'on travaille à mon retour; je souhaite qu'on y réussisse: Charron y peut beaucoup, et par M. de Maurepas, et par luy-même, car, quoy que pris sur terre, *étant capitaine de marine, et ayant capitulé comme tel*, je pense que je puis être *échangé par la marine*.

Au reste, milord Chesterfield, qui étoit en Irlande, se trouve aujourd'huy à Londres, et vient d'être nommé secrétaire d'État. M. le duc de Duras ne pourroit-il pas s'intéresser encor pour moy auprès de luy, à l'occasion dudit échange, si on le jugeoit convenable? N'y auroit-il pas aussi, parmi messieurs les Anglois retenus en France, *quelqu'un que la cour de Londres seroit bien aise de recevoir avant les autres*, et avec qui on pourroit m'échanger?

Tentés tous ces divers moyens, mon cher papa. Voyés avec M. Charron. Consultés, avec les deux neveux, le Président et le bon Ste-Palaye, ce qu'il y aura à faire, et marqués-moy si vous voyés quelque jour à réussir, et si je dois, de mon côté, faire agir dans ce païs-cy.

Ne pourriez-vous pas intéresser le ministère prussien à solliciter pour moy à la cour de Londres, surtout par la voye. de la reine douarière de Prusse qui est sœur, du roy d'Angleterre, et qui protège et aime particulièrement mon frère, le chambellan du Roy son fils?

Enfin, s'il n'y a rien à faire, je prendray patience. Je suis absolument quitte de ma fièvre, mais non de ma mélancolie. Je suis très-foible. Il est nuit à trois heures; un froid épouvantable; tout le monde triste. Je suis obligé, pour ne point rechuter, de garder constamment le coin de mon feu: point d'amis, point de petite, point de société d'aucune espèce; hors d'état de pouvoir

étudier, écrire, n'y m'appliquer à quoy que ce soit. Jugés s'il est possible, dans cette situation, de n'être pas rongé d'ennuy.

Au reste, le *militaire* qui est icy continue à avoir, pour nous, toutes sortes d'attentions, et messieurs les commissaires ont toujours la bonté de recevoir mes lettres et de me faire tenir exactement celles qu'on m'écrit. Le plaisir qu'ils me procurent, par là de recevoir des nouvelles de mes parens et amis, est ma seule et douce consolation,

Je n'écris point aux neveux, à M. de Ste-Palaye, au Président, ny même à ma maman. Mes lettres à mon papa sont pour luy et pour ma maman, d'abord, et puis pour ces quatre bonnes gens qui nourrissent leur âme du plaisir d'obliger, et qui méritent d'être adorés par les bons cœurs.

Mille choses aussi à MM. de Mairan, Falconet, sur l'amitié desquels j'ay toujours également compté, l'abbé, le peti, tous les Voisenons, Montesquious, Bayle, Matha, de Mirabeau, de Lêtre, l'abbé Prévost, etc. Mille respects à M. le président Duret et à madame la Présidente.

Bon jour, ma chère maman. Quand vous reverray-je? Hélas, ce sera peut-être bien tard! Bon jour, ma véritable mère à qui je dois tout. Conservés-vous et souvenés-vous de votre fils. Bon jour, mon cher papa, bonjour.

M. Geoghegan, capitaine au régiment de Lalli, ira vous voir. Il avoit été icy avec moy, l'année passée. Il a été prisonier à Londres, longtems. De tous ces messieurs, c'est celui qui a certainement le plus de mérite et à qui je dois le plus d'amitié. Je vous prie de le recommander aux deux neveux et de l'obliger en toutes choses.

Vous ne me parlés point de la *jolie tête*. Est-ce qu'elle ne travaille pas aussi pour moy, avec le mari et le frère? Dites-luy que je me recommande nomément à son souvenir, à ses bontés et à ses soins.

L'oncle m'aime-t-il un peu? Son jeune ami m'at-il nui ou servi? Les deux frères de Versailles sont-ils contents de votre pupille? Réponse sur tout cela, mon cher papa, et mille

complimens au vieux ami, dont vous ne me parlés jamais. Comment se porte-t-il?

---

*Au même.*

A Carlile, ce 28/17 novembre 1746.

Je reçois, dans le moment, mon cher papa, votre lettre du 6 courant, qui m'est parvenue par M. Carpentier, ministre du roy des Deux-Sicules, et non par MM. les commissaires des échanges, comme à l'ordinaire. Je n'ay point reçu celle que le divin Président m'a écrit par le canal de l'ambassadeur d'Hollande, ny aucune de celles de ma maman, ny, selon les apparences, une partie de celles que vous et d'autres m'ont écrit; mais c'est là une chose inévitable, vu les temps et les lieux.

Je suis ravi des bontés que vous me dites que mes amis ont pour moy, du bien qu'en disent les uns, et de celuy que tâchent de me faire les autres. Je mérite peu tant de bonheur par mes qualités; j'en suis un peu plus digne par ma bonne volonté et ma reconnoissance, mais surtout pour mon papa et ma maman qui me sont plus chers que moy-même.

Comment remercier assés les frères de la rue St-Honoré et le Ste-Palaye, et mon pauvre ami Charron, etc. etc.? C'est en les aimant bien, mon cher papa; ainsi fais-je, et voilà mon principal, et, peut-être, mon seul plaisir, dans cepais-cy: se souvenir de ses amis, penser qu'on est aimé et que ces amis sont des hommes en tout sens, voilà tout ce qui peut consoler du malheur d'être séparé d'eux tous, depuis longtemps.

L'homme à qui m'avoit recomandé M. de Voltaire n'a point répondu à ma dernière lettre, et je ne luy récrierai pas jusqu'à ce que je croye pouvoir le prier de s'employer pour moy sans déplaire à ses maîtres, ce qui est une chose qu'on ne doit jamais attendre ny demander des gens en place.

M. le duc de Duras ne m'a jamais écrit. Je le luy pardonne, pourvu que ce ne soit pas par indifférence, car je fais plus de cas de son cœur que de son rang, et de son amitié que de son

crédit, quel qu'il puisse être *et nunc et semper*.

Je n'ay pas jugé convenable d'écrire à M. de Maurepas, au sujet de mon échange, jusqu'à ce que j'eusse reçu des réponses de Charron.

J'ay écrit deux fois à M. de Séchelles, une d'Inverness, et l'autre de Carlile. Je voudrois bien sçavoir s'il a reçu mes lettres; j'ay lieu de croire que non. Faites-le luy demander, je vous prie, et que je compte toujours avec le même plaisir, le même orgueil et la même assurance sur les bontés de l'homme de l'Europe le plus aimable, le plus véritablement grand, et le plus respecté. Vous sçavés que j'ai toujours pensé et dit que, cet homme, c'étoit luy.

(*A suivre*).

Directeur: Paul Cottin.

---

# REVUE RÉTROSPECTIVE

RECUEIL DE PIÈCES INTÉRESSANTES  
ET DE CITATIONS CURIEUSES

---

Quatrième semestre (décembre 1885, juillet 1886)

---

PARIS

LIBRAIRIE LEPIN, 12, GALERIE D'ORLÉANS

---

1886



CORRESPONDANCE DU MARQUIS D'EGUILLES (*Suite*).

---

*A M. de Bachaumont*<sup>69</sup>

Cette lettre vous est adressée par le canal de M. Carpentier qui, j'espère, voudra bien avoir la bonté de vous la faire passer, ce qui n'empêchera pas que je ne vous écrive, dans quelques jours, par MM. les commissaires, à qui je prends la liberté d'envoyer, de temps en temps, mon paquet général. Ils sont toujours extrêmement polis et obligeants, de même que tout le militaire qui est icy, de qui, en vérité, nous ne saurions trop nous louer.

Je suis assés content d'Alexandre<sup>70</sup>. Dans ma prochaine lettre, je vous parleray au sujet de mes fonds et je vous rendray compte des lettres que j'auray écrit à ce sujet. Je n'auray point besoin de votre bourse, mon cher papa. Vous sçavés que je suis accoutumé à la regarder comme celle de mon vray père; mais je n'en ay pas besoin, maintenant.

Cette lettre-cy est double; une va pour MM. les commissaires de l'échange, et l'autre pour M. Carpentier, ministre du roy des Deux-Siciles.

Milord Chesterfield vient d'être fait secrétaire d'Etat; il est à Londres, avec tout le crédit possible, et autant en état de m'y être utile qu'il l'étoit peu lorsqu'il se trouvoit en Irlande où il reçut les lettres de son parent et ami le duc de Duras. Il faut donc, mon cher papa, qu'avec votre cœur ordinaire, vous pressiés M. le duc, s'il m'aime encor un peu, de le faire paroître par la façon dont il me recomendera dans les nouvelles lettres que je luy demande. Elles doivent porter principalement à obtenir mon échange particulier avec quelque prisonier anglois que l'on aura envie de reavoir en Angleterre, avant

---

<sup>69</sup> Suite de la lettre des 28/17 novembre 1746. V. Tome III, page 239.

<sup>70</sup> Valet du marquis.

l'échange général.

Il n'est pas hors de propos de vous prévenir, à ce sujet, sur quatre choses:

Premièrement: que M. le général Dalzel, colonel d'un régiment anglois, se flatte d'obtenir, de la cour de Londres, l'échange particulier d'un officier français avec M. Lucas, lieutenant-colonel de son régiment, prisonnier de guerre en France, et qu'i faudroit, par conséquent, voir ce M. Lucas, ou luy faire parler, pour se concerter avec luy.

Secondement: qu'étant, sur l'état des prisonniers, comme capitaine de marine, et que ce grade donnant commission de colonel par terre, je puis être échangé et par la mer, et par la terre, et sur le pied de colonel, et sur celui de capitaine, ce qui rend l'échange plus facile.

Troisièmement: que ce M. Lucas ayant des parens à Londres, et le général Dalzel s'y trouvant, il faut craindre qu'ils ne prissent quelque arrangement avec quelqu'un de ceux de nos officiers qui se trouvent dans la même ville, et que, faisant agir en France, de leur côté, ils n'obtinsent leur échange avant le mien, faute que mes amis fussent instruits, et prissent des précautions aux bureaux des ministres, pour qu'à la première occasion d'échange, on ne m'oublie pas, faute d'être avertis.

Quatrièmement: qu'il ne faut rien faire, non-seulement sans consulter les ministres sous l'autorité desquels se pourroit faire mon échange, mais encore les autres, notamment l'aîné des deux frères, et l'oncle de la rue St-Honoré.

Notés bien que je suis et seray toujours bien résolu à ne rien tenter icy, et ailleurs, que sous les auspices et le bon plaisir de ce dernier. Les deux neveux sont de bonnes gens qui ne m'oublieront pas, et vous ferés agir vos autres amis, chacun auprès de qui il sera expédient.

Je vous prie d'adresser la lettre de M. le duc de Duras pour milord Chesterfield à *M. Carpentier, ministre du roy des Deux-Sicules, à Londres*. Il est prévenu. Il veut bien la

présenter luy-même, et ses sollicitations, jointes au reste, faciliteront le succès et augmenteront le nombre des obligations que je luy ay déjà. Vous nous informerez par quelle voye la plus courte et la plus sûre votre lettre à M. Carpentier pourra luy parvenir. M. l'ambassadeur d'Hollande en France pourroit, peut-être, vous y servir.

Je n'ay eu aucune nouvelle de la lettre que vous dites que M. de Ménières luy a donné, et qui auroit dû m'être envoyée de Londres par son confrère dans cette ville.

Bonjour, ma chère maman. Quand vous reverrai-je? L'envie que j'en ay augmente tous les jours, et jamais on ne s'est tant ennuyé. O, quand souperai-je vis-à-vis de mon papa, à côté de ma maman, où je suis si libre, si content, si heureux, où je jouis de toute leur amitié; où mes yeux les voyent, quand mon cœur les aime, en vérité, plus que le reste des hommes ensemble?

Bonjour, mon cher papa. Bonjour, bon Président; bien des respects à M<sup>me</sup> la Présidente et à M. votre père. Bonjour, tous les abbés, la *jolie tête* et les deux frères; un bonjour pour vous trois en particulier. MM. de Mairan, le docteur, Sainte-Palaye, Nicolai, Matha, Mirabeau, les neveux et nièces: bonjour, trop heureuses gens qui vous voyés, qui pensés, qui raisonnés, qui vivés, enfin qui, une fois le jour, pouvés aller à la *Paroisse* de ma chère maman, dont je suis si loin et depuis si longtemps, parmi de fort honêtes gens, à la vérité, mais, mon cher papa, hélas! Dieu vous garde des plaisirs du Cumberland au mois de décembre!

Le 3, 1746, à Carlile.

---

*Au meme*

A Carlile, ce 5 janvier, nouv. stile 1747.

Je reçus hier, mon cher papa, dans un même paquet, vos deux lettres du 13 et du 16, auxquelles je vais répondre par articles.

J'ay beaucoup entendu parler du fameux mur qui séparoit l'Angleterre de l'Ecosse et qu'Adrien fit construire; il alloit

d'une mer à l'autre et passoit près de Carlile, mais il n'en reste aucun vestige.

Quant à mon journal, je ne l'ay pas même commencé: je me suis si bien trouvé de ne pas me charger de papier dans mes voyages, que je suis bien résolu à ne rien écrire que quand je seray tranquille au coin de mon feu, à Paris ou en Provence. J'ay bonne mémoire, et, d'ailleurs, depuis ma prison, je n'ay rien vu ny rien ouï qui méritât d'être écrit.

Ce bon docteur est toujours aussi attentif à faire tout ce qu'il peut pour ses amis. J'ose dire qu'il en a peu dont le cœur luy soit aussi tendrement acquis que le mien.

Les sollicitations du prince Charles et de M. de Puisieux seroient d'un grand poids, si le congrès se continuoit. Mais, hélas! je vois, par les nouvelles publiques, qu'il n'en sera bientôt plus question. M. Roulier auroit encore plus intéressé M. de Puisieux.

Enfin, je ne négligeray pas la voye de Berlin; j'écriray demain à M. le marquis de Valori et à mon frère le chambellan. Je feray agir, d'un autre côté, auprès de milord Chesterfield, par l'ambassadeur de Russie que j'avois beaucoup connu en Allemagne<sup>71</sup> et qui, m'ayant sçu icy, m'a prévenu et m'a offert ses services de Londres avec toute l'apparence de beaucoup d'amitié et de sincérité.

Les lettres de M<sup>me</sup> de Montconseil et du duc de Duras audit lord Chesterfield pousseront à la boule. Quant à l'homme à qui M. de Voltaire m'a recommandé, il n'arrive pas à répondre, et je n'aime pas à écrire à qui ne répond pas.

Vous me parlés de papiers barbouillés: ce sont apparemment les états de compte de l'argent que j'ay reçu pour les prisonniers français. Je suis fâché de ne pas mieux peindre, et je n'ay ny la petitesse ny la patience de recopier, pour qu'un commis ne voye pas quelques taches d'encre et quelques

---

<sup>71</sup> Lors de son voyage entrepris, en 1741, sous les auspices de M. Amelot.

ratures. De plus, mon prêtre qui me servoit de secrétaire est mort en Ecosse, et je n'ay personne icy à qui je puisse faire écrire deux mots en françois. Vous me marqués que c'est à ce commis, et point au ministre, que M. le marquis d'Hérouville répondit ce que vous dites m'avoir écrit dans votre précédente lettre; mais, cette précédente lettre, je ne l'ay pas reçue, mon cher papa: ainsy, je ne sçais ce que répondit le marquis d'Hérouville, et je voudrois le sçavoir. Dites-luy que je suis plus flatté de son souvenir et de son amitié que de tous les services qu'il voudroit et pourroit me rendre, et cela est vray. Vous trouvèrés, cy-joint, une lettre pour luy.

Vous en trouvèrés aussi une pour les deux frères et la *jolie tête*, une pour le cher Président, une pour M. Salé,<sup>72</sup> que je prie M. l'abbé de Voisenon de luy remettre: luy, M. son frère et M<sup>me</sup> de Voisenon sont toujours censés à la tête de la *Paroisse*, avec l'abbé Legendre, et M. et M<sup>me</sup> de Montesquiou.

J'écris, par ce courrier, à ma chère maman; j'ay pleuré en lisant sa lettre, d'attendrissement et de colère d'être à trois cents lieues d'elle.

Je ne vous dis rien de la pauvre M<sup>me</sup> Duret; je la plains autant que je l'estime. Sa sœur et son fils souffrent, sans doute, la moitié de ses maux.

J'écris aussi au duc du Duras, à M. le cardinal de Tansin, à M.M. d'Argenson et à M. de Maurepas. Comme ce ne sont que des lettres de bonne année, je les adresse au ministre du roy des Deux-Sicules qui les leur fera tenir par la poste. Je n'ay pas osé les mettre toutes dans le paquet de MM. les commissaires pour l'échange à Londres, de peur qu'il ne fût trop gros. Au reste, ils ne se lassent point d'être polis, et mes lettres vont et viennent, par leur moyen, avec exactitude et expédition. C'est à leur bonne façon de penser et à leur liaison avec notre cher Charron, que je dois le plaisir de m'entretenir assés régulièrement avec mon cher papa. Vu les lieux et les

---

<sup>72</sup> Jacques Antoine Sallé, jurisconsulte, auteur de *l'Esprit des ordonnances de Louis XV* etc.

situations, je mets, dans ma lettre à notre ami, celle que j'écris à M. de Séchelle: c'est la quatrième.

Au reste, par la lettre que M. le marquis d'Argenson eut la bonté de m'écrire, quand M. Charron m'envoya les 270001. qui m'étoient dues, je me trouvois payé seulement jusqu'au 1<sup>er</sup> de juin, de sorte qu'il m'a été dû, le dernier jour de l'an, sept mois entiers de mes appointements. De plus, je devois être payé argent fort, et on m'a payé argent bas: l'oncle, l'aîné des frères et M. le Dran me l'ont promis et dit de leur propre bouche; il m'est donc dû, outre les sept mois, le surplus de l'argent bas, pour quinze mois. Tout cela ne laisse pas de faire une somme assés considérable. En vertu de ma procuration, avec une lettre cy-jointe pour M. le Dran, la sollicitation des neveux auprès de l'oncle, et du Président auprès de l'aîné des deux frères, je suis sûr que vous pourrés retirer le tout, sans que j'aille tourmenter le ministre par des détails, et luy écrire tout cecy.

Quand vous aurés reçu cet argent, mon cher papa, vous aurés la bonté d'envoyer à ma sœur<sup>73</sup>, la baronne de la Garde, mille écus pour Gérard etc. Vous garderés cinquante louis à mes ordres, pour les choses que je pourrois avoir envie de faire venir de France. Ensuite, vous payerés ce que ma maman aura fourni à madame de la Tour, et vous garderés le reste, mon cher papa, à-compte de ce que je vousdois. Je fais icy, maintenant, assés peu de dépense, de sorte qu'avec le peu d'argent comptant que j'ay encor, et mes apointements courants, j'en auray tout autant qu'il m'en faudra.

Vous sentés bien, mon cher papa, que je ne songerois pas à vous payer, si j'avois besoin de cet argent, puisque je suis accoutumé à avoir recours à vous dans toutes les occasions, et que j'ay plus disposé de votre bourse que je n'aurois fait de celle de mon père. Ainsi, mon cher papa, prenés cet argent. Vous devés être persuadé que, s'il arrivoit quelque accident

---

<sup>73</sup> L'une des deux sœurs du marquis d'Eguilles avait épousé Charles Joseph Paul de Thomas de Ste-Marguerite, baron de la Garde.

inopiné qui m'en fît manquer, je tirerois sur vous, sans hésiter.

Je vous prie d'acquiescer aussi ce que je pourrois devoir à M. Charron.

Il est vrai que j'ay prêté, icy, quelques petites sommes à des officiers dont les uns sont morts et dont les autres ne me payeront, peut-être, jamais. Mais, mon cher papa, parce qu'un homme ne peut pas me payer, a-t-il moins besoin de moy? Et vous sied-t-il, à vous, de trouver à redire qu'on soit plus compatissant que prudent? *Miser miseris succurrere disce.*

Je donnay à M. Stack, capitaine dans Lally, chargé du détail de nos cadets et soldats, le louis que vous m'avez chargé de faire remettre à M. O'Brian; il me l'a rendu. Il n'y a icy personne de l'âge, du nom de baptême et du rang que vous me dites, qui s'appelle O'Brian. Il n'y en a même jamais eu dans le régiment du Royal Ecossois, le 3<sup>eme</sup> escadron de Fitzjames, et les quatre piquets de Lally, Dillon, Rothe et Bervick, qui sont les seuls prisonniers de ces côtés-cy. Il faut qu'il soit parmi ceux qui sont détenus à Ulm, à Yorck, à Berwick et à Londres, parmi lesquels je ne connois aucun officier et n'ay aucune correspondance. J'écris à M. Carpentier, chargé de les payer, de s'en informer.

Vous feray-je un compliment de bonne année? Non, mon cher papa: tous les temps, tous les jours sont égaux entre nous; je vous aime toujours plus que tout le reste des hommes et vous souhaitez toujours plus de honneur qu'à moy-même.

---

*Au même*

Ce 18 Janvier nouv. st.

Une vilaine fièvre, qui me prit avec une violence étonnante, le 6 de ce mois, m'a fait oublier de faire partir mes lettres.

Ma maladie a été plus vive qu'opiniâtre; je n'ay gardé le lit que six jours, et n'ay eu la fièvre que cinq. Elle étoit continue, et point de l'espèce de celle que j'avois eu en arrivant icy. Je crois, entre nous, que j'en étois redevable à quelques bouteilles de vin que la compagnie et l'exemple m'avoient fait boire de

trop, car boire et puis boire, et puis encore boire, c'est icy, mon cher papa, le grand, le général, et, peut-être, le seul plaisir des gens avec qui il me faut vivre, qui, pourtant, sont assés raisonnables pour des campagnards, et qui trouveroient assés de ressources dans leurs esprits, s'ils n'en trouvoient pas tant dans leurs estomacs.

Enfin, je seray, à l'avenir, plus sage qu'eux, puisque je suis plus foible, et qu'il vaut mieux souffrir un peu d'ennuy que d'être malade.

Je vous envoye une lettre de change du chevalier Macdonell, de 40 louis, que je vous prie de faire tenir à ma sœur la barone de la Garde, dès que vous les aurés reçu.

Enfin, votre lettre, où vous me parliés de ce qu'avoit répondu M. d'Hérouville au commis du cadet des frères, m'a été envoyée, quinze jours après celle que vous m'aviez écrit quinze jours plus tost.

L'ambassadeur de Russie me mande que notre échange est résolu. Votre lettre du 22 décembre, que j'ay aussi reçu, s'accorde avec cela, et milord Clarck en a écrit icy une du 23 qui est encor plus positive.

Jugés de ma joye, mon cher papa, mais jugés aussi de la crainte que j'ay qu'il ne survienne encor quelque anicroche, comme le commis de M. Carpentier a mandé à un de nos officiers qu'il y avoit apparence que cela arriveroit.

Quand vous reverray-je, mon cher papa? Et ma pauvre Provence, mon pauvre païs? Je suis bien fâché de ce que j'en lis, chaque jour, dans les nouvelles.

Rendés-moy le service de me faire rappeler dans le souvenir du jeune ami de l'oncle, dans la forme convenable, le plus souvent et le plus fortement qu'il sera possible. Je suis fâché de la mort de son vieux ami; il avoit cependant plus de vertus que de talents et, avec de l'esprit et du sçavoir, c'étoit, entre nous, un homme sans génie, et peu fait pour des choses où il en falloit beaucoup.



J'ay retranché la lettre pour M. Sallé, qui est inutile aujourd'huy.

J'apprends, dans le moment, que M. le chevalier du Crenay, capitaine de vaisseau, a été échangé contre un lieutenant-colonel anglais et est parti pour la France, il y a trois semaines. On appelle cela être heureux: c'est sans doute madame la comtesse de Thoulouse, qui est son amie, qui luy a obtenu cette grâce, et en si peu de temps.

Bonjour, ma chère maman; j'ay, enfin, quelque espérance de vous revoir bientôt! Quelle joye, s'il ne survient point quelqu'anicroche!

Ce 21 Janvier 1747.

J'apprends que le chevalier Albulnot, M. de Colbert, et un troisième prisonnier sont aussi partis de Londres, samedi, pour France. Quand sera-ce mon tour, mon cher papa? Et quand vous embrasseray-je, et ma chère maman?

---

*Au même.*

Bonjour, mon cher papa. Bonjour, ma chère maman. Je compte enfin de pouvoir vous embrasser dans deux mois, au plus tard: il y a toute apparence que nous nous approcherons des côtes de l'est, incessamment, pour nous embarquer. J'ay fait demander de passer par Londres, avec un ami; je ne sçais si on me l'accordera. C'est l'ambassadeur de Russie, que j'avois connu à Berlin, qui m'a offert de le demander. Je vous manderay sa réponse quand je l'auray.

Je me porte assés bien, maintenant, et l'assurance d'un retour prochain va m'engraisser infailliblement.

J'écris, par ce courrier, une lettre de compliment à M. le marquis de Puisieux. Vous travaillerez, sans doute, pour moy, par le bon docteur que j'embrasse de tout mon cœur et qui m'a toujours un peu aimé.

Mille tendres choses au cher Président, aux neveux, à la *jolie tête*, à Sainte-Palaye, à M. de Mairan, etc., etc., etc.

Bonjour, mon cher papa; bonjour, ma chère maman; je vous adore. Quel plaisir de vous revoir! Bonjour, bonjour mille fois. Bonjour mon vray père et ma véritable mère.

A Carlile, ce 2 Fév. no. st. 1747.

---

*Au même.*

Carlile, ce 19/8 Fév. 1747.

Je reçois, dans le moment, mon cher papa, votre lettre finie le 15 janvier, de sorte qu'elle ne m'a été rendue que trente-cinq jours après son départ. J'étois d'autant plus allarmé, depuis quelque temps, que celle que j'avois reçu auparavant étoit datée du 22 décembre et qu'il y avoit près de deux mois, par conséquent, que je n'avois point de vos nouvelles, ny de celles de ma chère maman. Jugés du plaisir que j'ay de vous sçavoir tous en bonne santé, moy, mon cher papa, qui vous aime l'un et l'autre, en vérité, plus que moy-même.

Il y a un mois et demi passé qu'on nous berce, icy, de la certitude d'un échange prochain, et très prochain. Cependant, je ne vois point arriver d'ordre d'aucune des deux Cours, et je crains que ce *lambinage* ne dure encor, ou que le diable ne fasse naître quelque nouvelle tracasserie qui nous renvoie aux calendes grecques.

J'ay fait ce que j'ay pu pour obtenir et de m'en retourner sur ma parole avant les autres, et de passer par Londres. J'y ay employé l'ambassadeur de Russie, le ministre des Deux-Sicules, tous les amis ou connoissances que je pouvois avoir dans ce païs-cy. Mais il n'y a rien eu à faire, et, après beaucoup de soins et d'espérance vaine, ces messieurs m'ont tous annoncé qu'il ne leur restoit qu'à me recommander à la patience, sottte vertu dont je fais usage malgré moy, depuis bien du temps.

Dieu veuille, mon cher papa, que tout cecy finisse bientôt! Ma santé n'est point absolument mauvaise, mais ma mélancolie et mon chagrin sont à leur comble. La situation de ma province et celle de mes affaires particulières, qui

demanderoit si fort ma présence, me jettent dans des impatiences qui auroient dû me tuer.

Le marquis d'Hérouville m'a écrit la lettre la plus tendre, la plus amicale, et la plus digne de son bon cœur. Il m'assure que M. le marquis de Puyseulx a écrit, à mon sujet, à milord Sandwich, lequel a agi auprès de son Altesse royale M. le duc de Cumberland. La réponse de ce Prince a été vague, et, au fait, me voycy encor. Vous pouvés compter, mon cher papa, que j'y resteray avec les autres, que je feray la même route, et que je boiray le calice jusqu'à la lie. Ainsi, écrivés-moy toujours jusqu'à ce que vous me sçachiés arrivé en France. J'ay besoin de cette consolation et du seul plaisir que je sois capable d'avoir icy.

J'ay écrit à M. de Puyseulx une lettre de félicitation. Je ne vous dis point combien je suis aise qu'il soit de vos amis; vous jugés aisément, mon cher papa, tout ce que j'en espère: il l'est aussi du marquis d'Hérouville qui me promet tous ses bons offices auprès de luy et qui compte qu'ils ne seront pas infructueux.

Je suis bien aise que l'abbé ait envoyé l'huyle; mais, s'il n'est pas encore parti, gardés-le jusqu'à ce que je vous mande de nouvelles adresses, attendu que deux de ceux pour qui elles étoient ne seront plus dans la Grande-Bretagne, incessamment. Envoyés seulement les barils destinés à MM. les commissaires de l'échange, à Londres, et gardés les autres.

Vous devés avoir reçu une nouvelle lettre de change de quarante louis, sur le chevalier de Bellabre, dont l'argent doit être remis à ma sœur la baronne de la Garde. Vous devés aussi avoir reçu une lettre où je vous priois de retirer mes apointemens dus, depuis le 1<sup>er</sup> juin jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier, et de demander qu'on me payât en argent fort, ainsi qu'on me l'a promis, et qu'en conséquence on vous donnât ce qui me revient pour n'avoir été payé qu'argent foible depuis le 1<sup>er</sup> septembre jusqu'au 1<sup>er</sup> juin: cette opération peut se faire aujourd'huy, tout comme sous l'ancien ministère et je serois bien aise qu'elle se fît incessamment, afin de pouvoir envoyer à ma sœur ce que je

vous ay marqué dans mes précédentes, et payer à ma chère maman ce qu'elle a eu la bonté de fournir à M<sup>me</sup> de la Tour. Vous prendrés ce qui restera, mon cher papa, en déduction de ce que je vous dois.

Je vous assure, de nouveau, que je n'ay point besoin d'argent, de deux mois, et, qu'ainsi, il est inutile que vous songiés à m'en envoyer, à moins que, dans un mois et demi, d'aujourd'huy, l'échange ne fût pas fait: alors, je vous prierais de retirer les trois mois qui me seroient dus depuis le 1<sup>er</sup> janvier, et de me les envoyer par lettres de change. Mais, si nous partons avant ce temps-là, j'ay autant qu'il me faut pour vivre et faire mon voyage, quand même je passerois par Londres. Je suis obligé d'épargner, icy, n'y ayant aucune occasion de beaucoup dépenser, et n'étant pas avec les autres officiers françois, qui sont à Penrith.

Au reste, il faut toujours que je me loue des politesses de tout ce qu'il y a, ici, d'hommes autour de moy, bourgeois et militaires, et notamment de celui qui comande. Leurs bonnes façons sont réelles et continues, et je leur dois une vraye reconnoissance. Le colonel Howard et son régiment ne sont plus icy; ceux qui les ont relevés sont tout aussi bonnes gens.

Mille et mille compliments au cher Président, a tous les siens, à la *jolie tête*, aux deux frères, au bon docteur, au sage M. de Mairan, aux cinq abbés, à MM. Baile, Matha, de Mirabelle; je n'oublie pas le chevalier de Valori, M. et M<sup>me</sup> de Thiers, tous les petits-fils et petites-filles, tous les parens amis, serviteurs de ma chère et adorable maman que je comptais d'embrasser plustôt, et à l'amitié de laquelle je dois tout ce qui peut m'être arrivé, et m'arriver d'heureux.

Bonjour, ma chère maman; souvenés-vous toujours un peu de votre fils. Bonjour, mon cher papa. Quand vous reverray-je? O que je vais vous dire de choses, et que je vais être *bien content!* Bonjour, mon papa, bonjour.

*P. Scrip.* — J'ay un plaisir à vous demander, mon cher papa; j'ay d'abord eu l'idée de m'adresser à M. Charron, mais, toute réflexion faite, j'ay cru qu'il seroit plus aisé de réussir par la

voye de M. de Pondevelle, (<sup>74</sup>) attendu que la chose a quelque relation avec les *Classes*. Voycy le fait.

J'avois connu, icy, assés particulièrement, le ministre de l'Eglise presbitérienne: c'étoit un assés bon homme et qui, même, m'avoit rendu service. Il est mort, il y a un mois, et il a laissé sa veufve dans un assés pauvre état: cette infortunée n'avoit d'autre espérance que dans un fils d'un premier lit qui revenoit de la Virginie où il avoit fait une espèce de fortune. Elle apprend, dans le moment, qu'il a eu le malheur d'être pris par nos corsaires et que les voilà ruinés l'un et l'autre. Elle me fait pitié. J'ai passé chés elle, à sa prière; le seul service que je puis luy rendre est de tâcher de faire employer son fils dans le premier échange, afin qu'il soit plus tôt à même de retravailler et de gagner de quoy la secourir. M. de Pondevelle, ou M. Charron, ou M. Salé peuvent faire cela avec la plus grande facilité; il n'y a qu'à écrire un mot au commissaire chargé de l'échange sur les lieux. Voicy son adresse: *Fournès, tutman rumble facteur ou subrequargo pour M. Gilpain, marchand à Whitehausen*. Il a été pris sur le vaisseau nommé en anglais *The happy return*, capitaine Tompson, en venant de la Virginie. Il a été conduit à Dinant en Bretagne, d'où il écrit à sa mère, et où il doit être encore, vraisemblablement.

---

*Au même*

Ce 1<sup>er</sup> mars.

Enfin, l'ordre de notre départ est arrivé ce matin, et nous nous rendrons à Barwick pour nous y embarquer tout de suite, dès que les vaisseaux de Cortel, qu'on y attend à chaque moment, y seront arrivés. Bervick est à vingt lieues d'icy, sur la côte de l'est, douze lieues au midi de Neucastle.

Brown, dont je reçois une lettre dans ce moment, est enfin sorti de prison; le pauvre garçon a été bien à plaindre, pendant

---

<sup>74</sup> M. de Pont de Veyle, intendant général des *Classes du royaume*.

un an entier. Au reste, il y a plus de dix mois que j'ay été fait prisonnier moy-même. Que d'ennuy, mon cher papa, pendant ces dix mois! Et quelle joye d'être enfin assuré de vous revoir bientôt, vous, ma chère maman, tous les siens, mes parens, mon païs, etc. etc. Je suis fou de joye; de ma vie je n'ay été si content et n'ay eu, je crois, tant de raison de l'être.

---

*Au même*

A Carlile, ce 23 mars 1747.

Rien de nouveau pour notre départ. Voilà trois mois depuis qu'on nous berce d'un prompt retour, et nous sommes toujours icy. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que, dans cette supposition, on nous croit en chemin, et on ne nous écrit plus. Au moins est-ce à cette seule raison que j'attribue votre silence, mon cher papa, et celuy de ma famille.

J'ay reçu deux lettres de Berlin, l'une du marquis de Valori, et l'autre de mon frère. Ils me mandent que le roy de Prusse a fait ordonner à son ministre à Londres, et prier celuy de Hollande de solliciter tous les deux mon retour, sur ma parole d'honneur. Cependant, je n'ay reçu aucune nouvelle de l'un ny de l'autre, quoy que mes lettres de Berlin soient assés vieilles, et qu'ils ayent dû recevoir les leurs plusieurs jours auparavant. Je leur ay écrit; apparemment, ils me répondront.

J'ay eu encor quelques accès de fièvre, mais peu violents. La mélancolie et l'impatience sont mes deux plus grands maux, que vos lettres soulagent quelquefois, mon cher papa, mais dont je ne puis guérir radicalement que par le plaisir de vous embrasser enfin et ma chère maman, dans votre divine patrie.

Que de plaisir j'auray à vous y remercier l'un et l'autre, à vous y dire tout ce que je sçauray, penseray et souhaiteray, et à y voir vos bons et sages amis les deux frères, MM. de Mairan, Ste-Palaye, le bon docteur, etc., etc., etc!

Toujours mille respects à la *jolie tête de ministre*, et, par elle, au marquis d'Hérouville etc.

Bonjour, ma chère maman; bonjour mon cher papa; bonjour

mon bon Président; comment va madame Duret? Je m'intéresse à son sort autant qu'à celui de ma propre mère; cela est ainsi, mon cher Président. J'espère que l'approche du beau temps la console et la soulagera.

Adieu, encore un coup, mon cher papa, et aimés toujours un peu votre fils.

d'EGUILLES.

Le pauvre Brown vous fait, et à ma chère maman, mille et mille respectueux compliments.

N'oubliez pas M. le Dran, pour mon argent; pour peu que nous restions encore icy, je ne sçaurois m'en passer.

---

*Au même.*

En conséquence de ce que nous avons écrit à Berlin, mon cher papa, le roy de Prusse a fait demander, par son ministre à Londres et par celui d'Hollande, que je pusse m'en retourner sur ma parole d'honneur. L'ambassadeur d'Hollande m'envoya, il y a cinq à six jours, un passeport de M. le duc de Newcastle, avec lequel je suis arrivé icy.

J'y trouve plusieurs bâtimens pour la Hollande, de sorte que, si le temps le permet, je quitteray la Grande-Bretagne dans trois à quatre jours. Je ne vous écriray plus qu'à mon arrivée en Hollande, que je compte de traverser dans sa longueur, et de voir avec autant de détail que pourra m'en permettre l'envie et la nécessité d'arriver bientôt en France. Mais, en ne dînant point, en dormant peu, en marchant beaucoup, et en osant être *multo interrogativo*, on voit bien des choses en peu de temps. Je verray, sans sortir de mon droit chemin, Amsterdam, Leyden, la Haye et Rotterdam. Quand je seray à cette dernière ville, je verray ce que j'auray à faire; je crois pourtant que je prendray une telle route que je puisse voir Namur et Mons, nouvelles conquêtes de notre maître, et que je n'ay jamais vu. Quel plaisir, mon cher papa, de vous embrasser enfin, après tant de longueurs, d'incertitudes, de contre-temps, etc!

Ma chère maman, comment vous exprimer ma joie? Je vous reverray donc vous souvenant toujours de votre fils qui vous doit tout, le passé, le présent et l'avenir. Oui, ma chère maman, votre amitié est, non-seulement en soy-même, la chose la plus flatteuse de ma vie, elle est encore la source de tout ce qui peut m'être arrivé et m'arriver d'utile et d'honorable. Mais, ma chère maman, je mérite un peu vos bontés par le plaisir que je sens à vous avoir tant d'obligations, et je crois que cette espèce de reconnoissance, due à peu de gens, vous plaist presque autant que les bonnes qualités qui pourroient me manquer pour être digne de l'amitié constante et publique dont vous m'honorés. Ne croyés pas, ma chère maman, que j'aye voulu vous faire un compliment; rien n'est si simple et si vray que cecy.

Bonjour, ma chère maman, conservés votre santé pour le bonheur de vos amis et pour l'honneur de votre país et de votre siècle.

Mon cher papa, tout ce qui est dit cy-dessus vous regarde aussi, sans en ôter une lettre; il n'est pas moins vray que je vous aime tous les deux plusque le reste du monde ensemble.

Adieu, divin Président; mille respects à toute notre famille, *la. jolie tête de ministre*, les deux bons frères, ce bon docteur, MM. de Mairan, Ste Palaye, Baile, Matha, Mirabelle, les petits-fils, petites-filles, tous les abbés, le vieux ami, M. de Lêtre, M. Doublet surtout, s'il est à Paris,<sup>75</sup> enfin tous les amis, toute la *Paroisse* de ma chère maman. Il n'y en a aucun à qui je n'aye quelqu'obligation, et à qui je ne doive autant d'attachement qu'il est dû d'estime à quiconque mérite d'être l'ami de ma chère maman.

J'auray, enfin, le plaisir de vous revoir tous; je ne puis bien exprimer celui que j'ay seulement à y penser. En vérité, mon papa, l'absence n'endurcit pas le cœur de ceux qui ne l'ont pas bien mauvais: croiriés-vous que je n'ay jamais tant aperçu ma sensibilité pour mes amis, parens, patrie, maître, etc., que par

---

<sup>75</sup> M. Doublet de Persan était alors Intendant du commerce.



ma peine à soutenir la longueur de mon absence?

Adieu, mon cher papa. Je vous embrasse un million de fois.

D'EGUILLES.

J'écris, par ce même courrier, à MM. de Puisieux, d'Argenson, de Duras, d'Hérouville, et à M. le Cardinal.

A Newcastle sur le Tine, ce 5 avril/25 mars 1747.

Depuis ma lettre écrite, Brown m'avait trouvé, à Berwick, un petit vaisseau hollandois qui, pour 26 louis, se chargeoit de me mener en droiture en France, avec quatre domestiques que j'ay, et assés de livres, coffres, etc.

Notés que j'avois envoyé auparavant, à Berwick, Alexandre, un autre domestique, et tous mes balots, pour s'en revenir sur le vaisseau de Cortel avec Brown et les autres prisonniers, quand ils viendront, et m'épargner les inconvénients et la dépense de traîner tout cela avec moy à travers la Hollande. Mais, ayant changé de résolution, ce même vaisseau qui venoit me chercher icy de Berwick, amenoit tout icy: le vent contraire et la tempête, qui a été trèsviolente, l'ont emporté je ne sçais où, et je suis icy à l'attendre depuis trois jours, quoyqu'il n'eût dû mettre que 7 à 8 heures à faire sa route. On suppose, icy, ou qu'il est perdu, ou qu'il a relâché en Hollande, de sorte que ce qui peut m'arriver de moins malheureux est de le voir revenir d'Hollande, je ne sçais quand.

Ce qui m'avoit déterminé à l'attendre icy et à ne pas m'aller embarquer à Berwick, c'étoit: 1° la difficulté d'y faire porter assés tost quelque bagage que j'avois encore icy, et d'y conduire ma chaise par un chemin affreux; 2° la considération que cecy étoit sur sa route. Enfin, dans l'incertitude de son sort, je suis aise de n'être pas dessus.

Ce 10 avril, à midi.

Ce 11 avril.

Le vaisseau arrive dans le moment, grâces à Dieu; ainsi voilà tout sauvé. Nous mettrons à la voile demain, si le temps le permet.

---

*Au même.*

Me voicy, enfin, hors de la Hollande, sain et sauf, mon cher papa, et ce n'est pas peu. J'ay cependant profité de l'occasion et j'ay vu dans ce país-là presque toutes les villes et ce qu'elles ont de plus curieux.

Mon air dégingandé, un peu d'anglois et une grande cocarde orange, me fesoit prendre pour toute autre chose qu'un François; je n'ay désabusé personne, ny vu aucun magistrat, depuis la Haye jusques icy. Aussi ay-je voyagé avec plus de tranquillité, de satisfaction et d'utilité que de Flessingue à la Haye.

*(A suivre).*

CORRESPONDANCE DU MARQUIS D'EGUILLES (*Suite*)<sup>76</sup>

Je me trouve icy<sup>77</sup> avec sept personnes sur les bras, dans le cas de ne pouvoir arriver en France avec eux, avec l'argent qui me reste, de sorte que e compte de n'attendre point d'être à Mets pour m'en faire avancer. Je m'adresseray, icy, à M. du Four, notre ministre, chés qui je dîne ce matin. Je le vis hier au soir. Il m'a paru avoir beaucoup de bon sens et de politesse, et de l'esprit.

Je n'écris point à M. le Cardinal, ny aux autres ministres, leur ayant écrit, il y a deux jours, de Cologne. Je prendray la poste demain ou après-demain avec une partie de mon monde, et je laisseray le reste, avec mes bagages, venir doucement après moy, par les coches et les carrosses. Je compte de trouver, à Mets, de vos nouvelles, en conséquence de ce que je vous ay mandé de la Haye.

Bonjour, mon cher papa; bonjour, ma chère maman; votre fils aura, enfin, le plaisir de vous revoir dans peu de jours. Mille compliments à toute la divine *Paroisse*.

Aimés-moy toujours un peu, mon cher papa.

A Coblents, ce 14 may 1747.

*Au même*

A Mets, ce 16 may 1747.

Mon cher papa, je suis arrivé icy ce matin; je n'ay pris que 15001. Je repars ce soir, et j'arriveray le plustôt que je pourray. Je laisse derrière moy tout mon monde, mon équipage et Alexandre pour en être le conducteur. Je ne mène, avec moy, qu'un jeune homme qui me sert de valet depuis huit mois, quoy qu'il soit de bien meilleure maison.

---

<sup>76</sup> Voyez pages 121 à 144.

<sup>77</sup> Débarqué à [Flessingue](#) (Vlissingen or Flushing in English) le jour même de la révolte de cette ville, le marquis, après avoir été obligé de s'y cacher cinq jours, était remonté jusqu'à la Haye, puis descendu à Coblentz par la Gueldre et par Clèves.

Je suis plus qu'au désespoir de ne pouvoir poster à Lunéville, mais mon chemin est par Verdun et Reims, et j'alongerois de plus de 30 lieues, si je passois par le chemin de Lunéville qui est celui d'Alsace, et non de Paris, en venant de Mets.

Si la crainte de manquer le Roy, à Paris, ne me forçoit pas d'aller par le plus court, je me détournerois volontiers pour voir M<sup>me</sup> la princesse de Talmond<sup>78</sup>, et suivre les vues du sage Sainte-Palaye, dont l'amitié me touche autant qu'elle me flatte. Je ne me souviens pas d'avoir été chargé de luy acheter d'autre livre que le dictionnaire étimologique de Junius; je l'ay acheté double.

Cent mille choses à ma chère et adorable maman, que j'embrasseray enfin dans quelques jours; aux deux frères, à la *jolie tête* etc., etc.

Le héros que vous appellés mon ami devoit avoir pour le sien l'univers entier et tous les souverains, s'ils étoient aussi dignes de régner que luy. Quand à moy, petit particulier, je suis le plus respectueux, mais le plus constant de ses admirateurs, et l'honneur d'avoir acquis sa bienveillance me flattera toujours plus que les bienfaits dont il auroit pu me combler, si sa fortune eût égalé sa vertu.

Adieu, mon papa; la vôtre est aussi rare, aussi aimable, et vous êtes, en homme, aussi estimable et aussi unique que luy en Prince et en héros.

Bon jour, mon cher papa; je ne vous puis exprimer combien votre fils vous aime. Je feray tout ce que vous me marqués.

---

<sup>78</sup> Cousine de la reine de France.

*Au même.*<sup>79</sup>

Lion, ce mercredi, à trois heures après-midi le 21 septembre 1747.

Je ne suis arrivé à Lion que le matin, mon cher papa, c'est-à-dire que le huitième jour de mon voyage. Ce n'est pas que je ne me sois levé bien matin et que je n'aye bien cheminé; mais c'est qu'arrivé à Dijon, je n'ay pu résister à l'envie de profiter de l'occasion de voir la Franche-Comté. J'ay donc été à Dôle, Besançon, etc., et je suis venu à Lion par des chemins de traverse qui m'ont mis à même de voir de fort beaux cantons que je n'aurois jamais vu, sans cette escapade: le diable rôti est roué, à ce qu'il dit, et je le crois. Heureusement pour luy, voilà nos courses en poste finies.

Je m'embarque, après-demain matin, avec la chaise, sur la diligence d'eau: je seray, samedi soir, à Avignon, et à Eguilles dimanche 24. J'en partiray, le 26, pour l'armée, et je ne pourray guères être de retour à Aix que le 3 ou le 4 d'octobre, moyennant quoy mon retour à Paris sera retardé de cinq à six jours, et je ne compte guères de pouvoir y être avant le 14 ou le 15. La chaise est en fort bon état.

Bon soir, mon cher papa; bon soir, ma chère maman; aimés toujours un peu votre fils qui vous adore et qui sait bien pourquoy. Mille choses à tout le monde, mais nommément au Président, à tous les d'Argentaux, à MM. de Mairan, Sainte-Palaye, et à ce bon docteur. Adieu, mon papa, ma chère maman, adieu.

---

*Au même*

Me voicy enfin arrivé, mon cher papa, après seize jours de voyage. J'ay eu tous les malheurs imaginables: m'étant

---

<sup>79</sup> La fatalité qui semble s'être attachée à tous les pas du marquis, après son retour d'Ecosse, l'avait fait arriver à la Cour trop tard pour entretenir efficacement les ministres. Il resta quatre mois à Paris et prit ensuite le chemin de la Provence: c'est en route pour Aix qu'il écrit cette lettre.

embarqué sur le Rhône, vendredi dernier, comme je vous l'avois mandé, nous le trouvâmes si fort et si en apparence d'augmenter, que les patrons nous dirent naturellement qu'il y auroit du danger d'y naviguer au-dessous de l'Isère, de sorte qu'avec bien de la peine nous attrapâmes le rivage de Saint-Valier où nous passâmes près d'un jour. Comme l'eau ne diminuoit pas, je craignis que nous ne fussions obligés de séjourner encor longtemps ou de nous exposer, en partant trop tôt. Je pris donc le parti de laisser là le Rhône pour ce qu'il valoit, et de faire chemin par terre.

Mais à huit lieues de Saint-Valier, je trouvay l'Isère débordée, que je ne pus passer en batteau que vingt-quatre heures après; ensuite la Drôme, qui m'a retardé trente-six heures, et, à quatre heures de la Drôme, un mauvais torrent presque sans nom qui m'a arrêté vingt-quatre heures et que j'ay passé trop tôt, car nous pensâmes nous y noyer, quoyque secourus par douze hommes à qui j'avois donné dix écus pour traverser le torrent autour de ma chaise qui surnageat un moment, et qui auroit sans doute tourné, si elle n'avoit été soutenue, dans son équilibre, par les mains des hommes qui géroient à côté et qui avoient de l'eau jusqu'à la poitrine.

Enfin, pour achever l'œuvre, je trouvay, à Villeneuve lès-Avignons, le Rhône hors d'état d'être traversé de vingt-quatre heures, de sorte que j'ay resté huit jours à une route d'un et demi.

En arrivant icy, j'ay trouvé mon pauvre père vieilli à faire pitié, sans dents, maigre, courbé, presque méconnoissable. Cela m'a tout ému. Quant à ma mère, elle a rajeuni et m'a paru contente de ses commissions. Quant à M. le marquis<sup>80</sup>, au lieu de songer à ses affaires, il a été courir la province avec les ducs de Wirtemberg qui ont passé deux jours à Eguilles. Ils partirent, hier matin, pour le Languedoc, et mon frère pour une campagne où il sera trois jours.

Cependant, les affaires n'en souffriront guères: mon père

---

<sup>80</sup> Le marquis d'Argens.

m'a dit qu'il passerait le contrat et ferait les cessions convenues quand et comme je voudrais, et il est convenu de faire céder, par mon frère, à M<sup>me</sup> de la Tour, dans le même contrat, une pension viagère de 750l. J'ai fait, ce matin, la minute du contrat que le notaire couchera sur son registre, tout de suite, et que mon frère n'aura qu'à signer à son retour. Ainsi, voilà une chose finie.

Je n'yray pas si vite pour ce qui me regarde. Mon père a négligé ou oublié de m'écrire qu'il y avoit icy à payer 2,000l. pour le droit de bonet<sup>81</sup> qui appartient au corps du Parlement, et 500l. pour ce qu'ils appellent icy la masse, qui est un fonds qu'ils font pour fournir aux courants de leurs affaires, quand ils en ont. J'ay donc donné, pour ce dernier droit, 500l. qui me restoient encore de ce que vous m'avés prêté, et, quant aux 2,000l., mon père avoit écrit, il y a quelques jours, à un de mes amis de Marseille qui luy manda hier qu'il me les prêteroit bien volontiers. Ainsi voilà une grande difficulté levée, et tout l'argent nécessaire trouvé. Je tireray sur vous, mon cher papa, une lettre de change de trois à quatre cents francs, pour m'en retourner, si je ne les trouve pas icy.

Mon père avoit encore manqué d'exactitude en me disant que je pourrais être reçu dans trois jours. Il en faut au moins sept à huit, à commencer du 1<sup>er</sup> octobre, jour de la rentrée du Parlement. Il me faudra, ce jour-là, prêter serment comme avocat. Le lendemain, il me faudra visiter tous les membres du Parlement, ensuite présenter requête, ensuite rester trois jours enfermé chés moy sans qu'il me soit permis de sortir, étant censé employer ce temps-là à étudier la loy qu'on me donnera. Ensuite, il faudra être reçu, recevoir les visites de tout le Parlement et de toute la ville, et employer deux ou trois jours à faire les miennes. Ce sont là des usages provinciaux dont on m'assure qu'il n'est pas possible de se dispenser. Or, la rentrée ne se faisant que lundi second octobre, à cause que le premier est un dimanche, je ne pourray partir d'Aix que le 9 ou le 10.

---

<sup>81</sup> En considération de ses services, M. de Puisieux lui lit faire remise de ce droit de bonnet.

J'iray de là à l'armée,<sup>82</sup> d'où je ne seray, peut-être, de retour à Aix que le 17 ou le 18, de sorte que je ne pourray guère arriver à Paris avant la fin du mois.

Cela me détermine à envoyer d'icy, à M. de Puysieux, un mémoire concernant mes affaires; je le luy adresseray en droiture, mais je vous en enverray une copie, pour vous, avec une lettre pour M. de Montmartel, que je vous prieray de lui rendre, afin d'avoir occasion de luy parler de moy et de ma reconnoissance.

Je vous prie aussi, mon cher papa, de faire prévenir M. de Sejeans, premier commis de M. d'Argenson, avec qui je devois arrêter les comptes des prisonniers de guerre en Angleterre, que je seray à Paris à la fin d'octobre, au plus tard. Ils m'avoient renvoyé à leurs retours, le ministre et luy, et ils pourroient être étonnés de ne me point voir paroître, me croyant à Paris. Ce sont des animaux à qui je ne veux point écrire.

---

*Au même.*

N'avés, vous point vu M. de Puysieux, mon cher papa? Faites-luy dire quelque bien de moy, si cela se peut, par M. de Nestier<sup>83</sup> à qui j'offre mes respects irès-humbles, et par notre bon docteur que j'embrasse de tout mon cœur. Il peut, surtout, parler beaucoup de ma reconnoissance, sans oublier de relever un peu mes services. Personne ne sçauroit faire cela mieux que luy en toutes façons: je connois sa façon de s'intéresser, je connois son cœur, je sçais comme il fera.

Je prie aussi M. de Mairan de ne pas oublier, dans l'occasion, quelqu'un dont il connoît les sentimens pour luy, et qui fait assés de cas de sa bienveillance pour la mériter un peu.

---

<sup>82</sup> L'armée du maréchal de Belle-Isle, alors dans le comté de Nice, d'où elle observait les troupes autrichiennes qu'elle venait de refouler en Italie.

<sup>83</sup> Louis Cazeau de Nestier, écuyer ordinaire de la grande écurie.



Il pourroit me servir utilement auprès de l'abbé de la Ville Je luy serois bien obligé, s'il ne trouvoit pas l'occasion de le voir, par hasard, d'aller le chercher *ex pro/esso*. Il faut, s'il est possible, que tout le monde pousse à la fois, afin que les forces réunies ayent plus d'effet.

Mon mémoire pour M. de Puisieulx partira lundi i<sup>er</sup> octobre. Réglés vous là-dessus. Mon père écrira au Chancelier de parler à M. de Puyseulx en ma faveur. Le bon homme le fera, et cela ne gênera rien. J'espère beaucoup de M. de Montmartel, mais il faut que mon divin Benest se joigne avec vous, et que vous l'alliés voir ensemble, pour l'échauffer. Je crois qu'il n'est pas insensible à la louange méritée et à la prière des gens tels que vous deux. Je pense, de plus, qu'il y aura plus d'adresse à faire solliciter vivement tous mes amis, pendant mon absence, qu'après mon retour. Il semblera que j'y ay moins de part, et qu'ils sont plus persuadés du bien qu'ils disent de moy, et que l'intérêt qu'ils prennent en mes affaires est plus vif et plus sincère. Enfin, quand j'arriveray, si je ne trouve pas les grâces que je demande accordées, je trouveray au moins les choses préparées et le ministre prévenu.

Vous sentés bien que celuy sur qui je compte le plus, c'est le Cardinal: j e luy écriray aussi lundi, et j'enverray au méchant neveu une copie de ma lettre afin qu'il soit mieux en état de dire et de faire pour le mieux,

Mille et mille choses au frère et à *la. jolie tête*; il t aut que, tous ensemble, vous fassiés réussir ce pauvre d'Eguilles qui vous aime bien tous.

Bonjour, ma chère maman; j'ayété bien content, en arrivant icy, de revoir tant de gens et tant de choses au milieu desquels j'ay passé les trois premiers quarts de ma vie; mais votre fils n'aura pas moins le plaisir de revoir sa chère maman à qui il doit plus que toute sa famille et son país ensemble.

Bonsoir, mon papa. Je suis bien fâché de n'avoir point trouvé icy de vos lettres. Ecrives-moy un peu ce qui peut me regarder au sujet de M. de Puisieulx et de M. le Cardinal; je

seray encore icy à temps de recevoir vos lettres écrites à Paris le i 2.

Adieu, encore un coup, mon cher papa et ma chère maman. Souvenés-vous tous les deux de votre fils.

Mille amitiés et complimens à mon cher Président, à MM. du Breuill, l'abbé Legendre, l'abbé Pétrrocini, Mirabeau, etc., etc.

Je ne sçay encore rien d'Italie. J'yray à Aix après-demain 1<sup>er</sup> octobre.

A Eguilles, ce 29 septembre 1747.

Mon père a été enchanté du recueil d'estampes 1 qu'il n'avoit pas encore vu.

*Au même.*

Je ne puis pas m'expliquer votre silence, mon cher papa, et je suis dans les plus grandes allarmes

1 Recueil d'estampes, gravées d'après la collection de tableaux de maîtres, réunie par le grand-père du marquis d'Eguilles; il en a déjà été question dans la lettre du i5 mai.

sur vctre compte et sur celuy de ma chère maman. Ecrives moy, je vous prie, à Lion, à la poste restante, afin que j'y reçoive de vos nouvelles en passant; je ne serois plus à temps d'en recevoir icy, devant être reçu mardi, et partir jeudi 12 pour l'armée; je compte toujours d'être à Paris le 24 ou le 25 du courant.

Il me faut étudier ma loy, apprendre par cœur les arguments de cinq personnes et une harangue, recevoir toute la ville et arranger les affaires de mon frère qui se finiront, lundi, par un acte tel qu'il le désiroit. Je suis harassé et je finis.

Mille et mille amitiés aux chers frères, à *la jolie tête*, au divin Président, à MM de Sainte-Palaye, Mairan, Bayle, et à ce bon docteur que j'embrasse de tout mon cœur.

Bonjour mille fois, mon cher papa et ma chère maman.

Je me recommande au souvenir et aux bontés de M. de Nestier.

Adieu, mon cher papa. Faites agir auprès du Ministre. J'écris, aujourd'hui, au Cardinal et à M. de Montmartel.

Aix, ce 5 octobre 17+7.

J'écris à M. le Cardinal et à M. de Montmartel que vous leur ferés remettre, le même jour, à chacun, une copie du mémoire que j'envoie à M. de Puysieux; celle à M. le Cardinal doit être remise par M. d'Argental, et l'autre par M. de Sainte-Palaye ou par vous, mon cher papa. Faites-les faire toutes les deux; le courrier va partir, et je n'ay pas le temps de les faire faire icy.

*Au même.*

Par une lettre fort polie que j'ay reçue de M. le maréchal de Belle-Isle, j'ay pourtant entrevu qu'il ne se soucie pas que j'aille à son armée. Vous la verrés, mon cher papa.

J'ay donc fini mes courses à Toulon, d'où je pars demain pour aller à Ollioules, voir M. de Bandol. J'arrive, après-demain 17, à Marseille; à Aix le 18; à Eguilles le 20; le 21 à Avignon, d'où je pars le 22 pour Paris, en droiture, sans m'arrêter nulle part. Vous pouvés donc compter, mon papa, que je seray le 24 à Lion, de sorte que j'y pourray encore trouver, à la poste restante, votre réponse à ma présente lettre, si vous me la faites tout de suite.

Je suis bien aise d'apprendre, en chemin, la situation de mes petites affaires et la disposition des ministres, parce qu'en ce cas je m'arrêteray à Fontainebleau en y passant, au lieu que, si je ne reçois point de vos nouvelles sur la route, j'yray à Paris sans m'arrêter, afin de prendre langue avant de voir les ministres.

Bonjour, ma très-chère maman. Les affaires de mon frère sont entièrement réglées, et avec mon père, et pour ce qui concerne madame de la Tour. Il part demain pour Paris où il arrivera quelques jours avant moy.

Il n'y a aucune sorte de mouvement dans les armées de ces côtés-cy, qui vont bientôt entrer en quartier.

Bonjour, mon cher papa et ma chère maman; cent mille choses au Président, aux deux frères et à la *jolie tête*; au bon docteur, à MM. de Mairan, Sainte-Palaye, Baile, etc., etc., etc.

Toulon, ce 15 octobre 1717.

*Au même*

A Lion, ce 35 octobre.

J'ay reçu, mon cher papa, vos deux lettres adressées, l'une au maître de la poste aux chevaux, et l'autre au directeur de la poste aux lettres; je serais parti aujourd'hui, mais j'ay eu, hier, un accès de fièvre fort violent, et je veux voir, avant de me mettre en chemin, ce que cela deviendra.

Ce 26.

L'accès m'est revenu ce matin à neuf heures; il est très-fort; je ne continueray pas ma route de quelques jours. Je vous prie, mon cher papa, de m'envoyer, par la poste, une lettre de change de deux cents livres: au cas que je fusse obligé de rester icy encore huit ou dix jours, comme il y a apparence, je manquerois d'argent pour continuer ma route.

J'ay tiré sur vous, outre les 1.000 l., deux lettres de change de 300 l. chacune.

Mon cher papa, je ne veux pas vous remercier, je ne le pourrois que trop imparfaitement.

Ma chère maman, voicy une anicroche désagréable: j'attendray de vos nouvelles et la lettre de change de 200 l. de mon cher papa.

Mon adresse est: *A M. le Président d'Eguilles, à l'Écu de France, chez le maître de la poste aux chevaux*. Je n'écris rien à mon père de ma maladie.

*Au même*

J'ay reçu, mon cher papa, votre lettre du 22 octobre, et j'attends avec la plus grande impatience celle qui doit la suivre. J'y apprendray le résultat de la lettre que vous avés écrite à M. de Montmartel, de la conversation que vous devés avoir eu, avec luy, mardi passé, et de ce qu'il aura dit et résolu, sur mon compte, avec M. de Puyseulx.

Je pense que tout cela aura fait décider le taux de la récompense qu'on me doit, et qu'en arrivant je n'anray plus qu'à remercier des grâces grandes ou petites qu'on m'aura accordé.

J'aime mieux avoir été absent qu'à portée de solliciter moy-même, parce qu'alors vous auriés été moins autorisé à écrire et à parler à tant de gens, et, entr'autres, à M. de Montmartel, et qu'il vaut beaucoup mieux que ce soit vous qui me loue et entre dans certains détails qu'il ne m'auroit pas convenu de faire valoir moy-même.

J'ay eu encore un accès de fièvre depuis ma dernière lettre, mais moins violent; je n'ay voulu employer d'autres remèdes que la diète et le repos. Je serois déjà assés fort pour continuer ma route, mais, outre qu'il vaut mifux me (aire raffermir, je ne sçauois arriver jusqu'à Fontainebleau, et, par conséquent, partir d'icy, que je n'aye reçu les deux cent francs que je vous ay demandé.

Mille remercîments au chers d'Argentaux qui sont trois, et à ce bon Sainie-Palaye, et mille compliments à MM. Falconet, Mairan, Baile, tous les abbés, le vieux ami, etc, etc.

Bon jour, ma chère maman, votre fils s'ennuye bien, loin de vous; c'est une triste chose que le séjour que je fais icy; je me suis mille fois moins ennuyé dans les montagnes d'Ecosse.

Je ne vous remercie point icy, mon papa: il faudroit que chaque moment de ma vie fût employé à vous remercier, cela vous ennuyeroit; mais je vous aime bien, ma chère maman, et je sçais que vous en êtes bien aise.

Bon jour, mon cher papa, bon jour ma chère maman; bon jour, Messieurs, qui êtes aussi aises chés ma chère maman que

je suis triste icy. Souvenés-vous tous de d'Eguilles qui vous aime tous, en vérité, du meilleur de son cœur. Bon jour, mon papa.

Lion, ce 3i octobre 1747, logé à *i'Ecu de France*, chés le maître de la poste aux chevaux.

Je vous prie d'envoyer chés madame Alloi a prendre le meilleur de mes deux habits noirs d'hyver, et de me l'envoyer chés M. de Nestier ou de Butler ' il Fontainebleau, attendu que je n'avois porté avec moy qu'un habit noir d'été et qu'en cet état je ne pourrois paroître à Fontainebleau, ny par conséquent m'y arrêter. Au reste, j'y resteray tant que je pourray.

*Au même.*

J'ay reçu votre lettre et les 2oo 1., mon cher papa, toujours mon vray père. Je verray, aujourd'huy, M. Palu 2 et M. le médecin Garnier, et je partiray pour Fontainebleau demain au matin. Mais, comme je ne veux pas me forcer, je mettray quatre jours à y arriver. Je feray exactement tout ce que vous me dites, et je vous écriray à mon arrivée. Je compte de trouver mon habit noir d'hyver chez M. de Nestier ou chez M. Butler, sans quoy je serois bien embarrassé.

Adieu, mon cher papa, adieu, ma chère maman. Mille remercîmens à MM. Falconet et Mairan, et bien des cornplimens à tous ces messieurs. Le pauvre Pondevelle doit être bien fâché; je m'intéresse bien vivement à son malheur, car je l'ayme de tout mon cœur, quoyqu'on le dise si froid. N'oubliez pas de faire mes compbmens à ses frère et sœur, et au cher Sainte-Palaye. Adieu, mon papa, adieu, ma chère maman.

Lion, ce 3 Novembre 1747.

1 M. de Butler, écuyer de la grande écurie.

2 M. Pallu, intendant à Lyon.

*Au même.*

A Vermanton, quatre lieues avant que d'être à Auxerre, le 7 Novembre 1747.

Il m'arrive encore un inconvénient, mon cher papa: je n'ay plus de fièvre, mais il m'est sorti deux espèces de clouds, l'un au ventre et l'autre au derrière, qui me font beaucoup souffrir: celui du derrière est placé si mal à propos qu'il m'a été de toute impossibilité de supporter plus longtemps le mouvement inévitable de la voiture, et que j'ay été obligé de m'arrêter ici, où l'on m'assure qu'il me faudra au moins six à sept jours avant que ce diable de cloud me permette de me remettre en chemin sans m'exposer aux plus fâcheux accidents.

Je suis inconsolable. J'écris, par ce courrier, à M. le Cardinal et à M. de Butler, ce qui m'arrive, priant ce dernier d'en parler à M. de Puyzieulx.

Je vous prie, mon cher papa, de m'envoyer encore cinq louis, car il me faut des chirurgiens, apotiquaires, du feu toute la journée, et je n'avois que ce qu'il me falloit, tout jusle, pour arriver à Fontainebleau., Adressés, s'il se peut, ces cinq louis au directeur de la poste, à Vermanton, eu à celui d'Auxerre, en me donnant avis à Vermanton où je suis logé chés le maître de la poste aux chevaux.

Ne faut-il pas, ma chère maman, que je sois le plus infortuné des hommes pour que tant de petits vilains inconvénients m'arrêtent un mois sur une route de six jours, dans un temps aussi précieux? Rien ne me console, en vérité, que l'espérance de vous revoir enfin, et la certitude de votre amitié et de celle de mon cher papa.

Je n'ay pas vu M. l'Intendant, qui étoit en tournée. M. le médecin Granier, que j'allay voir et qui me reçut le mieux du monde, n'avoit pas encore reçu la lettre de M Falconet que j'embrasse avec un cœur digne de luy, par sa façon de sentir.

Cent mille choses aux d'Argentaux, Sainte-Palaye, Mairan, etc., etc.

Adieu, mon cher papa; embrassés pour moy deux fois ce cher Président, sans oublier le vieux ami, le petit, l'abbé Legendre, M. Baile et M. de Leitre, s'il est revenu de sa campagne, et le marquis d'Argens, s'il est arrivé.

*Au même.*

Aujourd'huy, 17 novembre 17+7.

Mon cher papa, j'ay reçu mon habit qui étoit chés M. de Nestier. Son valet l'avoit oublié, et il a été bien grondé.

J'ay dîné, hier, chés M. de Puysieux; je passay, avant-hier, une heure et demie enfermé avec luy. Il me promit positivement et expressément de m'employer, m'en donna sa parole, et me pria seulement de ne pas m'impatienter si cela ne venoit pas aussitost qu'il le souhaitoit. Quant à une récompense, il me dit naturellement qu'il avoit proposé deux fois au Roy de me donner une pension et qu'il luy avoit toujours répondu que je serois depuis bien peu de temps: « *De sorte, ajouta-t-il, qu'il faudra vous contenter d'une gratification. Je suis fâché que cela ait pris ce tour-là. Dès que je seray à Versailles, je feray votre affaire dans mon premier travail* » Voilà pour un.

Le Cardinal est le meilleur homme du monde. Il m'a comblé d'amitié: j'ay dîné aujourd'huy chés luy, quoy qu'il se soit purgé. Il n'y avoit que moy et M. L'alh-mand de Bay '. Il fera ce qu'il pourra, cela est certain.

L'abbé de la Ville <sup>2</sup> m'a comblé d'amitié.

M. de Maurepas m'a très, bien reçu et m'a promis ses bontés.

M. d'Argenson m'a assés bien reçu aussi, mais je n'ay pu lui parler qu'un moment: il m'a renvoyé à Versailles, pour recevoir mes comptes, M. de Sejan ne le pouvant plustôt.

M. de Saint-Florentin, a qui on m'a présenté, m'a aussi fort bien reçu. MM. de Nestier, de Butler me comblent d'amitié. Le Chancelier partit mercredi; je n'ay pu le voir.

Je n'ay pu voir non plus M. le prince Charles.

J'ay dîné, avant-hier, chés M de Livry, premier commis de M. de Saint-Florentin, qui peut m'être utile comme provençal, et qui me paroît un fort aimable et fort honnête homme.

i M. Lallemand de Betz, fermier général.



*i* L'abbé de la Ville, précepteur des enfants du marquis de Fe'nclon, lui avait succédé en 1744 comme chargé des affaires du Roi à la Haye. A son retour, il fut nommé premier commis au ministère des Affaires étrangères. Il était membre de l'Académie depuis 1746.

J'ay vu M. d'Héricourt, qui m'a fait promettre d'aller au Boulay: je iuy manqueray de parole.

J'iray à Paris dès que le Roy sera parti: il va coucher à Choisi après-demain dimanche.

J'oublois de vous dire que, parlant à M de Puyseulx de ce qui m'étoit dû et le priant de me faire payer, il me dit: « A Versailles, mon cher, à Versailles. Je finiray toutes vos affaires Ainsi il faut attendre: le Roy y sera le 25. »

Bon jour, ma divine maman. Je me porte assés bien; mes charbons se guérissent, et je pourrois bien récalcitrer contre mon adorable docteur et ne plus me purger. Je l'embrasse de tout mon cœur et MM. de Mairan, Sainte-Palaye, le frère abbé, etc.

Bon jour, M. d'Argental et Madame, bon jour le frère abbé de Saint-Sulpice, et le *prussien* ' , s'il n'est pas encore parti. Son présent sera un portrait de roy, garni de diamants.

Bon soir, mon cher papa.

Ce vendredi à huit heures du soir.

Nous allons boire à votre santé, à la grande écurie. Bon soir, M. de Leitre.

Mon cher Président, il y a longtemps que je sçavois que vous êtes le meilleur homme et le meilleur magistrat du royaume. Rien de mieux que votre lettre et rien de si bien que votre mémoire. Je l'ay fait copier aujourd'huy, et je le mettray

*i* Le marquis d'Argens.

dans le greffe d'Eguilles, comme un des plus curieux

morceaux que puisse avoir un magistrat. Rien n'est plus savant, rien n'est mieux écrit, rien n'est plus judicieux. Adieu, très-cher.

*Au même.*

Ce mercredi 8.

Mon cher papa, ma conversation avec M. de Maurepas a été d'une heure et demie. J'ay tout lieu d'être content de luy, parce que je pense qu'il l'est de moy. Il m'a promis de s'intéresser vivement auprès de M. de Puysieux, pour me faire récompenser.

M. de Nestier luy enverra votre lettre, qui fera merveilles. Celle de M. le prince Charles ne nuira pas, si elle vient, mais ce que M. de Montmartel a promis de dire est de la plus grande conséquence. Pourvu qu'il ne l'oublie pas! Ne pourroit-on pas lui en rafraîchir la mémoire?

Mon cher papa, je vais encore abuser de votre amitié: je n'ay qu'un louis, et il me faut payer mon habit. Je vous prie de m'en envoyer douse par le porteur de la présente. Le tailleur viendra, demain au matin, m'apporter ma veste, et je voudrois pouvoir le payer.

Des nouvelles, s'il vous plaist, de cette pauvre madame Duret et de ce pauvre Président.

Bon jour, ma chère maman, vous n'auriés point de malheurs, si les vertus en exemptoient, mais votre courage vous reste.

*Au même.*

J'étois si fâché, mon cher papa, que je ne voulois pas vous écrire ce qui se passe icy. Il le faut bien, pourtant: M. de Puysieux prétend que M. le marquis d'Argenson, avant oublié de faire signer au roy une ordonnance qu'on me payeroit mes apointements argent fort, il ne peut me les faire payer qu'argent foible, quoyque M d'Argenson attestât que son intention a été de me faire payer argent fort. Toute la grâce que j'auray de luy sera une gratification équivalente à la différence de l'argent foible à l'argent fort, c'est-à-dire d'environ 14,000<sup>l</sup>. dont M. de Montmartel m'a avancé 3,000<sup>l</sup> Il me

restera donc, environ, n,000., et voilà tout.

Il m'a repromis de m'employer, de la façon la plus forte, mais il me donne moins que M. d'Argenson ne m'avoit accordé, puisqu'outre mes appointements argent fort, il m'avoit encore permis de prendre une gratification à mon gré.

Je luy ay remis les lettres originales déchiffrées; mais cet homme-là est foible et timide et n'ose rien demander au maître.

J'ai dîné chés luy, chés le Cardinal et chés le Chancelier Le maréchal de Noailles m'a tenu trois heures; je le reverray ce soir j'ay rendés-vous.

MM. de Nestier, Butler et Bengly vous font mille compliments. Je n'ai pu voir M. Bachelier.

Je compte de m'en retourner demain.

J'ay reçu la lettre de M. de Nicolai, que je remercie de tout mon cœur. J'ay reçu aussi une autre grosse lettre venue de Provence.

M d'Argenson ne m'a pas dit un mot et ne m'a répondu que par une très-froide révérence. Je n'ay encore pu trouver MM. de Saint-Florentin et de Maurepas.

Bonjour, ma chère maman, vous serés bien fâchée; M. de Montmartel arrive icy ce soir. Je luy diray ce que j'ai dit à M. de Puyseulx, que je me soucie peu d'être employé, si on ne doit me récompenser qu'en (paroles) et ne pas même me tenir ce qu'on (m'a) promis.

Bonsoir, mon cher papa; mille et mille compliments a toute la *Paroisse*.

D'eguilles.

Versailles, ce 8 décembre 1747.

*Au même.*

J'ay reçu, mon cher papa, la réponse de M. de Towneley,

que j’embrasse et que je remercie. Celle du Prince<sup>84</sup> est assés singulière.

Voicy une lettre pour M. de Sullivan. Comme je ne sçais pas son logement à Paris, je vous l’adresse; vous aurés la bonté de le laire chercher: il s’en est retourné hier.

Je vais chercher, tout à l’heure, M. de Montmartel. Quant à M. de Puysieux, je luy ay écrit une lettre très-respectueuse, mais très-franche. Je la porte à M. de Montmartel à qui je la liray, et, s’il ne veut pas la remettre à M. de Puysieux, je la luy porteray moy-même.

Je me suis bien plaint à M. le Cardinal, qui m’a dit que M. Puysieux luy avoit dit cependant beaucoup de bien de moy, avant-hier; cela est fort bon, mais ne guérit rien.

Quant à Gênes, à Naples et à M. de Belle-Isle, je ne veux rien demander à M. de Puysieux, qu’il n’ait fait régler mes comptes ou qu’il ne m’ait rendu justice contre luy-même, vis-à-vis de M. de Montmartel.

Je luy ay cependant rendu compte de quelque chose dont il m’avoit chargé, mais c’a été par écrit. M. de Montmartel luy parlera de moy, sans doute, aujourd’huy ou demain; il aura, de plus, reçu ma lettre, qui est plustôt un mémoire qu’une lettre: alors j’yray le voir et je luy diray tout ce que vous souhaités que je dise. Il est vray qu’il ne faut pas *bouder contre son ventre*; mais, mon cher papa, j’aimerois mieux, certes, d’avoir un ventre que de porter celui d’un ladre qui ne sent rien. Si M. de Puysieux est tel que tous ses amis le croyent et que je le croy moy-même, il me saura gré de ma sensibilité et de ma façon de la luy faire apercevoir. Je travaille assiduellement à un mémoire que le marquis de Noailles m’a demandé.

Bonjour, ma chère maman, mon bon Sainte-Palaye, mon cher Président. Bonjour, mon cher papa. Versailles, ce 14 décembre 1747.

(A suivre).

---

<sup>84</sup> Le Prince Charles-Edouard.

Directeur: Paul Cottin.

---

# REVUE RÉTROSPECTIVE

RECUEIL DE PIÈCES INTÉRESSANTES  
ET DE CITATIONS CURIEUSES

---

Cinquième semestre (juillet-décembre 1886)

---

PARIS

LIBRAIRIE LEPIN, 12, GALERIE D'ORLÉANS

---

1887

CORRESPONDANCE DU MARQUIS D'EGUILLES (*fin*).<sup>85</sup>

---

*Au même.*

A Fontainebleau, ce lundi, à midi.

Je vis, hier au soir, Monclar<sup>86</sup>, en arrivant. Nous avons parlé trois heures. Il m'a répété à peu près ce qu'il avoit écrit à Mme Doublet, avec plusieurs circonstances qu'il est impossible d'écrire et que je vous diray. Le résultat de notre conversation a été qu'il verroit, dans la journée, M. de Maurepas, qu'il lui demanderait une audience pour moy et que, jusqu'à ce que j'eusse vu et entendu ce ministre, je n'en verrois point d'autre ny qui que ce soit. Monclar doit me rendre réponse, ce soir à 8 heures, chés M. le Guay. En attendant, je reste à mon auberge, tout seul dans ma chambre, en compagnie de mon chagrin, qui n'est pas petit. Il fait une pluye continuelle et un temps affreux, moyennant quoy je ne puis aller me promener. Voilà, mon cher papa, tout ce que j'ay à vous mander, jusqu'à ce moment, et il y a apparence que, de quelques jours, je ne pourray rien vous mander de ma conversation avec M. de Puy sieulx.

Monclar est fort irrésolu sur le ton dont je dois parler à cet homme sans force ou sans parole; il ne sçait pas si je dois paroître piqué ou résigné. C'est pour cela qu'il veut que j'attende et que je voye les dispositions de M. de Maurepas et ce qu'il me dira. Il n'y a rien à espérer pour être employé, dans le moment, car toutes les places sont données. Monclar

---

<sup>85</sup> V. tome III, page 95.

<sup>86</sup> J.-P.-F. de Ripert marquis de Monclar, procureur général au parlement d'Aix.

m'assure sçavoir que le président Ogier n'en a point; il pense que je dois faire tous mes efforts pour obtenir une gratification annuelle, jusqu'à ce que je sois employé, ce qui deviendrait une véritable pension si je ne l'étois jamais. Je trouve son idée bien juste, mais le foible M. de Puysieux ne s'y prêtera pas et me renverra encor avec des promesses dont Monclar convient qu'un homme sage, à ma place, ne peut plus faire grand cas.

Adieu, mon cher papa; sans votre amitié, celle de M<sup>me</sup> Doublet et de deux ou trois autres personnes dans le monde, je commence à sentir que la vie me deviendrait pénible et que j'en souhaiterois la fin.

Monclar présente ses respects à ma chère maman et vous fait mille complimens. Il vous est attaché, en vérité, à tous les deux, d'une façon qui vous fait honneur à tous les trois.

Dites mille choses de sa part au Président, et, entr'autres, que l'affaire de Seguiran<sup>87</sup> sera jugée au premier conseil des dépêches qu'on ne tiendra vraisemblablement que le trois du mois prochain.

Le Chancelier est toujours oui et non, les Conseillers d'Etat font feu et flame, le Maurepas est toujours ferme, et le seul de tous les ministres qui nous soutienne comme il convient. Sans luy, le Saint-Florentin auroit cédé, ou tout au moins se seroit refroidi. Le Cardinal, peu soutenu et peu hardi, n'auroit rien osé dire, et M. de Puysieux auroit été gagné par M. Fiquet qui, par parenthèse, a paru à Monclar presque convaincu de l'innocence de M. de Seguiran, dont il a lu le mémoire qui luy a paru, dit-il, presque sans réplique: «Vous verrés, lui a répondu Monclar, par la procédure imprimée, qu'il ne faut, pour répondre à ce beau mémoire, qu'en nier tous les faits, qui sont tous faux!»

---

<sup>87</sup> Jean François de Seguiran, avocat général, était poursuivi par le Parlement de Provence, sous l'inculpation de faux.

Un grand secret sur tout cecy, que le président seul doit lire. M. de Puyseulx nous est pourtant toujours favorable visiblement, et Monclar compte sur une réussite certaine. La prévention du Roy en notre faveur, et la certitude que M. de Maurepas a la volonté et les moyens de répondre à tout ce que le Chancelier et autres pourroient objecter, pour défendre ou pallier les arrêts du Conseil et de Toulouse, sont, en effet, deux bonnes raisons d'espérer tout.

Adieu, mon cher papa. Adieu, ma chère maman.

---

*Au même.*

22 octobre 1748. Fontainebleau, ce mardi à neuf heures du soir.

J'ay revu le cardinal, M de Maurepas et l'abbé de la Ville. Les deux premiers ne luy ont pas encore pu parler; le troisième a eu une longue conversation avec luy. Il a paru se fâcher qu'on luy rappelât ce qu'il m'avoit fait écrire au Parlement. Il a dit que ç'avoit été pour me faire plaisir, et non pour s'engager de m'employer à la première fournée; qu'il sentoit bien qu'il s'étoit trop lâché, mais qu'enfin je ne devois point réclamer, contre luy, une chose qu'il n'avoit faite que par amitié pour moy.

L'abbé a répondu fort bien que je ne me plaignois pas de luy, mais de moy, qui avois eu l'imprudence de m'engager, par là, avec mon Parlement plus que je n'aurois dû, ayant pu prévoir qu'en me promettant de m'employer, il ne m'avoit pas promis que ce seroit en tel ou tel temps, et que, par conséquent, j'avois eu tort de luy demander une grâce qui pouvoit me mettre dans l'embarras vis-à-vis de mon Parlement et du public; mais que je n'en étois pas moins à plaindre; qu'il étoit impossible que je retournât en Provence, etc.

A cela, le ministre a répondu que je n'avois qu'à n'y pas retourner; que je devois me mettre au-dessus des propos qu'on



tiendrait et ne pas douter que je ne fusse employé dès que la chose seroit possible, et convenablement; qu'il avoit dit de moy au roy tous les biens du monde, et *que le roy luy avoit dit de me mettre sur la liste de ceux qu'il agréoit*; que la liste des demandants étoit immense, que celle des agréés étoit très-petite; que j'y étois *de l'aveu et par ordre du Roy*, et que cela devoit suffire pour me calmer et me faire porter avec patience l'idée des gloses du public; qu'il approuvoit très-fort mon idée d'aller voyager, etc.

L'abbé prétend qu'il ne faut pas que M. de Maurepas ny le Cardinal lui parlent de son engagement et de la lettre écrite au Parlement, de peur de ne luy déplaire en paroissant m'être plaint à eux de son manquement de parole. Il a raison, et je tâcheray de les voir demain tous les deux, de bon matin, pour les prévenir.

Quant à moy, je déploreray fort ma situation, sans me plaindre à luy de m'y avoir jetté: puisque la chose est faite et ne peut plus être changée, il est inutile d'aller blesser l'amour-propre de cet homme qui me paroît aussi honteux que moy de mon aventure. Je m'en tiendray donc à luy demander et faire demander une gratification annuelle, selon ce que je vous ay écrit dans ma précédente.

Enfin, mon cher papa, j'ay le poignard dans le cœur, et il faut que je paroisse content; j'ay à me plaindre d'un homme, et il faut que je le remercie!

Je ne sçay quand je m'en retourneray.

Vous sçavés, sans doute, que la paix a été signée entre la France et les puissances maritimes: les autres puissances la doivent signer après, par accession, et on compte que c'est peut-être fait dans ce moment. Les ratifications doivent être échangées dans six semaines, d'où il suit que la publication de la paix générale pourroit avoir lieu à la fin du mois prochain, si on trouve bon.

Bonsoir, mon cher papa; bonsoir, ma chère maman. Bien des compliments au Président, à MM. de Mairan, Falconet, etc.

M. de Seguiran est icy, mais il n'y fait pas florès.

M. Fiquet m'a répétaillé les mêmes propos qu'à Monclar. M. de Puysieux ne m'a encore rien dit; je ne l'ay pas vu, quoyque j'aye été plusieurs fois chés luy.

J'yray certainement, demain, chés M. de Nestier; je n'ay pu y aller ny hier, ny aujourd'huy, et je me suis retiré à l'auberge à neuf heures, pour pouvoir vous écrire ce soir.

---

*Au même.*

Je ne me souviens pas, mon cher papa, si, dans les deux dernières lettres que vous me dites avoir reçu, je vous ay rendu compte de ma conversation d'hyer matin avec M. de Puysieux; il m'a répété tout ce que m'avoit dit l'abbé dé la Ville: le travail avec le roy, l'ordre de m'employer à la première occasion, etc. Mais il m'a paru fâché que M. de Maurepas et autres luy ayent parlé pour moy. Il a cru qu'il y avoit eu du manège de ma part et que j'avois fait le fâché pour être plus autorisé à demander une gratification.

Il m'a pourtant promis d'en parler au Roy: « Je ne vous répondez cependant de rien » m'a-t-il dit.

Il me pria enfin à dîner: le Cardinal, l'abbé de la Ville, M. de Maurepas, le comte de Muy et Monclar, tous m'ont conseillé de m'en retourner à Paris, de peur qu'il ne crût que je reste icy pour macquignoner, et le faire sonder, et tourmenter. Ils disent même qu'il ne faut pas que personne luy reparle de la gratification demandée, de quelque temps, etc., parce qu'il me sçauroit mauvais gré de paroître ne pas assés compter sur sa bonne volonté. Ainsi, mon cher papa, je prendray congé de luy

demain, et retourneray à Paris samedi ou dimanche, pour le plus tard.

Bon jour, ma chère maman; je suis toujours bien fâché, mais enfin il faut prendre son parti: s'ils me donnent ma gratification, j'iray voyager dans les états de la reine d'Hongrie, et je pourray dire alors que j'auray vu l'Allemagne: a quelque chose malheur est bon! Si, au contraire, on ne me donne rien, je me verray réduit à boire le calice jusqu'à la lie et à attendre tristement, à Paris, au milieu de 500 provençaux qui se moqueront de moy et qui seront aises. Mais, enfin, je me consoleray aux Filles Saint-Thomas, par le plaisir d'être plaint et aimé de vous deux et de vos amis.

L'affaire de Monclar est renvoyée au 9 du mois prochain, qui est de samedi en quinze. Il n'y aura point de conseil jusqu'alors. Tous les diables sont en l'air. Seguiran est icy. Il va partout insolemment, quoyqu'on le reçoive partout avec un mépris à humilier un laquais.

Mille et mille choses à MM. de Menicier, Falconet, Mairan, etc. J'aurois bien voulu que notre cher abbé de Bernis se fût trouvé icy, pendant le séjour que j'y ay fait.

Adieu, mon cher papa, j'ai soupé hier chés M. de Nestier, où nous avons bu à votre santé avec MM. de Butler et Bengly. J'y soupe encore demain. M. de la Martinière<sup>88</sup> y passa la soirée; on y parla des médecins assés cavalièrement, et je fus assés peu *moy* pour ne contredire pas un moment, quoyque d'un avis très-opposé.

Bon soir, mon cher papa, bon soir, ma chère maman; il est onse heures et je vais me coucher.

Fontainebleau, ce jeudi 24 octobre 1748.

---

<sup>88</sup> Pichaut de la Martinière, premier chirurgien du Roi.

Je décacheté ma lettre pour vous dire que je parleray de la place chés M. de Nestier, ainsi que vous le souhaitez; j'en ay parlé, avant-hier, une heure avec le prévost des Marchands, chés le Cardinal, à table. Tout le monde applaudit.

J'ay vu Bouchardon, qui est enchanté du Roy.

---

*Au même.*

Je comptois d'arriver ce soir à Paris, mon cher papa, mais j'ay été si malade, la nuit passée, que j'ay demeuré au lit tout le jour; d'où je vous écris à dix heures du soir. Je me trouve beaucoup mieux, et j'espère d'être en état de partir et d'arriver demain.

J'ay vu icy, hier, Charron et M. de Valori. Le premier est parti ce matin pour Marseille, et le second n'yra à Paris qu'au mois de janvier.

Le Roy déclara hier, à huit heures du soir, qu'il tiendrait, vendredi prochain, jour de la Toussaint, conseil des dépêches, pour juger l'affaire du Parlement de Provence; nous croiyons, le matin, d'être jugés neuf jours plus tard.

Adieu, mon cher papa, adieu ma chère maman; j'ay grande envie de vous revoir. Mille choses à toute la *Parroisse*.

Fontainebleau ce 20 octobre 1748.

---

MÉMOIRES.

*Du marquis d'Eguilles au marquis de Puisieux.*<sup>89</sup>

D'Eguilles représente très-humblement à Monseigneur le marquis de Puisieux:

1° Qu'il a perdu plus de trente chevaux pendant le cours de l'expédition d'Ecosse;

2° Qu'il a perdu deux fois ses équipages: une fois dans la retraite d'Angleterre en Ecosse, et, ensuite, dans celle de Sterling, aux montagnes;

3° Que tout ce qu'on lui apportoit de France pour réparer les pertes antérieures fut pris sur le vaisseau qui amenoit M. le colonel Braun;

4° Que, pendant plus de deux mois que Messieurs les officiers, n'étant pas payés, ne trouvoient pas de quoy vivre, il en avoit tous les jours une trentaine chez luy, dans un temps où les aliments les plus communs étoient d'une cherté horrible;

5° Que son retour d'Angleterre, par les circonstances qui l'ont accompagné, luy coûte plus de 8,000 livres.

Enfin, Monseigneur, par-dessus ce que le Roy me donnoit et mes revenus particuliers, il m'en a coûté 8,0001. que j'avois porté avec moy; 9,0001. que ma famille m'a avancé, et 11,0001. que je dois à M. de Bachaumont: voilà les choses dans la plus exacte vérité.

Cependant, comme dans des temps aussi difficiles que ceux-ci, tout François doit se tenir heureux d'avoir servi son maître à quelque prix que ce soit, je ne demande une gratification en dédomagement que comme l'effet de votre seule bonté et de la protection dont vous daignés m'honorer,

---

<sup>89</sup> Copie d'un mémoire que M. d'Aiguilles a envoyé à M. le marquis de Puisieux. (*Note de Bachaumont.*)

mais j'ose espérer de votre équité une pension telle que vous la jugerés convenable.

Ce n'est point par cupidité que je vous supplie instamment de vouloir bien me l'accorder, c'est pour qu'il paroisse au public et à ma famille que le roy et vous, Monseigneur, vous n'avez pas été mécontent de ma conduite: on auroit lieu de le penser si, de tous ceux qui ont été de l'expédition d'Ecosse, j'étois le moins récompensé. Je sçais, Monseigneur, par tant de preuves que j'ay déjà reçues de votre bienveillance et de votre protection, combien j'ay peu à craindre ce désagrément du plus juste et du meilleur de tous les hommes.

---

*Du marquis d'Eguilles au marquis de Puisieux.*

J'avois fait, en Ecosse, des augmentations considérables dans les piquets irlandois ruinés au siège de Sterling, d'Inverness et du fort Auguste. J'y avois joint des compagnies de nouvelle levée, formées de prisonniers que j'avois engagé, et de quelques déserteurs. Je les avois équipés, ou, pour mieux dire, couvert, autant que la chose étoit possible à Inverness, et ils ont été payés, jusqu'à la bataille de Colloden, a 12 sols de France par jour. Tout cela a été fait de l'argent que j'empruntois de tous ceux qui avoient quelques guinées, dans un temps où, depuis trois mois, le prince n'avoit pas un sou à donner à son armée.

Comme il nous importoit infiniment de former un corps de troupes réglées, je crus que, pour porter plus aisément les prisonniers à s'engager et les Anglais à désertter, il falloit payer absolument le peu que nous avions. J'en rendis compte, dans le temps, à M. le marquis d'Argenson, par M. Braun, et je demanday, pour leurs officiers, des commissions à M. le comte d'Argenson, lesquelles furent données audit M. Braun, et par luy brûlées, quand il se vit au moment d'être pris prisonnier.

Quand je ne pus éviter de l'être moy-même, je brulay aussi mes papiers, et notamment mes comptes; il est bien clair que, s'ils m'avoient été saisis, par la forme dont ils devoient être, ils m'auroient exposé, moy et les autres, et auroient encore plus compromis les deux Cours. Je crus donc que je n'avois rien de mieux à faire que de les brûler, et de me contenter de prendre une note de la somme totale. Or, Monseigneur, vous verrés, par cete note, que chaque homme, l'un portant l'autre, ne revient pas, au Roy, 701. de France, pour engagement, équipement et paye.

Que ces recrues et ces nouvelles compagnies ayent existé, c'est de quoy le dernier soldat qui a été en Ecosse seroit en état de vous rendre compte. Il est de la même notoriété que c'est moy qui les ay levées, équipées et payées, et le prince Edouard luy-même ne sçauroit me refuser de certifier que je n'ay jamais reçu de ses fonds que 300 guinées qu'il m'avoit prêté et que je passe en recette, comme si je les avois reçues du Roy. Or, Monseigneur, pour satisfaire, après la bataille de Colloden, aux engagements que j'avois pris avec 40 créanciers, dont la moitié étoit ou des domestiques, ou des prisonniers sans autre ressource, je m'adressay à M. le marquis d'Argenson qui me fit toucher 19,0001. par M. Charron.

Ce sont ces 19,0001. dont M. de Bernage vous a parlé et dont il prétend que je dois rendre compte à M. de Sejeans, attendu que je les ay employées à des choses militaires.

M. de Sejeans prétend, au contraire, que c'est aux Affaires étrangères à les supporter, attendu que les troupes dont il est question ne sont sensées devoir être payées par le Roy que depuis leur prison, ayant été, jusques là, propres troupes du prince ou troupes auxiliaires payées sur les subsides qu'on lui envoioit, ce qui ne peut point regarder l'extraordinaire des guerres.

Outre cette difficulté qui empêche la reddition de mon compte total à M. de Sejeans, il y en a deux autres: la première

est que les fonds que j'ay reçu pour être remis au Prince n'ont été envoyés ny du bureau de la guerre, ny de celui des Affaires étrangères; que, par conséquent, M. de Sejeans est fondé à n'en vouloir pas recevoir le compte. La seconde est que, malgré ce que vous a dit M. de Bernage le fils, M. de Sejeans, bien loin d'être prêt à recevoir la partie de mon compte qui le regarde indubitablement, me dit hier qu'il ne pouvoit pas seulement me dire dans quel temps il en auroit le loisir.

Je vous demande pardon, Monseigneur, de vous ennuyer de ces détails, mais les désagrémens qu'ils m'ont occasioné m'y obligent. Vous aviés eu la bonté de me promettre de me faire payer actuellement mon argent fort; vous aviés même bien voulu en faire écrire à M. de Montmartel. Après quoy, vous avés trouvé à propos qu'il ne me payât plus qu'après que j'aurois rendu mon compte à M. de Sejeans.

Puisque vous êtes le plus juste des hommes, permettez-moy, Monseigneur, de vous représenter que, cet argent fort étant donné à tous les ministres du roy dans le nord, et m'ayant été expressément promis par M. d'Argenson, je ne dois le regarder comme une véritable grâce que par les bontés dont vous l'avés accompagné, de sorte que, pour beaucoup de dangers, de peines, de dépenses et un acte singulier de bonne volonté, je n'avois de récompense réelle que la persuasion si flateuse d'avoir obtenu quelque part dans votre estime. Jugés, Monseigneur, combien il m'est cruel de voir qu'elle me soit si peu assurée et que j'aye pu éprouver une méfiance si humiliante, en partant d'un homme aussi bon et aussi juste que vous.

M. de Montmartel, qui m'honoroit de sa bienveillance, et qui connoît si bien votre humanité et votre droiture, n'en prendra-t-il pas de moy une idée désavantageuse? Enfin, Monseigneur, comblé d'ailleurs de vos bontés, je vous demande encor trois grâces, et je les attends de votre justice:



1° Que vous voudrés bien décider, vous-même, à qui je dois rendre compte, non-seulement des 19,000l. en question, mais des autres sommes reçues avant la bataille de Colloden, afin que MM. de Sejean et de Bernage ne me renvoyent pas, sans fin, de l'un à l'autre, avec une forme un peu dure à quelqu'un qui n'a pas l'habitude d'être comptable, et à qui vous avés bien voulu témoigner de la bonté.

2° Que vous ferés prendre des informations si exactes sur les faits contenus dans mon mémoire, qu'il ne puisse plus rester d'incertitude dans votre façon de penser à mon égard.

3° Que vous ordonnerés qu'on me communique les articles sur lesquels ont pu naître des soupçons d'inexactitude, afin que je ne sois pas dans l'impossibilité de sçavoir ce que j'auray à justifier.

Voilà, Monseigneur, tout ce que j'ose vous demander. Quand j'ay souhaité de toucher actuellement mon argent fort, ç'a été parce qu'ayant compté sur cela, et n'ayant pas pris des mesures d'ailleurs, je me trouvois hors d'état d'attendre le loisir de M. de Sejeans qui me renvoyoit à un tems indéterminé.

Personne, Monseigneur, n'a jamais eu plus d'envie de vous plaire par des moyens dignes de vous, et, si quelque chose pouvoit me consoler de ne pas obtenir la continuation de votre bienveillance et de votre protection, ce seroit le témoignage que je puis me rendre à moy-même de n'avoir rien négligé pour m'en rendre digne.

Je suis, avec un très profond respect, etc.

D'EGUILLES.

A Versailles, ce 14 Décembre 1747.

---

*De M. de Bachaumont au marquis de Puisieux<sup>90</sup>*

Au mois de septembre 1745, M. de Boyer, marquis d'Aiguilles, a été envoyé, par la Cour de France, en Écosse, auprès du prince Édouard, où il a bien servi. Nos ministres sont contents de sa conduite: après la bataille de Culloden, il a été obligé de se rendre prisonnier de guerre avec les officiers au service de France, après avoir capitulé. Depuis ce tems, il est prisonnier à Carlisle; il demande sa liberté, ou par échange, ou sur sa parole. On demande, à monsieur le marquis de Puisieux, sa protection et ses bons offices auprès de milord Sandouich en faveur du marquis d'Aiguilles, avec d'autant plus d'empressement qu'on le sçait malade de la fièvre quarte.

La difficulté de son échange vient de ce que le ministère françois, *par une politique aparament nécessaire*, ne veut pas le réclamer comme envoyé par la Cour de France, mais simplement comme officier françois prisonnier de guerre en Angleterre: c'est cet article qu'on laisse à la prudence de monsieur le marquis de Puisieux de traiter ou non.

On sera toujours content s'il veut bien employer son caractère obligeant à procurer quelque adoucissement à la peine d'un bon sujet, homme de condition, qui se trouve, aujourd'hui, dans la situation la plus fâcheuse par la perte de sa liberté et le mauvais état de sa santé.

---

*De M. de Bachaumont au marquis de Puisieux.*

---

Le marquis d'Aiguilles s'offrit, il y a quelques années, aux ministres de France, pour être employé dans les Affaires

---

<sup>90</sup> Mémoire envoyé au ministre pendant le séjour du marquis d'Aiguilles à Carlisle.

étrangères, après quoi il voyagea et fut successivement dans plusieurs cours d'Allemagne, entre autre à celle de Berlin où un de ses frères est chambellant du roy de Prusse.

A son retour en France, il étoit tranquile à Paris et s'arrangeoit pour s'en retourner dans son país, à Aix en Provence, lorsqu'un ministre de la Cour de France l'envoya chercher pour lui dire que le Roy l'avoit nommé pour aller en Écosse auprès du prince Édouard: on luy ordonna de partir sur-le-champ. Il obéit et partit de Paris le 25 septembre 1745. Il s'embarqua à Dunkerque et risqua de périr plusieurs fois avant que d'arriver en Écosse. Il y joignit le prince Édouard avec beaucoup de risques et de difficultés: depuis ce moment, il ne le quitta plus, marcha avec luy, combattit à ses côtez dans toutes les occasions, fit près de luy les fonctions de ministre de la Cour de France et, dans son armée, celles d'intendant, de trésorier, et même d'ingénieur. Il gagna l'estime et l'amitié de tous ceux qui suivoient le parti de ce Prince, eut le bonheur de luy plaire et d'avoir sa confiance la plus intime. Après la perte de la bataille de Culloden, le marquis d'Aiguilles capitula pour lui, pour les François et tous les autres officiers et soldats au service du Prince, et, par cette conduite, il sauva la vie à tous ceux qui furent compris dans cette capitulation. Depuis ce moment, il a été prisonnier, et presque toujours malade: le chagrin, l'ennuy, les fatigues passées, la dureté du climat ont extrêmement altéré sa santé. Sa longue prison et la longue traite qu'il a été obligé de faire pour revenir en France luy ont causé des dépenses extraordinaires et fort considérables, et extrêmement préjudicié aux affaires personnelles qu'il a, et à Paris, et dans son pays.

Ses biens, qui sont en Provence, ont beaucoup souffert de son absence, et, par l'invasion des ennemis dans cette province, ses terres ont été pillées, ses maisons brûlées et ses oliviers coupez. Son père, procureur général du parlement de Provence, lui a acheté une charge de président à mortier dans ce parlement. Son absence l'a empêché, jusqu'à présent, d'être reçu dans cette charge et de l'exercer.

Si l'affaire d'Écosse eût réussi, le marquis d'Aiguilles auroit pu espérer, et de la Cour de France, et de celle d'Écosse, les plus grands honneurs et les récompenses les plus flatteuses. Il a servi à la satisfaction des deux Cours, il a risqué sa vie, sa liberté, sa santé et ses biens: auroit-il mauvaise grâce d'espérer une récompense proportionnée et convenable à sa naissance, à ses services et à sa situation présente?

*Nota*, que son équipage a été pillé plusieurs fois.

*A Monsieur le marquis de Puysieux.*

Bachaumont supplie très-humblement monsieur le marquis de Puysieux de vouloir bien se faire lire le mémoire qu'il prend la liberté de luy envoyer. Ce n'est point le marquis d'Aiguilles qui l'a fait, il seroit plus modeste; l'amitié seule et la vérité l'ont dicté.

Bachaumont n'est que vray et très-respectueusement attaché à monsieur le marquis de Puysieux.

Ce 24 may 1747.

---

*De M. de Bachaumont à M. de Montmartel.*

---

Il est si important, Monsieur, pour mon amy le marquis d'Aiguilles, que vous soyez informé de sa situation présente, avant votre départ pour Fontainebleau, que j'ose prendre la liberté de vous en présenter le tableau en raccourcy. J'espère que vous voudrés bien me le permettre en faveur de mon amitié pour luy, de son mérite personnel, de la confiance que j'ay en vos bontez pour luy, et en votre caractère obligeant.

Le marquis d'Aiguilles a esté malheureux, jusques icy; toutes les circonstances luy ont été contraires. La non réussite

de l'affaire d'Ecosse, son peu de durée et ses suites fâcheuses ont été le commencement de ses malheurs.

En voici la suite: sa prise après la bataille de Culloden et sa longue prison. Il n'a pu, jusques à présent, être échangé, et il n'est revenu icy, sur sa parole, que par l'entremise du Roy de Prusse. S'il fût revenu en France avec le prince Edouard, selon toutes les apparences, il auroit pu se flatter d'être présenté au Roy par ce Prince, qui, sans doute, auroit fait valoir ses services, puisqu'il en a été très-content et qu'il en a toujours parlé en ces termes. Au lieu de cela, le marquis d'Aiguilles est resté prisonnier en Ecosse et presque ignoré.

Autre malheur: quand il est revenu en France, au lieu d'y être conduit directement, par une trahison sans exemple, il a été conduit en Hollande dans le temps où on y estoit dans la plus grande fermentation: il y a couru les plus grands risques et n'est arrivé icy qu'après avoir fait forcément un très-grand détour fort fatigant et fort coûteux. Il a eu le malheur de ne pouvoir arriver à la Cour que peu de jours avant le départ du Roy pour l'armée et n'a pu voir M. le marquis de Puysieux que des moments avant son départ.

En dernier lieu, il a été obligé d'aller à Aix pour des affaires de famille et pour se faire recevoir en sa charge de président à mortier dans son parlement. Il n'a pu se trouver icy quand le Roy est revenu de l'armée, et ne pourra, peut-être, s'y rendre qu'au retour de Fontainebleau. Mille traverses qu'il a essuyées, en allant d'icy à Aix où il a trouvé son père malade, des affaires de famille à arranger, les formalités de son Parlement, tout cela l'a retenu plus longtems qu'il ne le croyoit: le voyage qu'il a été faire à l'armée de M. le maréchal de Belle-Isle, dont il est fort connu, et qu'il n'a fait que de l'agrément de M. le marquis de Puysieux, la distance et l'éloignement de ses différents séjours, toutes raisons forcées qui retardent son retour icy et qui nuisent infiniment à l'avancement de ses affaires.

Mais, Monsieur, permettez-moy de vous le dire avec naïveté, tous ses malheurs ne sont rien en comparaison de celui de n'avoir pas esté connu plustôt et d'avantage de M. le marquis de Puysieux, qu'il eust esté à souhaiter, pour le marquis d'Aiguilles et pour le bien de l'Etat, que ce sage ministre eût été en place dix ans plustôt: en ce cas, j'ose prendre la liberté de vous dire, à vous, Monsieur, que, peut-estre, le marquis d'Aiguilles *yroit à Aix-la-Chapelle*. J'ose le présumer des grandes qualitez que bien d'honestes gens lui connoissent et du discernement fin et délicat de M. le marquis de Puysieux que j'ay l'honneur de connoistre dès son enfance.

Le marquis d'Aiguilles est pénétré des bontez que ce ministre a eu pour luy jusques icy.

Quand j'ay eu l'honneur de voir M. le marquis de Puysieux, avant son départ pour Fontainebleau, il me demanda de luy-même des nouvelles du marquis d'Aiguilles et de son retour icy. Il me dit, de l'air le plus obligeant: « Je luy ay fait avoir un petit gratis pour sa charge. Quand il sera icy, nous verrons. »

Mon amy attend tout des bontez de M. de Puysieux, mais j'ose dire que c'est donner à ce ministre une marque du plus vif intérêt et du plus sincère attachement que de luy présenter le marquis d'Aiguilles comme un sujet de la plus grande distinction et capable de s'acquitter de tout ce dont il voudra luy faire l'honneur de le charger et c'est de vous, principalement, Monsieur, que les amis du marquis d'Aiguilles espèrent et attendent cette bonne action, connaissant votre zèle pour le bien de l'Etat, votre attachement pour M. le marquis de Puysieux et vos bontez précédentes pour le marquis d'Aiguilles.

J'ay l'honneur d'estre, Monsieur, avec un respect infini, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

BACHAUMONT.

A Paris, ce 18 octobre 1747.

---

*De M. de Bachaumont au marquis d'Argenson.*

---

Quand on a envoyé le marquis d'Aiguilles en Écosse, les ministres luy ont fait espérer qu'il seroit payé de ses appointemens en monnoie forte. M. le cardinal de Tencin lui en a parlé dans cet esprit. M. le marquis d'Argenson le lui a fait espérer. M. le Dran en est informé.

Cependant, le marquis d'Aiguilles n'a reçu que des à-comptes en monnoie faible. Cette différence lui a été très-préjudiciable, ayant payé toutes les dépenses qu'il a été obligé de faire en monnoie forte, et ayant prêté, sur ce pied-là, plusieurs sommes à des officiers de l'armée du prince Edouard ou au service de la France, qui sont morts en Ecosse, dont il ne sera jamais remboursé, ces officiers étant morts insolubles.

Aujourd'hui, le marquis d'Aiguilles demande si M. le marquis d'Argenson a eu la bonté de le faire inscrire sur les registres de dépense pour être payé en monnoie forte, auquel cas il ni auroit point de difficulté pour son payement pendant le ministère du marquis d'Argenson; il espéreroit le même traitement de M. le marquis de Puisieux.

Si M. le marquis d'Argenson vouloit bien en dire un mot à ce dernier ministre, il lui seroit très-obligé; ce traitement le mettroit en état de payer les dettes qu'il a été obligé de contracter, et de satisfaire à ses engagements, sans quoi il se

trouveroit extrêmement lésé. Il demande et espère cette grâce de la bonté de ses ministres.

*De M. de Bachaumont au marquis de Puisieux.*

---



L'amitié pour M. d'Aiguilles n'est pas le seul motif qui engage un de ses amis à parler pour lui; ce sont les sentiments de l'équité, de l'humanité et de l'intérêt public qui le porte à représenter son état à l'insçu même de M. d'Aiguilles. Après avoir presque ruiné sa santé et sa fortune pendant son séjour en Ecosse et en Angleterre, il se trouve, depuis six semaines, obligé de garder la chambre pour un mal de poitrine qui augmente tous les jours et donne lieu de craindre pour sa vie: de tristes réflexions sur le malheureux état de ses affaires sont la principale cause de son mal, et s'il cherche à les dissiper, par une application continuelle à des travaux qui n'ont pour but que l'utilité publique, il y a encore plus à craindre qu'il n'achève d'épuiser le peu de force et de santé qui lui restent.

Les bontez du Ministre pour M. d'Aiguilles, et le désir de conserver à l'État un sujet précieux par son zèle, sa probité et ses connoissances, pourroient le déterminer à accélérer les récompenses qu'il lui destine en le nommant, le plus tôt qu'il se pourra, à quelque employ digne de son rang et de ses talens.

N'oseroit-on pas, du moins, en attendant, espérer quelque gratification qui le mît en état de fournir aux frais de son séjour à Paris, toujours ruineux pour un étranger? Les sommes qu'il a touchées ont, à peine, suffi à acquitter ses dettes les plus pressantes contractées pour le service du Roy. Une marque d'attention de la part du Ministre, auquel il est sincèrement dévoué, le consoleroit et seroit capable de luy rendre la santé.

V<sup>o</sup>tre très humble  
et très obéissant serviteur  
BOYER  
Dequilly